NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 04 February, 2016

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

J. CASANOVA

DE SEINGALT,

EXTRAITS DE SES MANUSCRITS ORIGINAUX,

PUBLIÉS EN ALLEMAGNE

PAR G. DE SCHUTZ.

C0329a
VI
XXi26

TOME SIXIÈME.

PARIS,
TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 45.
1826.

Fo 923.945
20329

00020329

MÉMOIRES

DE CASANOVA.

CHAPITRE PREMIER.

Mademoiselle C. C. dans un couvent de Murau.

Le jour suivant P. C. entra chez moi. Il était tout joyeux et avait entièrement changé de ton. Il me dit au premier abord qu'il savait que j'avais été heureux auprès de sa sœur; que, malgré ses dénégations, cela n'avait pu lui échapper; mais qu'il s'en réjouissait véritablement et qu'il venait me chercher pour me conduire chez elle.

Je le remerciai de son obligeance, et lui parlai de mon amour ainsi que de mon dessein de demander à son père la main de sa sœur, d'une manière qui ne pouvait pas m'attirer un refus.

Je souhaite, me répondit-il, que vous ne vous trompiez pas; mais je conserve toujours les mêmes doutes. En attendant il dépendrait de vous de me rendre un léger service. Je puis acheter une bague de deux cents sequins avec laquelle je me procurerai la même somme en la revendant aussitôt après. Mais le marchand exige des garanties; rendez-moi le service de vous rendre caution pour moi. Je sais que vous avez perdu hier trois cents sequins; mais je vous promets cent sequins de l'argent que je recevrai en vendant la bague. Vous me les rendrez lors de l'échéance du billet.

Comment se refuser à la demande de ce misérable? J'en passai par tout ce qu'il voulut, mais je ne laissai pas de lui dire qu'il était honteux de sa part d'abuser ainsi de la passion que sa sœur m'avait inspirée. Nous allâmes trouver le joaillier avec lequel nous con-

clûmes l'affaire. Cet homme, qui m'était tout-à-fait inconnu, crut me faire une politesse en me disant qu'il avancerait à P. C. toute sa fortune sur ma caution. C'est ainsi que ce gredin s'efforçait de me trouver partout à Venise un crédit qui cependant me manquait tout-à-fait, et que C. C., au lieu de faire mon bonheur, fut cause de ma perte.

Le père de cette jeune personne était allé à Trévise pour affaires, et P. C. convint avec moi que j'irais trouver sa sœur à midi. Pour me prouver sa droiture il me rendit ma signature que j'avais donnée pour l'achat du vin de Chypre : quant aux cent sequins qu'il m'avait promis, il me les fit espérer pour une autre fois.

Je dînai avec mon amante sous une vigne dans le jardin della Zuccha; elle me parut avoir gagné en beauté. A l'amour s'était encore unie l'amitié, et l'on pouvait lire dans nos traits combien nous nous sentions heureux. Nous résolûmes de passer la nuit dans le même endroit. C. C. me demanda ce que c'était que les cent sequins dont lui avait

parlé son frère. Lorsque je lui eus expliqué cette affaire, elle me conjura de me refuser désormais à toutes ses sollicitations.

Cette fois nous fûmes plus modérés dans nos plaisirs. Nous les entremêlâmes de conversations et de considérations philosophiques. C. C. m'exprima combien elle désirait ardemment d'être bientôt enceinte, espérant que ce serait pour son père un nouveau motif de consentir à notre union.

Nous retournâmes à Venise avec les premiers rayons de l'aurore. Nous nous revîmes ensuite le vendredi et convînmes d'un rendez-vous pour le lundi suivant; c'était le dernier jour où il fût permis d'aller masqué dans les rues. Je fus exact: la première heure d'attente se passa encore sans trop d'impatience de ma part. Mais la seconde, la troisième, la quatrième et la cinquième s'écoulèrent sans que je visse arriver ni le frère ni la sœur. S'ils avaient éprouvé des empêchemens, le frère aurait toujours dû venir m'en informer. Mon inquiétude était extrême; cependant je ne pus me décider à re-

tourner chez moi de peur de les manquer en route.

Déjà l'on sonnait l'*Angelus*, lorsque j'aperçus venir à moi C. C. masquée, mais toute seule. J'étais sûre, me dit-elle, de te trouver ici; maintenant que ma mère fasse ce qu'elle voudra; je suis avec toi, cela me suffit. Tu dois être à moitié mort de faim; moi aussi, j'ai besoin de manger quelque chose; mais l'amour nous récompensera de tout ce que nous avons souffert aujourd'hui.

A ces mots, et sans me donner le tems de la questionner, elle m'entraîne vers le jardin, but ordinaire de nos excursions, malgré une tempête assez vive. C. C., ignorant le danger que nous courrions, se balançait tellement dans la gondole qu'elle manqua la faire chavirer. Je la conjurai de se tenir tranquille, et le gondolier, unisant ses efforts aux miens, lui cria d'une voix de tonnerre que nous étions perdus si nous ne restions pas tranquilles: enfin nous arrivâmes; notre gondolier rit sous cape quand je lui donnai quatre fois le prix du trajet. Nous eûmes alors six heures de félicité; la réflexion qu'après le carnaval nous n'aurions plus l'occasion de nous

voir put seule l'obscurcir un moment. Je lui promis de l'aller trouver deux jours après chez son frère.

Après avoir remercié la maîtresse du jardin comme il convenait, je reconduisis C. C. chez elle; et lorsque le lendemain on vint me réveiller, j'appris l'arrivée de de la Haye et de son élève Calvi. Ce jeune homme, dans ses discours et ses manières, était le tome second de de la Haye. Je ne pus m'empêcher de dire à celui-ci qu'il aurait dû élever son disciple d'une autre manière, et que cette singerie était par trop ridicule. Bavois, qui survint dans ces entrefaites, fut de la même opinion que moi. Mais le malheureux jeune homme mourut trois mois après, et de la Haye maudissant le métier de pédagogue, se consola bientôt de cette perte en retrouvant un autre élève dans le chevalier Morosini.

Je n'eus point de repos que je ne me fusse assuré d'un entretien avec Bragadio et ses deux amis. La séance dura deux heures. Je leur déclarai sans détour et sans préambule, d'une manière précise et assurée, mon amour pour mademoiselle C. C., et ma résolution de l'enlever, si l'on ne me mettait pas

en état de l'épouser. Il s'agit maintenant, ajoutai-je, de me faire une rente viagère, et de se porter caution pour une dot de dix mille ducats que ma future m'apportera.

Mes amis répondirent qu'ils étaient prêts à faire tout cela, pourvu que préalablement Paralis leur eût donné les instructions qui leur étaient indispensables dans une pareille occurrence. J'employai deux heures à composer toutes les pyramides nécessaires. Le résultat fut: que Bragadio devait engager comme caution, tous ses biens présens et à venir pour la dot de la future, et demander en personne, pour moi, la main de C. C. Comme le père de cette jeune fille était à la campagne, je promis de leur faire savoir à tous trois le jour de son arrivée. Ils devaient en effet se charger simultanément de la réussite de cette négociation.

Tout joyeux de l'excellente tournure qu'elle avait prise, j'allai le lendemain trouver P. C. pour lui en faire part. Une vieille servante, qui m'ouvrit la porte, me prévint qu'il n'y était pas, mais que sa mère viendrait aussitôt me parler. En effet, je ne tardai point à la voir entrer avec sa fille dans la pièce où

je me trouvais. La consternation la plus profonde était peinte sur leurs traits. C. C. m'apprit que son frère avait été arrêté pour dettes, et qu'il leur serait difficile de le faire sortir de prison à cause de l'importance des sommes pour lesquelles il était détenu. Sa mère se plaignit à moi, en versant un torrent de larmes, de l'impossibilité où elle se trouvait de nourrir son fils en prison ; puis elle me montra une lettre qu'elle en avait reçue et qui en contenait une autre cachetée pour sa fille. Je lui demandai si je pouvais prendre lecture de celle-ci, et j'y vis que P. C. priait sa sœur de le recommander à mes bons offices. Je l'engageai à lui répondre qu'il m'était impossible de le soulager, et donnai cependant dix sequins à la mère avec le conseil d'en envoyer deux par semaine à son fils pour sa subsistance. Les instances de C. C. purent seules engager sa mère à accepter cet argent.

Lorsque cette première crise de douleur et de désolation fut passée, je leur fis part de mes démarches pour hâter mon union avec C. C. La mère loua fort ma conduite, mais m'enleva cependant toute espérance en

m'assurant que son mari était résolu de ne marier sa fille qu'à dix-huit ans, et à personne autre qu'un négociant. Lorsque je sortis, C. C. me glissa un billet dans lequel elle me disait que puisque j'avais la clé de la maison, je n'avais qu'à venir la trouver à minuit dans la chambre de son frère.

Ma joie fut sans bornes; car malgré les doutes des deux dames, je n'avais pas encore perdu l'espérance. Sachant que le père de C. C. devait revenir le même jour, je me hâtai d'en informer Bragadio, qui lui écrivit en ma présence une lettre pour le prier de lui indiquer l'heure à laquelle il pourrait lui parler, au sujet d'une affaire d'importance. Je l'engageai cependant à en différer l'envoi jusqu'au lendemain.

A minuit mon amante me reçut à bras ouverts; elle m'apprit que son père était arrivé, et que nous n'avions rien à craindre. Nous nous abandonnâmes donc tout entiers à notre amour. C. C. ne put s'empêcher de frissonner lorsque je lui appris que son père recevrait le lendemain la lettre en question. Elle me fit part des inquiétudes bien fondées

qu'elle entretenait à ce sujet. Jusqu'à présent, me dit-elle, mon père ne m'a regardée que comme un enfant; cette lettre va lui ouvrir les yeux et Dieu sait le parti qu'il prendra. Nous sommes plus heureux ici que dans notre beau jardin, car nous pouvons y passer nos nuits. Qui sait cependant la détermination que prendra mon père quand il apprendra que j'ai un amant.

— Que peut-il faire? S'il t'enferme dans un couvent, j'aurai toujours la ressource de t'enlever, et le patriarche ne pourra pas se refuser à nous unir.

— C'est là tout ce que je désire. Je suis prête à tout entreprendre pour y parvenir. Mais je connais mon père et redoute sa sévérité.

Après deux heures d'entretien, je quittai mon amie et lui promis de revenir la nuit suivante. Vers midi Bragadio envoya sa lettre au père de C. C., qui fit répondre qu'il irait prendre lui-même le lendemain les ordres du patricien dans son hôtel. Je communiquai ces détails à mon amie lorsque, suivant ma promesse, je vins la retrouver pen-

dant la nuit. Elle m'apprit combien son père était curieux de savoir ce que Bragadio avait à lui dire. L'incertitude, la crainte et l'attente dans lesquelles nous passâmes ces dernières heures modérèrent la vivacité de notre amour. J'étais convaincu qu'après avoir rendu visite à Bragadio, monsieur C. ne manquerait pas d'avoir avec sa fille une longue conversation ; elle aussi s'y attendait et n'était pas non plus sans inquiétude. L'état de son âme me brisait le cœur ; ignorant comment son père prendrait la chose, il m'était impossible de lui donner des avis. Il fallait qu'elle lui tût ce qui pouvait nuire à son honneur, et cependant se comporter toujours avec lui en fille soumise et respectueuse. Ces considérations commencèrent à me faire repentir de la démarche précipitée à laquelle j'avais engagé Bragadio, par les sérieuses conséquences qu'elle pouvait avoir. Aussi l'agitation de mon esprit ne tarda pas à être plus grande que celle de mon amie. Le calme apparent qu'elle témoignait me faisait espérer de la revoir encore la nuit suivante :

il m'était impossible de penser que le contraire arrivât.

Le lendemain dans l'après-midi, monsieur C. vint rendre visite à Bragadio. Je me gardai bien de paraître. Comme il ne se retira qu'après avoir passé deux heures avec Bragadio et ses deux amis, je pressentis ce que la mère de mon amante avait toujours redouté. En effet, je ne me trompai point; monsieur C. avait ajouté une clause bien amère pour moi. Il déclara que sa fille irait passer dans un couvent les quatre années qui devaient s'écouler jusqu'au moment qu'il avait fixé pour la marier, et qu'alors peut-être il me l'accorderait, si j'avais donné à mon existence une destination fixe et solide. Cette réponse me rendit inconsolable; d'après son contenu, il me parut peu extraordinaire qu'on eût condamné la petite porte par laquelle je me glissais la nuit dans la maison. Je revins chez moi dans un état d'impassibilité morale et physique difficile à décrire. C'est cet anéantissement de toutes nos facultés qui dans les circonstances im-

portantes de la vie, nous ôte la force de prendre une résolution quelconque.

L'enlèvement de C. C. devenait alors beaucoup plus difficile, et l'emprisonnement de P. C. m'empêchait d'entretenir correspondance avec ma maîtresse, à laquelle je croyais assez de force d'âme pour oser, malgré l'opposition de sa famille, s'unir avec moi à l'église en présence d'un notaire. Trois jours après je me décidai à faire une visite à madame C. Lorsque j'eus sonné, une servante vint me dire que ses maîtres étaient partis pour la campagne, et qu'elle ignorait l'époque de leur retour. Cette nouvelle me réduisit au désespoir : je voyais que tout moyen d'obtenir des renseignemens m'était enlevé. En présence de mes trois amis, je tâchai de prendre un air d'indifférence qui était loin de mon cœur, car je me sentais le plus malheureux des hommes. Pour savoir au moins quelque chose, il ne me restait plus d'autre ressource que d'aller voir P. C. dans sa prison.

Mon apparition parut le surprendre : il me remercia d'être venu le voir. Ensuite il

m'entretint de ses dettes, ajoutant qu'il espérait pouvoir sortir de prison dans une dixaine de jours. Il finit par me prier de l'excuser s'il ne m'avait encore payé les cent sequins dont nous étions convenus. Je lui demandai avec une froideur affectée des nouvelles de sa famille. Il me répondit qu'il n'était rien arrivé de nouveau, et que j'avais grand tort si je n'allais pas comme auparavant rendre visite à sa sœur et à sa mère. Je lui promis de le faire et le quittai en lui laissant deux sequins.

Je fis alors cent conjectures sur le sort de ma maîtresse. Je me disais qu'elle pouvait être devenue malheureuse, et cette idée me rendait inconsolable; car je me considérais comme la cause de son malheur. En horreur à moi-même, je passais les nuits dans de longues insomnies, et finis par ne plus prendre de nourriture.

Deux jours après la réponse négative de monsieur C., Bragadio et ses deux amis étaient partis pour Padoue dans l'intention d'y rester les quatre semaines de la foire Saint-Antoine. L'état de mon âme ne m'avait pas permis de

les accompagner. J'étais donc resté seul dans ce vaste hôtel que je n'occupais que la nuit; car pendant la journée je ne faisais que courir les maisons de jeu, perdant, mettant mes effets en gage, et m'enfonçant chaque jour dans de nouvelles dettes. L'intervention de mes amis de Padoue eût seule été capable de me sauver; mais j'aurais rougi de leur écrire.

Dans cette situation, placé en face du suicide, on m'annonce, pendant que je me rasais, une femme qui demande à me parler. (C'était le 15 juin, jour de Saint-Antoine.) Elle entre une lettre à la main, et me demande si je suis la personne à qui elle est adressée. Je m'aperçois que la lettre est cachetée avec un cachet dont j'avais fait présent à C. C., et à cette vue je me sens prêt à défaillir. Dans l'espoir de parvenir à me remettre, je dis à cette femme d'attendre et veux continuer à me raser; mais ma main tremble; je quitte mon rasoir, et tournant le dos à la femme, je décachette la lettre où je lis ce qui suit :

« Avant de t'écrire plus en détail, je suis forcée d'éprouver la discrétion de la personne

qui te remettra ces lignes. Je suis maintenant en pension dans un couvent et me porte parfaitement bien ; malgré tout ce que j'ai souffert. On a recommandé à l'abbesse de ne me laisser voir personne et de m'interdire, sans exception, tout commerce de lettres. Néanmoins j'espère pouvoir, en dépit de cette défense, m'entretenir avec toi par écrit. Je ne doute point de ta constance, cher amant; ne doute pas non plus de la mienne et compte sur mon empressement à faire tout ce que tu voudras, car je suis à toi sans exception. Réponds-moi brièvement, tant que nous ne nous serons pas convaincus que la personne dont je me sers pour te faire parvenir cette épître mérite notre confiance.

Muran, ce 12 juin. »

Cette lettre, que je rapporte ici fidèlement, comme toutes les autres, car j'en ai conservé soigneusement les originaux, me témoignait les rapides progrès que ma maîtresse avait faits dans l'intrigue depuis trois semaines. C'était l'amour qui avait fait son éducation, et l'on sait qu'il produit des miracles.

Lorsque l'on rappelle à la vie un homme exposé à un danger mortel, la crise ne dure qu'un instant; de même je n'eus besoin que de quelques minutes pour me remettre et revenir entièrement à mon état ordinaire.

Je demandai à cette femme si elle savait lire. Ah! Monsieur, me répondit-elle, que pourrais-je faire si je ne savais pas lire? Nous sommes sept femmes employées pour le service du couvent de.... de Muran. Chacune va à tour de rôle une fois par semaine à Venise: mon jour est le mercredi. Je ne pourrais donc venir qu'aujourd'hui en huit chercher votre réponse si vous ne voulez point la faire sur-le-champ. Notre principale occupation est de porter les lettres du couvent: que ferions-nous si nous ne savions pas en lire les adresses. Nos dames aiment à agir en toute sûreté et elles ont bien raison. Si elles écrivent à Pierre, il ne faudrait pas que nous allassions remettre la lettre à Paul; on a bien soin chaque jour de nous recommander de ne pas tomber dans de pareilles méprises. Ainsi, comme je vous disais tout à l'heure, vous me reverrez dans huit jours.

Mais ayez la bonté d'ordonner qu'on vous réveille, si par hasard je venais de bon matin et que vous fussiez encore endormi; car, voyez-vous, notre tems est précieux. Ayez confiance en moi. Si je n'avais point de discrétion, je perdrais mon pain, et que ferais-je alors au monde? Je suis une pauvre veuve et j'ai sur les bras un garçon de huit ans et trois jolies filles, dont l'aînée a seize ans, et la plus jeune treize. Je vous les ferai voir, quand vous viendrez à Muran. Je demeure à dix pas du pont, près de l'église, du côté de l'allée; je ne sors jamais, à moins que ce ne soit mon jour de course ou que je sois obligée d'aller au parloir. La demoiselle qui vous écrit, et dont je ne sais pas le nom, car il n'y a que huit jours qu'elle est au couvent, se porte bien; c'est, en vérité, un prodige de beauté; elle m'a remis ce billet avec une adresse vraiment admirable. Il faut qu'elle ait un esprit bien fin, car trois pensionnaires qui étaient là n'y ont rien vu du tout. Il était renfermé dans une lettre qu'elle m'adressait et dont vous pouvez prendre communication. Elle m'a recommandé surtout

d'être discrète. La pauvre enfant! écrivez-lui, Monsieur, qu'elle ait confiance en moi; et parlez-lui tant en ma faveur qu'elle ne s'adresse point à une autre. Bien que je sois persuadée que toutes les servantes du couvent soient parfaitement honnêtes, voyez-vous, moi, je n'aime pas à médire de mon prochain; cependant elles bavardent quelquefois entr'elles et se confient même des secrets qu'elles ne devraient pas révéler. Mais moi je ne leur ressemble pas et sais bien, sans prendre leur conseil, qu'il n'y a pas de mal, et à coup sûr il ne peut y en avoir, à porter à un chrétien une lettre que lui écrit un autre chrétien. Je fais mon métier discrétement, et m'importe peu des affaires des autres; enfin, Monsieur, croyez que je ne suis pas une bavarde.

Je me gardai bien d'interrompre le bavardage de cette bonne femme. Mon dessein était d'apprendre tout ce qui m'était nécessaire, afin de pouvoir me servir d'elle dans mon intrigue.

Je voulais répondre à ma maîtresse en cinq ou six lignes; mais je n'eus pas le tems

de lui écrire aussi brièvement. Je couvris de mots quatre grandes pages pour dire peut-être beaucoup moins qu'elle ne m'en avait dit en une page. Je l'assurai que sa lettre m'avait redonné la vie, parce qu'au moment où je l'avais reçue, j'ignorais encore si elle vivait, ou bien si depuis long-tems la mort ne l'avait pas ravie à mon amour. Je lui demandais s'il n'était plus pour moi d'espoir de la revoir, quand bien même il me serait défendu de lui parler, et l'informai, en outre, que j'avais donné un ducat à la femme qu'elle m'avait envoyée, qu'elle en trouverait un autre sous le cachet de ma lettre et que je lui enverrais autant d'argent qu'elle croirait en avoir besoin. Je la priai encore de m'écrire, tous les mercredis, des lettres bien détaillées, afin que je n'ignorasse aucune des circonstances de sa vie. Je lui confiai que mon dessein était de découvrir comment il me serait possible de rompre ses chaînes et de vaincre ensuite tous les obstacles qui s'y opposeraient. Je lui recommandai en même tems de tout faire pour gagner l'amitié, non-seulement des sœurs, mais encore des

pensionnaires, sans jamais cependant leur avouer ou leur laisser apercevoir combien le séjour du couvent lui était insupportable; surtout d'être circonspecte dans notre correspondance et de ne pas manquer de brûler toutes mes lettres. Enfin je terminai par la prier de ne me dissimuler aucune de ses peines, parce que j'attachais beaucoup plus de prix encore à partager celles-ci que les heures de félicité dont j'avais joui naguère avec elle.

Après avoir cacheté le ducat de telle sorte qu'on ne pût l'apercevoir sous la cire, j'en donnai un autre à cette brave femme, et l'assurai qu'elle pouvait compter sur la même récompense toutes les fois qu'elle m'apporterait une lettre de la même personne. Elle en pleura de joie et me promit de remettre la mienne à ma maîtresse, aussitôt qu'elle la trouverait seule. Voici la copie de celle que lui avait adressée C. C.

« Le ciel est cause, ma bonne femme, que je me confie à vous plutôt qu'à toute autre. Remettez cette lettre à son adresse et rapportez-moi si vous ne pouvez pas parvenir

à trouver la personne. Comme je suis sûre de recevoir sur-le-champ une réponse, ne manquez pas de me la donner aussitôt que vous me verrez seule. »

L'amour n'agit avec irréflexion que lorsqu'il court au-devant de la volupté. S'agit-il au contraire de rétablir un bonheur évanoui, un bonheur que de tristes circonstances ont détruit, alors son coup d'œil est sûr et pénétrant. Cette lettre de mon amante me combla de joie et me fit passer en un instant, d'un paroxysme à un autre. Désormais j'espérai réussir à l'enlever, les murs de sa retraite fussent-ils hérissés d'artillerie. La première chose à laquelle je pensai fut la manière dont je passerai les huit jours qui allaient s'écouler jusqu'à ce que je reçusse la réponse de C. C. Le jeu seul eût pu me distraire, mais tout le monde alors était à Padoue. Ma résolution fut bientôt prise. Je fis faire mes malles sur-le-champ, puis, prenant le chemin de Fusine, j'arrivai à trois heures à l'hôtel où demeurait Bragadio. Il venait de rentrer et allait se mettre à table. Il m'embrassa, et, comme j'étais encore [illegible] hors

d'haleine, il me dit en souriant que je paraissais ne m'être pas pressé.

Mon arrivée mit de la gaîté dans la société, surtout quand j'eus déclaré que mon séjour à Padoue ne durerait pas moins de six jours. Après dîner, Dandolo s'enferma avec de la Haye. Au bout de deux heures, ils revinrent, et Dandolo me dit que j'étais arrivé justement à tems pour décider une affaire importante qui le regardait. Aussitôt il me communiqua sa demande et me pria de lui faire savoir, au moyen de la cabale, s'il aurait raison de consentir à une proposition que de la Haye lui avait faite. L'oracle répondit qu'il fallait la rejeter. Dandolo surpris préparait une seconde question, pour connaître les causes qui devaient l'engager à refuser; mais je lui donnai à entendre que sa réponse à de la Haye devait être, qu'il avait cru devoir me demander conseil, et que comme je m'étais déclaré contre la proposition, il ne voulait plus en entendre parler. Dandolo satisfait de pouvoir maintenant rejeter sur moi les motifs de son refus, me quitta. J'ignorais cependant de quoi il s'agissait et n'éprouvais

pas la moindre envie de le savoir. Mon but était de faire en sorte que de la Haye pût apprendre que tout ce qui avait rapport à Dandolo devait nécessairement lui arriver par mon intermédiaire.

A l'Opéra, où j'allai en masque, je jouai et perdis tout ce que j'avais sur moi. La fortune voulait me prouver qu'elle ne marche pas toujours de front avec l'amour. Je cherchai à m'étourdir sur ma perte par le sommeil.

Le lendemain matin, de la Haye vint d'un air riant me trouver dans mon lit pour me demander pourquoi j'avais dissuadé Dandolo de faire ce qu'il lui avait proposé.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Eh ! vous le savez bien.

— Pas un mot, je vous jure.

— Il m'a cependant dit lui-même que c'était vous qui l'en aviez dissuadé.

— Je ne l'ai pas dissuadé, mais aussi je ne l'y ai pas encouragé. Car s'il avait pris une résolution quelconque, à n'en pas douter, il ne serait pas venu ensuite me demander mon avis.

— C'est bon. Mais, dites-moi, cependant quels étaient vos motifs?

— Dites-moi d'abord de quoi il s'agit.

— Je m'imagine pourtant que Dandolo a dû vous l'apprendre.

— Quand même cela serait ainsi, ne faut-il pas que je connaisse la chose sous son véritable point de vue et avec tous ses détails? Il ne m'a d'ailleurs parlé que fort laconiquement et d'un ton mystérieux. Comme vous-même me l'avez toujours dit, mon devoir, dans de pareilles circonstances, est d'agir avec circonspection, pour que la confiance de mon ami ne soit pas surprise.

— Il n'entre dans mes habitudes de surprendre personne; mais j'approuve vos motifs, car la prudence est une chose excellente en elle-même. Au reste, voici dont il s'agit. Madame Tiepolo, à laquelle, du vivant de son mari, Dandolo a fait la cour pendant plus de dix ans, est restée veuve. Elle est belle, jeune encore, bien élevée, sensée, douce, et désire l'épouser. Elle m'en a fait la confidence; et moi, après avoir considéré la chose sous le rapport social et

religieux, je me vois forcé de l'approuver, et de me prêter à faire réussir ce mariage, parce que, vous le savez, nous avons tous nos faiblesses. Dandolo m'a paru même assez disposé en me promettant une réponse définive pour aujourd'hui. Je n'ai été nullement étonné qu'il eût voulu préalablement vous demander conseil, car un homme sage, avant de prendre une résolution importante, aime toujours à consulter un ami prudent. Mais ce qui m'a surpris, c'est que vous ayez pu désapprouver une pareille union; et je désirerais bien connaître les raisons qui vous ont porté à différer d'opinion sur ce sujet.

Ce peu de mots suffit pour me faire comprendre combien j'étais arrivé à propos pour rompre un mariage ridicule, dont Dandolo n'eût pas manqué d'être la victime, car c'est la bonhommie même. Je répondis à de la Haye que Dandolo était mon ami, et que je connaissais assez son tempérament pour prévoir que ce mariage abrégerait infailliblement la durée de ses jours. Vous m'avouerez donc, continuai-je, que l'amitié m'imposait le devoir de l'en détourner. Ne m'a-

vous pas dit vous-même que les mêmes motifs vous avaient engagé à ne jamais vous marier? A Parme, ne me faisiez-vous pas continuellement l'éloge du célibat? Songez, d'ailleurs, qu'ici-bas chacun a sa part en fait d'égoïsme; que la femme de Dandolo ne manquerait pas de s'emparer de la plus grande partie de sa confiance, et que ce serait autant de perdu pour moi. Or, dans cette circonstance, je détourne mon ami d'une démarche dont le premier effet serait de nuire à mes intérêts. Prouvez-moi que mes raisons soient fausses ou sophistiques, et aussitôt je me désiste et cours chanter la palinodie à Dandolo. Madame Tiepolo sera alors sa femme dès que nous serons de retour à Venise; mais rappelez-vous que je ne me rendrai qu'autant que vous m'aurez convaincu.

— Je ne m'en sens point la force. J'écrirai à madame Tiepolo de s'adresser à vous.

— Gardez-vous de le lui écrire, car elle prendrait cela comme une plaisanterie de votre part. Croyez-vous que cette femme soit assez simple, pour aller s'imaginer que je parlerai jamais en faveur de ce ma-

riage ? elle sait bien que je ne l'aime pas.

— Comment peut-elle le savoir ?

— Rien de plus facile. Jamais je n'ai prié Dandolo de me faire faire sa connaissance. Sachez d'ailleurs que tant que je vivrai, aucun de mes trois amis ne se mariera. Quant à vous, épousez qui vous voudrez : je ne m'y opposerai en aucune façon. Mais si vous souhaitez rester ami avec moi, renoncez à tout plan de me séparer de ces trois hommes.

— Quelle causticité, quelle amertume aujourd'hui dans votre conversation.

— J'ai perdu hier tout mon argent au jeu..

— Ah ! je vois que j'ai bien mal choisi mon tems.. Adieu !

Depuis cet entretien, de la Haye devint mon ennemi secret ; non qu'il m'ait jamais calomnié, car il en était incapable, mais avec ses grandes phrases dévotieuses, il ne cessa de me nuire parmi les dévots de son espèce. Au reste, quand nous revînmes à Venise il ne fut plus question de mariage. Dandolo continua à rendre chaque jour sa visite à la veuve ; quant à moi, j'eus soin de me faire

défendre par l'oracle de mettre les pieds chez elle.

Antonio Croce, jeune Milanais et joueur de profession, que j'avais connu à Reggio, entra chez moi un instant après que de la Haye m'eut quitté. C'était un de ces hommes adroits dont les doigts flexibles savent maîtriser le hasard. Comme il m'avait vu perdre mon argent la veille, il venait me proposer d'établir une banque avec lui, et de jouer dans son logement où je rencontrerais cinq ou six de ses amis qui faisaient la cour à sa femme. Il exigeait que je misse trois cents sequins à la banque et que je lui servisse de croupier. Ses ressources ne montaient qu'à trois cents sequins et il les jugeait insuffisantes pour l'opération projetée. Il m'invita à dîner chez lui, où j'aurais occasion de faire connaissance avec ses amis, et à ouvrir la banque le vendredi, jour où il n'y avait pas d'opéra. Il me promettait des gains considérables; un gentilhomme suédois, nommé Gisenpelz, était capable de perdre vingt mille sequins.

Je ne fus pas assez consciencieux pour re-

pousser une pareille proposition. La seule difficulté pour moi était de me procurer la somme exigée pour ma mise de fonds. En attendant je résolus d'aller faire la connaissance de cette femme et des niais qui venaient brûler de l'encens à ses pieds. Nous allâmes au *Prato della Valle*, pour y prendre le café et nous trouvâmes madame Croce entourée d'adorateurs. Elle était fort jolie; un secrétaire du comte de Rosenberg, qui ne quittait pas ses côtés, empêchait qu'on en approchât. Je distinguai dans la société le Suédois Gisenpelz, un marchand de Hambourg, un juif anglais, nommé Mendex, dont j'ai déjà eu occasion de parler, et quelques autres étrangers sur lesquels Croce paraissait beaucoup compter. On se rendit chez lui pour y souper. Quand on eut quitté la table, on eut beau l'engager à établir une banque, il s'y refusa toujours sans que je pusse en pénétrer la cause, car en s'y prenant bien, trois cents sequins devaient lui suffire. Mais tous mes doutes disparurent quand Croce me prenant à part et me conduisant dans un cabinet, me montra cin-

quante beaux *doublons da ocho* tout neufs, ce qui faisait environ trois cents sequins. Je lui promis de fournir la somme nécessaire pour compléter la banque, et mon homme s'empressa aussitôt d'inviter toute la société pour le jour suivant. Nous convînmes entre nous des conditions suivantes: d'abord, que les gains seraient loyalement partagés avant mon départ; ensuite que l'on ne permettrait à personne de jouer à crédit.

Bragadio, dont la caisse n'était jamais pleine, m'adressa à un juif qui me prêta mille ducats de Venise à cinq pour cent par mois. Quand cette affaire fut conclue, j'allai trouver Croce, et le jeu commença après le souper. Notre gain, à chacun, fut de huit cents sequins dans cette première soirée. Le lendemain Gisenpelz perdit deux mille sequins, et Mendex mille autres. Le dimanche, la banque chôma; mais le lundi elle gagna quatre mille sequins. Le mardi, Croce invita sa société à dîner, car j'étais obligé de partir en toute hâte pour Venise. Après le dîner, on commença donc à jouer; mais vers la brune un petit accident interrompit brusquement la partie.

L'adjudant du podestat vint demander à parler en particulier à Croce. Tous deux sortirent aussitôt du salon; et au bout de quelques minutes notre hôte rentra pour prévenir la société, d'un air tout consterné, que l'autorité venait de lui intimer la défense de tenir la banque dans son logement. A cette nouvelle, madame Croce s'éloigna sous prétexte d'une subite indisposition, et les joueurs disparurent. J'en fis autant après avoir partagé les fonds de la banque. Croce me dit que nous nous reverrions à Venise, et qu'on lui avait signifié de quitter la ville en vingt-quatre heures. Je m'aperçus par là combien cet homme devait être mal famé; peut-être aussi la police n'avait-elle eu d'autre but en l'expulsant, que de forcer les joueurs qui se rassemblaient chez lui à aller perdre leur argent au théâtre, où les banquiers étaient pour la plupart des nobles de Venise.

A la nuit tombante je partis à franc étrier par un tems épouvantable. Mais rien n'aurait été capable de m'arrêter, car je comptais recevoir le lendemain matin une lettre de C. C.

A six milles de Padoue, mon cheval fit une chute violente, et ma jambe se trouva engagée sous son corps; comme je n'avais pas de bottes j'avais lieu de craindre une fracture. Le postillon qui me précédait accourut à mon secours, me souleva et je m'aperçus que j'en étais quitte pour quelques légères contusions, tandis que mon cheval était assez grièvement blessé. Aussitôt, faisant usage du droit que j'avais acheté en prenant un cheval à la poste, je m'élance sur celui du postillon; mais le drôle saisit la bride et prétend s'opposer à ce que je parte avec son cheval. J'essaie de lui faire entendre raison, mais inutilement. Pour en finir, j'arme mes pistolets et les décharge par-dessus sa tête; mon homme lache prise et me voilà maître de poursuivre mon chemin au grand galop. Arrivé à Dolo, je courus à l'écurie et sellai moi-même le cheval que les postillons, à qui j'avais donné un écu pour boire, m'indiquèrent comme le meilleur. On ne s'étonna nullement que mon postillon fût resté en arrière. Il était minuit; l'orage avait abîmé les chemins et l'obscurité était sans pareille. J'ar-

rivai à Fusine avec les premiers rayons de l'aurore.

L'état de l'atmosphère annonçait un nouvel orage; cependant je pris hardiment une gondole à quatre rames et arrivai bientôt à Venise sain et sauf, quoiqu'un peu fatigué. Une demi-heure après, la femme de Murán m'apporta une lettre de C. C.; elle me promit qu'elle reviendrait chercher ma réponse au bout de deux heures.

Cette lettre était un journal qui couvrait sept feuilles de papier; je me bornerai à en donner ici un court extrait.

A peine le père de C. C. fut-il revenu de chez Bragadio, qu'il la fit appeler dans la chambre de sa mère, pour lui demander d'un ton fort amical comment elle avait fait ma connaissance. C. C. lui répondit qu'elle m'avait vu cinq ou six fois chez son frère, que je lui avais demandé sa main, et qu'elle m'avait dit qu'elle dépendait entièrement de son père et de sa mère. M. C. lui déclara alors qu'elle était encore trop jeune pour se marier et que je n'avais ni état ni revenu fixe; ensuite il se rendit dans la cham-

bre du frère qu'il ferma à la clé ainsi que la petite porte qui donnait sur la rue; puis il ordonna à la domestique de me dire, dans le cas où je viendrais, que toute la famille était partie pour la campagne.

Deux jours après, au moment où C. C. était assise au chevet du lit de sa mère malade, son père vint la prévenir que sa tante la conduirait à un couvent où elle resterait comme pensionnaire, jusqu'à ce qu'il lui eût trouvé un mari. Elle lui répondit qu'il était de son devoir de se soumettre à ses volontés. Alors il lui promit de venir la voir avec sa mère aussitôt que celle-ci serait rétablie. Au bout d'un quart d'heure, C. C., accompagnée par sa tante, sœur de son père, monta en gondole et fut conduite au cloître où elle se trouvait. Son lit et ses effets n'arrivèrent que quelques heures après. Elle était d'ailleurs assez satisfaite de la chambre, et de la sœur à laquelle elle avait été adressée et dont elle dépendait. Celle-ci avait défendu qu'elle reçût des lettres ou qu'elle en écrivît; mais elle lui avait prêté des livres et fourni tout ce dont elle pou-

vait avoir besoin pour copier les morceaux qui lui plaisaient. C'était pendant la nuit qu'elle m'écrivait; et elle me mandait qu'elle commençait à avoir confiance en la discrétion de la femme qui me remettait ses lettres. Quatre sequins par mois devaient être pour elle un objet important et répondre de sa fidélité. Elle me remerciait de l'argent que je lui avais envoyé et me promettait de me faire savoir quand elle en aurait encore besoin.

Elle me faisait part, en outre, de la tendre amitié qu'avait pour elle la plus belle pensionnaire du couvent, qui lui donnait deux fois par semaine des leçons de français et l'avait engagée à mettre beaucoup de réserve dans ses relations avec les autres pensionnaires; enfin que son attachement pour elle était presque une passion.

C. C. ne voyait point qu'il me fût impossible de l'enlever; mais elle était d'avis que j'attendisse qu'elle m'eût envoyé tous les renseignemens sur les localités. Elle me conjurait de lui rester fidèle, parce que c'est de la fidélité que dépend la constance en amour.

Elle finissait par me prier de lui faire parvenir mon portrait dans une bague, mais enchâssé de telle sorte que personne ne pût l'apercevoir. Sa mère, qui allait tous les jours seule à la messe, sans doute se chargerait volontiers de lui remettre ce cadeau de ma part, et se réjouirait aussi de me revoir. Enfin elle espérait bien ne rester que peu de tems au couvent, soit parce que son père reviendrait bientôt d'une détermination aussi prompte que fâcheuse à son égard, soit que comptant sur la divine Providence, quelque événement fortuit lui en ouvrirait les portes.

Je répondis sur-le-champ et ne fermai ma lettre qu'au moment où Laure (c'est ainsi que s'appelait notre commissionnaire) vint la chercher. Je lui donnai le nombre de sequins dont nous étions convenus et un petit paquet de papier, de plumes, de cire à cacheter, etc. En s'en allant, elle m'assura que ma cousine embellissait de jour en jour. C. C. avait dit à Laure que j'étais son cousin, et celle-ci faisait semblant de le croire.

Comme je n'avais plus d'affaires à Venise, mon honneur m'appelait à Padoue : il m'im-

portait de détruire tous les faux bruits auxquels ma brusque disparution avait dû donner lieu. Après avoir pris un peu de soupe, j'allai moi-même me faire délivrer une feuille de route, précaution que je jugeai nécessaire pour me mettre à l'abri de toute vexation de la part du maître de poste, dans le cas où il se souviendrait que j'avais crevé un de ses chevaux et tiré un coup de pistolet sur un postillon. Une fois muni d'un passeport en règle, on devait partout me délivrer les chevaux dont j'aurais besoin. Au reste, je savais bien que j'avais manqué le postillon, et qu'il ne pouvait rien m'arriver, lors même qu'il serait resté mort sur la place.

Je fus reconnu en arrivant à Dolo, et l'on refusa de me donner des chevaux. Le maître de poste réclamait le prix du cheval mort ou sinon menaçait de me faire arrêter. Je lui répondis que si le cheval était mort, le maître de poste de Padoue pouvait seul m'en demander compte; ensuite je lui montrai mon passe-port. Il me répliqua qu'aucun de ses gens ne voulait me conduire, parce que j'avais manqué de brûler la cervelle à un de leurs camarades. Eh bien! repris-je, con-

duisez-moi vous-même : mon homme se mit, alors à me rire au nez. Sans perdre de tems, je me rendis chez un notaire auquel je fis rédiger une belle protestation avec sommation au maître de poste de me fournir des chevaux sous peine de dix sequins d'amende.

Cette conduite ferme et déterminée de ma part l'engagea à plier ; toutefois il me fit servir les chevaux les plus rétifs et les plus ombrageux de toute son écurie. Il était clair que son dessein était de me faire verser et tomber à l'eau. Sans paraître alarmé, je prévins le postillon qu'au moment même où il me verserait, je lui brûlerais la cervelle ; celui-ci rentra alors pour déclarer au maître de poste qu'il ne voulait pas me mener. Sur ces entrefaites arrive un courrier de Padoue qui commande six chevaux pour une berline et deux chevaux de selle. Aussitôt je vais trouver le maître de poste pour le prévenir que si je n'étais pas expédié avant la berline, il arriverait quelque malheur ; je lui montrai en même tems mes pistolets pour donner du poids à mes paroles. Mon homme me répondit en jurant et se retira.

Toutes les personnes présentes convinrent que j'avais pleinement raison.

Cinq minutes après, je vis arriver Croce vêtu d'un brillant uniforme, dans une belle berline à six chevaux ; avec sa femme, une femme de chambre et des domestiques en livrée. Il descendit aussitôt de voiture et vint m'embrasser. Je lui témoignai tout le regret que j'éprouvais à m'opposer à ce qu'il partît avant moi; mais je lui expliquai quels étaient mes motifs. Il les trouva fort justes, fit du tapage et mit toute la maison en émoi. Le coquin de maître de poste, en voyant cela, s'était sauvé; mais sa femme vint tenir sa place et ordonner qu'on me servît. Croce loua mon dessein de retourner à Padoue pour imposer silence à la médisance. Nous convînmes de nous revoir la semaine suivante à Venise. Cet homme, que je rencontrai là comme s'il était tombé des nues, avait gagné au jeu dix mille sequins en quatre soirées. J'en eus pour ma part quatre mille neuf cents. Cet argent me servit à acquitter toutes mes dettes, et à retirer du Mont-de-Piété les effets que j'y avais mis. Il me resta

en outre une assez bonne sòmme en réserve.

Lorsque j'arrivai à Padoue je trouvai tous mes amis inquiets à mon égard; Bragadio seul était tranquille, il avait ma caisse. On croyait, comme le bruit s'en était répandu dans la ville, que j'avais aussi reçu l'ordre de la quitter. Cependant le podestat de Padoue ne pouvait pas me donner un pareil ordre, puisque j'étais Vénitien. Au lieu donc de me coucher, je fis ma toilette et allai sans masque à l'Opéra, en déclarant à mes amis qu'il m'importait de détruire tous les faux bruits que l'on avait pu faire courir sur mon compte. De la Haye me dit qu'il se réjouissait vivement de ce que les calomnies que l'on débitait sur moi n'avaient aucun fondement; ajoutant que je ne pouvais d'ailleurs m'en prendre qu'à moi-même, et que c'était mon départ précipité qui en était la cause. Lorsque le public ne peut satisfaire sa curiosité, il invente d'ordinaire. Au reste, ajouta-t-il, il est de fait que vous avez voulu tuer le malheureux postillon; remerciez Dieu de l'avoir manqué.

— Pure calomnie encore que tout cela!

Croyez-vous bien que si mon intention avait été réellement de le tuer, je l'eusse manqué?

— Mais toujours est-il que le cheval est resté sur la place et que vous serez obligé de le payer.

— Pas du tout. Connaissez-vous le règlement? J'étais d'ailleurs obligé de faire diligence, car j'avais dans la matinée même rendez-vous chez une dame avec laquelle je devais déjeûner.

Je crus remarquer que de la Haye ne fut pas content, lorsqu'après cet entretien je lui eus remis toute la somme qu'il m'avait prêtée à Venise.

Bragadio trouva que j'avais raison d'aller sans masque à l'Opéra. On fut bien surpris en me voyant entrer au parterre. Tous ceux à qui je parlai m'exprimèrent la joie, vraie ou fausse, qu'ils éprouvaient à me revoir. Après le premier ballet, j'allai à la salle de jeu où je gagnai cinq cents sequins en quatre tailles. J'étais fatigué, j'avais faim; je pris donc le parti de m'en retourner chez moi. L'ami Bavois m'emprunta cinq cents sequins; il ne me les a jamais rendus, mais

aussi je ne les lui ai jamais redemandés.

Comme j'étais exclusivement occupé de C. C., je me fis peindre en miniature par un habile peintre piémontais qui gagnait beaucoup d'argent à Venise et qui se trouvait à la foire de Padoue. Je lui commandai en même tems un portrait de sainte Catherine de la même grandeur que le mien. Un bijoutier fort adroit m'enchâssa ensuite ces deux portraits dans une belle bague. On n'apercevait que celui de la sainte; mais en tournant avec une épingle un petit point bleu presqu'invisible, il se levait pour laisser voir le mien. Le bijoutier me donna la bague quatre jours plus tard qu'il me l'avait promis.

Le vendredi, au moment où nous allions nous mettre à table, on vint m'apporter un billet. Il était de P. C. qui me priait instamment de venir sur-le-champ le trouver à l'Étoile où il était descendu. Comme il me disait qu'il me communiquerait une nouvelle importante, et pensant qu'elle concernait sa sœur, j'allai le trouver aussitôt.

Selon mon attente je trouvai mon aventu-

rier en compagnie avec la C.; je le félicitai de sa mise en liberté et lui demandai ce qu'il avait à m'apprendre. Il me répondit qu'il était sûr que sa sœur était dans un couvent, et qu'il m'en apprendrait le nom aussitôt que nous serions de retour à Venise. Je l'y engageai beaucoup et remarquai bientôt pourquoi il s'était servi de ce prétexte pour m'appeler. Il avait cédé pour trois années sa fourniture moyennant quinze mille écus, et le cessionnaire, qui avait souscrit sur-le-champ pour six mille écus de billets, l'avait fait sortir de prison. Il me montra ces billets; ils étaient endossés par une maison que je ne connaissais pas, mais dont il me vanta beaucoup le crédit. Son intention maintenant était d'aller faire à Vicence dans une manufacture pour six mille écus d'achats de soierie et de les payer avec ses billets. Il espérait faire un bénéfice de dix pour cent. Il m'engagea à l'y accompagner pour recevoir en étoffes de soie la somme de deux cents sequins qu'il me devait.

Le désir de rentrer dans mes fonds m'engagea à accepter sa proposition. Je résolus

donc de l'accompagner, car il était nécessaire que je fusse présent à l'achat des marchandises pour les revendre aussitôt. Je lui promis donc de venir le trouver le lendemain matin. Il me montra des lettres de recommandation pour des maisons respectables de Vicence. Une perte assez forte que je fis le soir au jeu, contre mon ordinaire, m'engagea encore plus fortement à entrer dans cette négociation.

Le lendemain de bon matin je me trouvai donc à l'Étoile où m'attendait une voiture à quatre chevaux. L'aubergiste présenta son mémoire à P. C. qui me pria de le solder. Il montait à cinq sequins, dont quatre avaient été avancés par l'aubergiste lui-même pour payer le voiturin. P. C. était parti de Venise sans avoir un sou dans sa poche : je souris et payai. Nous montâmes ensuite en voiture; et quatre heures après, nous étions déjà à Vicence. Nous allâmes descendre au Chapeau. P. C. commanda un bon dîner, puis me laissa seul avec la C. pour aller trouver ses marchands de soieries.

La C. se mit à me reprocher le mépris

avec lequel je la traitais, elle qui m'aimait depuis dix-huit ans. Nous étions tous deux des enfans de neuf ans, me dit-elle, lorsque nous nous vîmes pour la première fois à Padoue. Je me ressouvins bientôt de la fille du vieil antiquaire, cet ami de Grimani qui m'avait mis en pension chez l'Esclavonne; c'était elle-même.

Nous ne tardâmes pas à voir arriver des commis chargés d'étoffes; la chambre, en moins de deux heures, en fut encombrée. P. C. revint aussi, amenant avec lui deux marchands qu'il avait invités à dîner. La C. fit la coquette avec eux; on mangea bien, et l'on but encore mieux. Après le dîner il arriva de nouvelles étoffes: P. C. convint du prix et en demanda encore. On promit de les lui envoyer le lendemain quoique ce fût un dimanche.

Le soir il reçut la visite d'un grand nombre de comtes; car à Vicence tous les nobles portent ce titre. Il leur avait fait remettre les lettres de recommandation qu'il avait obtenues. C'étaient des gens fort aimables: ils nous invitèrent à les accompagner à un ca-

sino où se rassemblait la noblesse. La C. y brilla beaucoup; deux heures après P. C. invita toute la société à souper. Nouveaux excès et nouvelles dépenses! Mais tout cela m'ennuyant fort, je ne disais mot et personne ne m'adressait la parole. Je pris donc le parti de me retirer dans ma chambre qui était au troisième et de me coucher.

Lorsque je descendis le lendemain matin pour déjeûner, j'aperçus une telle quantité d'étoffes que je m'imaginai que P. C. devait enfin en avoir assez. Mais il me répondit que tout ne serait fini que demain, et que d'ailleurs nous étions invités à un bal où se trouverait toute la noblesse. Les marchands avec lesquels on avait fait des affaires, dînèrent tous avec nous et le dîner fut servi avec beaucoup de recherches.

Pendant le bal je perdis patience. Tout le monde s'entretenait avec la C. et avec P. C. qui ne disait pourtant pas un mot qui eût le sens commun, tandis que personne ne me parlait. J'invitai une dame à danser le menuet; elle y consentit, mais ne fit pendant toute la danse que se tourner à droite et à auche. On forma ensuite une contredanse

et je ne pus pas en faire partie. Une dame que j'avais invitée et qui m'avait refusé, dansa avec un autre. Dans une situation d'esprit différente je ne l'aurais jamais souffert, mais ce jour-là je préférai retourner tranquillement à mon auberge et dormir. Je ne concevais pas la raison pour laquelle la noblesse de Vicence me traitait de la sorte. Peut-être, me disais-je, est-ce parce que je ne suis pas nommé dans les lettres de recommandation? Mais on aurait dû pourtant suivre les règles de la simple politesse. Au reste, bien déterminé à ne pas différer mon départ plus longtems que jusqu'au lendemain matin, je me consolai aisément de ce petit désagrément.

Le jour suivant, l'heureux couple, accablé par la fatigue de la veille, dormit jusqu'à midi. Après le dîner P. C. sortit pour aller payer le prix de ses étoffes. On convint de partir le mardi matin. Les comtes dont la C. avait fait la conquête vinrent souper avec nous. Devant me trouver absolument le mercredi matin à Venise, je les quittai, attendant avec impatience le lendemain pour pouvoir partir.

A peine fit-il jour qu'on vint me prévenir

que le déjeûner était servi en bas. Comme je tardais un peu à descendre, le garçon revint me dire que ma femme me faisait prier de me dépêcher. A peine le malheureux a-t-il prononcé ce mot de femme que je lui lâche ma main à travers la figure, et que, d'un coup de pied dans les reins, je le précipite en bas de l'escalier, au risque de lui casser bras et jambes.

Ensuite je descends comme un furieux chez P. C., et lui demande quel est le gredin qui a osé dire que j'étais le mari de la C. Au moment où il allait me répondre, arrive l'aubergiste, ayant un grand couteau à la main et qui veut savoir pourquoi je me suis permis de jeter son neveu du haut en bas de l'escalier. Saisissant un pistolet, je lui demande à mon[illegible]ur qui lui a dit que j'étais le mari de [illegible] femme.

— C'est, me répondit-il, M. le capitaine P. C. lui-même, en me dictant ce que je devais écrire sur mon livre.

Aussitôt je cours sur le capitaine et le poussant rudement contre la muraille, j'allais lui faire sauter la cervelle, lorsque l'au-

bergiste, jetant au loin son couteau, m'en empêche. Madame, selon son habitude, perd connaissance. Pendant tout ce tems, le scélérat de P. C. ne faisait que crier à tue-tête : cela n'est pas vrai ! cela n'est pas vrai ! mais l'aubergiste, qui était allé chercher son livre, revint bientôt et le somma, en le lui montrant, de convenir qu'il lui avait dicté : *P. C., capitaine au service de l'empereur, avec M. et madame Casanova.* P. C. soutenant toujours que l'aubergiste avait mal entendu, celui-ci lui jeta violemment son livre à la figure. Indigné de voir un homme qui avait une épée à son côté souffrir lâchement une pareille insulte, je sortis de la chambre. J'ordonnai à un garçon que je rencontrai sur l'escalier, d'aller sur-le-champ me commander des chevaux pour Padoue. En attendant, j'empaquetai à la hâte mes effets dans un sac de voyage, et réfléchis, mais trop tard, qu'un homme d'honneur commet une faute impardonnable pour peu qu'il se mette en rapport avec des fripons. Je priai instamment madame C., qui était venue me voir dans ma chambre, de se retirer; car dans

l'état d'irritation où je me trouvais, j'aurais eu peine à m'abstenir envers elle de violences contre lesquelles son sexe devait la protéger.

Elle se jeta dans un fauteuil, me jura en versant des larmes qu'elle était innocente et m'exprima les vifs regrets qu'elle éprouvait de ne pas avoir été là, lorsque P. C. avait menti aussi impudemment. L'hôtesse, qui survint, me garantit la parfaite vérité de cette assertion. Ma colère commençait à s'évaporer en paroles, lorsque j'entendis la chaise de poste s'arrêter devant la porte de l'auberge. Je demandai à payer mon mémoire, mais l'aubergiste refusa de recevoir de l'argent de moi, parce que je ne lui avais rien commandé. Au même instant le comte Velo entra chez moi.

J'arie, M. le comte, lui dis-je, que vous avez cru que cette dame était ma femme.

— Je l'ai cru comme toute la ville.

— Comment cela est-il possible? Vous saviez bien que je logeais seul ici. Ne l'ai-je pas d'ailleurs toujours laissée seule en société?

— Il y a des maris complaisans.

— Sachez que je ne suis nullement de ces

gens-là. Vous me paraissez peu au fait des lois de l'honneur; mais je vous apprendrai à les connaître.

Le comte sortit et la C. se mit à pleurer à chaudes larmes, sans pourtant réussir à me toucher. Pour empêcher la médisance de s'exercer à mes dépens, j'étais bien décidé à ne pas partir sans payer. Je demandai donc une seconde fois le mémoire pour en acquitter la moitié. Pendant que l'aubergiste s'était éloigné pour aller l'écrire, la C. se jeta à mes pieds et me dit en pleurant que n'ayant ni argent ni effets qu'elle pût vendre, elle était perdue si je l'abandonnais.

— Mais, lui observai-je, n'avez-vous pas pour quatre mille écus d'étoffes?

— On les a toutes remportées, me répondit-elle. Nous avions cru que nous pourrions les payer en papier; mais à cette proposition les marchands nous ont ri au nez et ont aussitôt envoyé reprendre leurs marchandises. Qui s'y serait attendu?

Je vis clairement alors que l'escroc P. C. avait tout prévu et que c'était pour cela qu'il m'avait engagé à l'accompagner. Je ne lais-

sai pas échapper la moindre plainte, et quoique j'eusse commis évidemment une sottise, je me serais bien gardé d'en convenir.

Le mémoire de l'aubergiste montait à quarante sequins; pour trois jours seulement, c'était une dépense énorme : mais dans cette somme se trouvaient aussi comprises quelques avances. Je m'aperçus que l'aubergiste s'attendait à être soldé en entier. Je le soldai aussi, en ayant soin de me faire délivrer une quittance, certifiée véritable par deux témoins. Pour dédommager le garçon de la brusquerie avec laquelle je l'avais traité, je lui donnai deux sequins; quant à la C., qui envoya la femme de l'aubergiste pour me conjurer de lui donner la même somme, je la lui refusai nettement.

C'est ainsi que se termina cette vilaine [illegible]ire qui fut pour moi une leçon dont je ne devais pourtant pas avoir besoin. Quelque tems après, le comte Trento facilita par charité le départ de ce misérable, avec lequel je ne voulus plus avoir rien de commun. Au bout d'un mois, comme celui qui s'était porté caution pour lui, avait fait faillite, il

fut obligé de rentrer en prison. L'impudent ne rougit point de m'écrire une longue lettre pour me prier de venir le voir; mais je ne lui répondis seulement pas, pas plus qu'à la C. qui, de son côté, était tombée dans la dernière misère.

Arrivé à Padoue, le bijoutier me remit ma bague et je dînai avec Bragadio. Ensuite je me mis en route pour Venise.

La lettre de C. C. que Laure m'apporta fort exactement, ne contenait rien de nouveau. Dans ma réponse je lui racontai le tour que son frère m'avait joué, et l'informai qu'elle recevrait bientôt la bague qu'elle avait désirée. Je lui indiquai, en outre, quel en était le secret.

Selon ce dont nous étions convenus, j'allai un jour attendre sa mère à l'entrée de l'église, puis m'agenouillant près d'elle, [illegible] priai de vouloir bien m'accorder un moment d'entretien à sa sortie de l'église. Ce fut pour elle une bien douce consolation de m'entendre dire que je resterais fidèle jusqu'à la mort à sa fille bien-aimée. Je lui demandai si elle allait souvent lui rendre visite; elle me

répondit qu'elle comptait aller la voir le dimanche suivant, mais qu'elle regrettait de ne pouvoir me dire le nom du couvent où elle se trouvait. Je répliquai que je n'étais nullement curieux de le savoir et la priai d'assurer sa fille de ma constance et de lui offrir, en mon nom, la bague que je lui remettais. Voici, ajoutai-je, le portrait de sa sainte patrone; sans sa protection, je ne parviendrai jamais à posséder l'objet de mon amour. Que ma charmante amie porte donc cette bague jour et nuit, et que chaque jour elle invoque sa patrone en récitant un *Pater noster* et un *Ave;* de mon côté je m'engage à dire tous les jours un *Credo* à saint Jacques.

Charmée de pouvoir transmettre à sa fille d'aussi pieux sentimens, la bonne femme [illegible] bague et me promit de la lui remettre. J'ajoutai à ce cadeau deux sequins pour les petits besoins qu'elle pourrait avoir. La mère les accepta, tout en m'assurant que sa fille ne manquait de rien.

La lettre que je reçus de C. C., le mercredi suivant, portait l'empreinte de la pas-

sion qui la consumait. Elle me disait qu'à chaque instant de la journée, elle avait mon portrait sous les yeux et le couvrait de baisers dévorans. L'extrême facilité qu'elle avait de faire revenir la sainte à sa place, lui permettait de continuer à donner un libre cours à l'expression de sa tendresse, lors même qu'il survenait inopinément dans sa chambre quelqu'un d'étranger. Les sœurs admiraient la confiance que C. C. avait en sa patrone, dont le hasard avait voulu que les traits fussent absolument les mêmes que les siens. Aussi celle qui lui donnait des leçons de français, ajoutait-elle, en avait beaucoup plaisanté et lui avait même offert cinquante sequins de cette bague mystérieuse. Quant à l'argent que je lui avais envoyé, il lui avait été d'autant plus agréable que sa mère [redacted] ayant remis devant tout le monde, on n'avait point lieu de faire des réflexions sur ses dépenses, et que d'ailleurs elle aimait à faire de petits cadeaux à ses jeunes compagnes. Sa mère, me disait-elle encore, lui avait beaucoup vanté mes sentimens religieux.

Elle terminait en me priant de ne plus penser à son frère.

Pendant trois ou quatre semaines, les lettres de mon amie m'exprimaient la vive inquiétude qu'elle éprouvait au sujet de sainte Catherine, toutes les fois qu'une pensionnaire tenait sa bague en main et la retournait en tout sens et sans la moindre précaution de sa part. « Que devrais-je faire, me demandait-elle un jour, si jamais le portrait de la sainte, venant à paraître subitement, en découvrait un autre bien différent? Donne-moi des conseils à ce sujet. »

Un mois après l'arrestation de P. C., je fus obligé de rembourser le billet de deux cents sequins que j'avais endossé pour lui faire avoir cette bague, dont le lecteur se souvient sans doute. On me fit vingt sequins de remise, et j'envoyai le billet tout acquitté à ce misérable qui ne cessait de me demander l'aumône.

Je ne tardai pas à rompre tout doucement avec Croce, qui continuait son jeu à Venise. Lorsque sa femme fut accouchée, on me

choisit pour parrain ; et ce fut la dernière fois que je mis les pieds chez eux.

A la fin de juillet, mon domestique vint me réveiller un jour de grand matin pour me prévenir que Laure demandait à me parler sans délai. Elle entra et me remit d'un air consterné une lettre de mon amante.

C. C. m'informait que, souffrant d'une violente hémorragie, elle me priait de lui envoyer beaucoup de linge, et me disait en finissant que si elle venait à mourir, tout le monde dans le couvent apprendrait la cause de sa mort. Mais elle ne pensait qu'à moi et n'éprouvait d'inquiétude qu'à mon égard. O mon ami, ajoutait-elle, que feras-tu dans l'excès de ta douleur? Grand Dieu ! quel malheur.

Je m'habillai à la hâte et demandai à Laure quelques particularités sur la maladie. Elle ci me donna à entendre quelle espèce d'accident pouvait coïncider avec l'état de ma maîtresse, mais qu'en tout cas son honneur était sauvé. Elle ne me demandait au reste que du linge et des draps. Aussitôt prenant

une gondole de louage je partis avec elle pour Ghetto. Arrivé dans cet endroit j'achetai chez un juif au moins deux cents serviettes, dont je fis un seul paquet, puis je continai ma route pour Muran. Chemin faisant je jetai sur le papier, à l'aide d'un crayon, quelques lignes adressées à ma maîtresse pour l'assurer que je ne partirais point de Muran avant d'avoir la certitude de sa guérison. Laure me proposa de loger chez elle. Elle m'installa donc au rez-de-chaussée dans une chambre où j'aperçus une énorme quantité d'armoires et deux lits. La bonne femme, chargée de linge autant que cela était possible sans risquer d'éveiller l'attention, alla ensuite chez la malade, qu'elle n'avait pas vue depuis la veille au soir. J'espérais qu'elle la trouverait hors de danger et brûlais d'impatience de la voir m'en apporter des nouvelles.

Laure revint en effet une heure après; mais elle m'apprit que le mal avait plutôt augmenté que diminué, que la faiblesse de la malade était extrême et que désormais la seule ressource était de la recommander à

Dieu, parce qu'elle était immanquablement perdue si cet état durait vingt-quatre heures de plus. Elle ajouta qu'au reste on pouvait compter sur le profond secret, et me peignit le sourire céleste qui avait erré sur les lèvres de C. C. pendant qu'elle avait lu mon billet. Elle avait baisé le papier à plusieurs reprises, en disant à Laure que maintenant elle était sûre de ne pas mourir, puisque j'étais si près d'elle.

La bonne femme se disposait à aller retrouver la malade avec une nouvelle provision de linge, mais auparavant j'exigeai qu'elle satisfît à un grand nombre de questions. Je courus ensuite chez un médecin par qui je me fis donner une longue consultation dont je ne crus pourtant pas devoir faire usage. Une demi-heure après je reçus de ma maîtresse le billet suivant.

« Cher ami, la force de t'écrire m'échappe. Je me trouve toujours dans le même état; il n'y a pas de mieux. Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! mon honneur est sauvé. J'éprouve une bien douce consolation de te savoir aussi près de moi. »

Ces nouvelles m'enlevèrent toute espérance. Je me considérai dès lors comme l'auteur de la mort de cette jeune et intéressante personne. Je passai six heures de suite assis sur mon lit, et dans un anéantissement complet. Laure revint avec des preuves nouvelles et effrayantes de la maladie. Comme il était déjà nuit, il fallait attendre le lendemain matin pour qu'elle pût retourner chez la malade. Je ne pris aucune nourriture et la nuit s'écoula sans que je me livrasse au sommeil ou que je fisse le moindre mouvement.

La matinée était déjà avancée lorsque Laure vint m'annoncer d'un air tout effaré que ma chère C. C. ne perdait plus de sang. A la manière dont elle s'exprimait, on eût dit qu'elle voulait me préparer à apprendre sa mort. Telle est sa faiblesse, continua-t-elle, qu'elle ne peut plus tenir les yeux ouverts. Sa pâleur est extrême et son pouls est presque insensible.

Ce me parut être de bon augure, et je recommandai qu'on eût soin de lui donner une nourriture légère et délicate. J'ap-

pris ensuite qu'on avait appelé un médecin. Laure doutait que C. C. consentît jamais à lui révéler sa maladie; et elle lui avait bien recommandé en particulier de ne rien prendre de tout ce qu'il prescrirait. J'étais assuré de sa guérison, si, d'ici au lendemain, son état n'empirait point; la nature enfin prit le dessus.

Il était tems que je songeasse à moi-même. Je demandai donc à manger et me mis ensuite à écrire à C. C.

Qu'ils sont pénibles les instans de repentir! Je brûlais d'impatience de voir revenir Laure pour en apprendre quelle avait été la décision du médecin. Quoiqu'en général je n'eusse guère de foi en ces espèces d'oracles, je désirais néanmoins dans cette circonstance savoir si celui-ci avait été favorable.

Laure revint enfin avec la nouvelle que l'épuisement de la malade continuait, et que son excessive langueur avait d'autant plus surpris le médecin qu'il ne savait à quoi l'attribuer. Il avait ordonné de légers bouillons et promettait du mieux, si elle pouvait prendre un peu de sommeil. Il voulait de

Jusqu'on la veillât, et C. C. avait demandé Laure pour garde. J'appris aussi avec plaisir que sa mère était venue la voir. Je crus dès lors pouvoir compter sur un parfait rétablissement, si le sommeil venait à son aide. Je donnai six sequins à Laure pour la récompenser. Ensuite je soupai et me couchai tout déshabillé quoique mon lit fût horriblement mauvais.

Le lendemain matin, Laure, la satisfaction peinte sur les traits, vint m'annoncer que C. C. avait bien dormi dans la nuit. Cependant on ne pouvait encore rien décider tant que la pauvre enfant ne recouvrerait pas ses forces. Je passai donc huit jours dans ma mystérieuse retraite, jusqu'à ce que C. C., dans une lettre de quatre pages, m'eût, en quelque sorte, ordonné de m'en retourner. Laure ne put retenir des larmes de joie en voyant que je lui faisais abandon de toutes les serviettes.

A Venise je repris mon ancien genre de vie. Mais il ne pouvait pas y avoir d'existence pour moi sans une passion qui remplît mon cœur et satisfît mes désirs. Recevoir

tous les mercredis une lettre de C. C. qui, au lieu de m'engager à l'enlever essayait de me consoler, voilà quel était le seul plaisir qu'il m'était donné de goûter. Laure m'ayant dit un jour que C. C. avait beaucoup embelli, j'éprouvai le plus violent désir de la revoir.

Enfin notre confidente me parla dans les derniers jours d'août d'une prise de voile qui mettait tout le couvent en mouvement. Je crus devoir profiter d'une occasion aussi favorable pour revoir l'objet angélique de mes affections. Il était à présumer que ce jour-là le parloir serait encombré, et que si les religieuses avaient la liberté de recevoir des visites à la porte du couvent, il serait facile d'entrevoir les pensionnaires et par conséquent C. C. Un jour où il y aurait tant d'étrangers et tant d'inconnus, il n'était pas présumable qu'on me remarquât plutôt qu'un autre. Je me rendis donc au couvent sans en rien dire à Laure, et sans en prévenir C. C. dans ma lettre.

Je crus mourir de plaisir en voyant à quatre pas de moi ma charmante amie s'effrayer à mon aspect inattendu. Elle avait grandi,

elle était devenue plus formée et plus belle, ce que je n'aurais jamais cru possible. Je n'eus des yeux que pour elle et je ne songeai à retourner à Venise que lorsqu'on ferma les portes du couvent.

La lettre que mon amie m'écrivit à quelques jours de là était tellement remplie des expressions du bonheur qu'elle avait éprouvé à me revoir, que je cherchai le moyen de la faire jouir de ce plaisir autant qu'il dépendrait de moi. Je lui écrivis donc qu'elle me verrait désormais à la messe tous les jours de fête; et je tins exactement ma promesse. Je ne la voyais pourtant pas moi-même, mais j'éprouvais du contentement à penser que ses yeux étaient attachés sur les miens. Il me semblait, d'ailleurs, que je n'avais rien à craindre. Qui pouvait, en effet, m'observer dans une église où l'on ne rencontrait jamais que des bourgeois et des bourgeoises de Murano? Après avoir entendu deux messes, je m'en revenais dans une gondole où il était difficile que le gondolier put me reconnaître, cependant je ne laissai pas de me tenir sur mes gardes. Si le père de C. C. avait pu se

douter de nos secrètes intelligences, il l'aurait fait entrer dans un autre couvent où toute espèce de communication nous eût été impossible. Tels étaient mes raisonnemens : je n'avais pourtant pas réfléchi que je pouvais exciter la curiosité en fréquentant cette église avec une certaine assiduité, et qu'on ferait tout pour en découvrir le motif.

C. C. ne tarda pas à m'écrire que j'étais devenu l'énigme de toutes les sœurs et de toutes les pensionnaires, et qu'elles m'avaient beaucoup remarqué : les unes me supposaient en proie à un violent chagrin dont j'espérais, sans doute, que leur sainte patrone me délivrerait; les autres me prenaient pour un misanthrope fuyant le monde.

Ce récit de C. C. m'amusa; je lui écrivis que si elle voyait qu'il y eût du danger, je cesserai de venir à l'église. Elle me répondit qu'un pareil projet la rendrait malheureuse. Une fois informé de cette curiosité dont j'étais l'objet, la prudence exigeait que je n'allasse pas voir Laure. Je maigrissais tellement qu'un état aussi déplorable ne pouvait pas durer. J'avais besoin d'une maîtresse

avec laquelle je pus passer mon tems. Poursuivi sans relâche par l'ennui, j'allai chercher de la dissipation dans des maisons de jeu où je gagnai presque tous les jours; mais cela ne me rendait pas plus gai. Après avoir fait un gain de cinq mille sequins à Padoue, je louai un casino, où, suivant le conseil de Bragadio, je tenais la banque moi-même ou de moitié avec quelqu'un, dont le crédit me mettait à l'abri des persécutions d'une certaine tyrannie aristocratique, naturelle à ma patrie.

CHAPITRE II.

Je fais la connaissance de M. M., pensionnaire du couvent de Muran.

Le jour de la Toussaint, peu d'instans après avoir entendu la messe et au moment où j'allais monter en gondole pour retourner à Venise, je vis venir à moi une femme dont la physionomie me rappela celle de Laure; en passant près de moi, elle laissa tomber à mes pieds une lettre et continua son chemin. Je la relevai aussitôt, et la femme en se retournant me donna à entendre, par la manière dont elle me regarda, que

j'avais compris son intention. Cette lettre, sans adresse, mais cachetée, contenait ce qu'on va lire :

« Une dame pensionnaire du couvent de ***, qui, depuis deux mois et demi, vous voit tous les jours de fête à son église, désire faire votre connaissance. Un billet, que vous avez perdu et qui est tombé entre ses mains, prouve que la langue française vous est familière. Répondez pourtant en italien à cette lettre, car on désire que vous vous exprimiez d'une manière claire et précise. On ne vous engage point à faire appeler cette dame au parloir, parce qu'on veut que vous la voyiez avant de lui parler. En conséquence, on vous indiquera une autre dame qui vous y conduira, mais que vous ne chercherez point à connaître, de sorte que vous n'aurez pas besoin de vous nommer si vous voulez rester inconnu.

» Si cet arrangement ne vous convenait pas, la personne qui vous écrit, pourrait encore vous indiquer un casino à Muran où vous la rencontreriez à la première heure de la nuit. Le choix du jour vous est

entièrement abandonné. Il vous sera libre o.. de souper avec elle, ou de la quitter au bout d'un quart d'heure si vous avez des affaires qui vous y obligent.

» Si par hasard vous préfériez lui donner à souper à Venise, désignez le quantième, l'heure de la nuit et l'endroit qui vous conviendront, et vous la verrez, pourvu que vous soyez seul et sans domestique, descendre de gondole sur le rivage, la figure couverte d'un voile, tenant un falot à la main et prête à vous suivre.

» On est persuadé que vous ferez une réponse quelconque à cette proposition; elle est attendue avec impatience et l'on vous prie de la remettre à la même femme qui vous porte ce billet. Elle vous attendra près de l'église demain matin à onze heures.

» Réfléchissez que si l'on n'avait pas de vous l'opinion la plus flatteuse, on ne se serait jamais décidé à une démarche qui vous inspirera peut être des préventions défavorables. »

Cette lettre, que je transcris ici littéralement, me parut plus singulière encore que

l'intrigue même. Oubliant toutes mes affaires, je courus chez moi pour y répondre sur-le-champ. Dans la manière de cette femme, il y avait sans doute plus que de la singularité; cependant elle ne manquait pas d'une espèce de dignité. Je m'imaginai d'abord que ce devait être la pensionnaire qui donnait des leçons de français à C. C.; elle était belle, riche et me paraissait loin d'être prude. Peut-être mon amie s'était-elle trop hâtée? Il était possible encore qu'ignorant la démarche de l'inconnue, elle n'eût pas trouvé les moyens de m'instruire à tems. Mais plus ce soupçon avait pour moi quelque chose de séduisant, plus j'étais porté à le repousser. C. C. ne m'avait-elle pas écrit qu'outre son amie, il y avait d'autres pensionnaires qui savaient le français? Je ne devais pas douter de sa franchise et de sa discrétion qui m'étaient bien connues. D'ailleurs la dame qui m'avait écrit cette lettre pouvait être l'amie de C. C., et être cependant une autre que celle que je soupçonnais. Pour me tirer de ce doute

embarrassant et ne me compromettre en rien, voici comment je répondis :

« J'ose espérer, Madame, que la langue française ne fera rien perdre à ma réponse de cette clarté et de cette précision que vous avez témoigné le désir de voir présider à sa rédaction, et dont vous m'avez donné vous-même dans votre lettre le meilleur modèle.

» Il y a pour moi dans cette aventure un charme inexprimable; et les circonstances qui l'accompagnent ont un intérêt tout particulier. Ma position ne laisse pas d'être des plus singulières, car je fais une réponse sans savoir à qui elle est adressée. Vous concevez sans doute que je dois, autant que possible, éviter de donner à rire à mes dépens, ne fût-ce que pour ne pas passer pour un fat. Mais, c'est surtout l'honneur qui dans cette occurrence me fait un devoir d'user de prudence et de précaution.

» Si la personne qui m'a écrit est animée de sentimens nobles et généreux, en me supposant le même caractère, elle n'a fait que me rendre justice; et c'est là même ce

qui exige impérieusement que ma réponse se borne à ce qui suit.

» Puisque, vous fiant aux apparences, vous avez bien voulu, Madame, me croire digne d'être plus particulièrement connu de vous, je suis contraint de vous obéir, quand ce ne serait que pour vous détromper, si vous vous trouviez dans l'erreur.

» Des trois moyens de nous rencontrer que vous m'avez proposés je choisis le premier, sous la condition que vous avez arrêtée dans votre prudence et votre sagessse. J'accompagnerai donc au parloir la dame sur laquelle j'attends de vous des renseignemens ultérieurs puisqu'il m'est défendu de chercher à la connaître; ainsi je vous dispenserai de me faire présenter. Veuillez excuser les motifs particuliers qui m'obligeront à me taire. Je vous donne ma parole d'honneur que si j'entends prononcer votre nom, ce ne sera que pour lui vouer toute ma vénération.

» Si par hasard vous vous trouviez forcée de m'adresser la parole, soyez sûre que ma réponse se bornera au témoignage du plus profond respect.

» Faites-moi encore espérer de vous trouver seule au parloir et permettez-moi de vous dire que je suis Vénitien, et libre dans l'acception la plus étendue. La crainte d'une surprise, que je repousse de tous mes vœux, m'a empêché de choisir les deux autres moyens de réunion que vous m'avez fait l'honneur de me proposer. Mais dès que vous me connaîtrez mieux, dès que ce doute aura fui de mon âme si passionnée pour la vérité, rien ne s'opposera plus à des réunions qui, je l'espère, nous rendront également heureux. Demain à la même heure et au même endroit, j'irai attendre avec la plus vive impatience la réponse dont vous voudrez, sans doute, bien m'honorer. »

Je trouvai la femme en question exacte au rendez-vous que l'on m'avait indiqué; je lui remis ma lettre et lui glissai en même tems un sequin dans la main. De mon côté je ne fus pas moins exact le lendemain et je ne tardai pas à la voir arriver. Elle me rendit le sequin que je lui avais donné la veille, et me présenta une lettre en me priant de la lire à l'écart et de lui dire s'il était nécessaire

qu'elle attendit ma réponse. Voici ce que m'écrivait mon inconnue :

« J'espère, Monsieur, que je ne me suis nullement trompée. Comme vous, je hais le mensonge, dès que l'on peut en craindre les suites; il est cependant des feintes innocentes qui ne peuvent nuire à personne et que je regarde comme de pures plaisanteries. Vous avez choisi de mes trois projets celui qui fait le plus d'honneur à votre esprit. Je respecte les motifs qui vous engagent à me taire votre nom et vous prie de prendre lecture de la lettre ci incluse, adressée à la comtesse S., de la cacheter ensuite et de la faire parvenir à cette dame. J'aurai soin de la prévenir de tout par une autre lettre. Allez la trouver dès que cela vous conviendra. Elle vous indiquera l'heure à laquelle vous pourriez venir ici en gondole avec elle. Mon amie ne vous fera aucune question; de votre côté vous n'aurez pas le moindre compte à lui rendre. Il n'est d'ailleurs nullement nécessaire qu'elle vous présente. Une fois que vous saurez mon mon, rien ne vous empêchera de me faire appeler au parloir comme si vous

étiez chargé de me communiquer quelque chose de la part de la comtesse. Nous parviendrons de la sorte à faire connaissance l'un avec l'autre sans que vous soyez pour cela obligé de prendre sur les heures de vos nuits, ce qui vous serait peut-être désagréable. La comtesse mon amie attendra aussi votre réponse, car si elle vous était connue, il serait possible que vous eussiez de la répugnance à vous servir de l'entremise de cette dame. Dans le cas contraire, vous n'aurez qu'à dire à la personne qui vous transmet cette lettre, qu'il n'y a point de réponse. Alors elle portera ma lettre à la comtesse et vous pourrez lui remettre la vôtre quand il vous plaira. »

Après m'être convaincu que je n'avais jamais entendu prononcer le nom de la comtesse enveloppée dans cette intrigue, je me conformai aux instructions détaillées dans la lettre et revint dire à la femme qui m'attendait près de l'église qu'il n'était point nécessaire que je fisse réponse. Le billet que de mon côté je devais remettre à son amie, contenait ce qui suit :

« Chère amie, viens me voir, je t'en prie, aussitôt que tu en auras le tems. Aie la bonté d'indiquer à celui qui te remet ce billet l'heure à laquelle il pourra t'accompagner au couvent. Il sera exact et tu obligeras infiniment ton amie. »

Cette lettre qui était adressée à la comtesse S. sur le quai de Maria-Rosa, me parut écrite avec un art admirable. J'entrevis clairement que l'intention de l'inconnue était de me représenter comme un personnage auquel elle s'intéressait. Sans s'inquiéter de savoir mon nom, elle avait approuvé mon choix et voulait paraître d'une indifférence absolue pour les rendez-vous nocturnes. Mais elle y comptait et elle était même persuadée qu'aussitôt que je l'aurais vue, je l'inviterais à m'accorder un entretien. Si elle était jeune et belle, l'inconnue avait raison. Cette certitude de sa part excitait encore plus ma curiosité.

Rien ne m'eût empêché de renvoyer l'entrevue à trois ou quatre jours plus tard pour apprendre, au moyen de C. C., quelle pou-

vait être cette dame. Mais une pareille fausseté était bien loin d'entrer dans mon caractère, et d'ailleurs je ne voulais pas gâter moi-même l'aventure et donner lieu à de vains regrets de ma part. L'inconnue m'avait écrit qu'il dépendait de moi d'aller trouver la comtesse quand j'en aurais le tems; il était naturel qu'elle ne parût point pressante, mais elle devait bien prévoir que je ne tarderais pas un seul instant. Tout dans cette intrigue galante décélait une habileté profonde et si extraordinaire, qu'il m'était impossible de supposer que j'eusse affaire à une novice; aussi, dans certains momens, craignais-je de perdre mon tems. Je riais d'avance en moi-même de la surprise que j'éprouverais peut-être en ne voyant qu'une beauté passée, au lieu de celle que j'avais espéré trouver. Au fait, ma position ne laissait pas d'être assez embarrassante; mais je voulais faire l'expérience de la manière dont se conduirait à mon égard une femme que je présumais, avec raison, être renfermée pour des causes graves, et qui m'invitait à

souper à Venise en tête-à-tête avec elle. J'étais surpris de la hardiesse avec laquelle, elle ne craignait pas de quitter sa demeure cloîtrée.

Sur les trois heures de l'après-midi je fus chez la comtesse S. lui remettre mon billet. Une minute après l'avoir lu, elle sortit de sa chambre où il y avait du monde pour venir me dire qu'elle me reverrait avec plaisir le lendemain à la même heure; puis elle s'éloigna en me faisant une salutation fort gracieuse. Elle était jolie femme, quoique déjà sur le retour.

Le lendemain matin, je m'habillai avec soin et allai entendre la messe. Déjà j'étais infidèle en idée à ma chère C. C.; car mon but, en allant à l'église, n'était que de me faire voir à mon inconnue, fût-elle jeune ou vieille.

Dans l'après-midi, je ne manquai pas de me trouver en masque chez la comtesse à l'heure qu'elle m'avait indiquée. Nous nous mîmes en route, et ayant pris une grande gondole à deux rameurs, nous débarquâmes

près du couvent de ***, après n'avoir parlé pendant tout le chemin que de la beauté de l'automne. La comtesse fit appeler M. M.; ce nom me surprit, c'était celui d'une beauté célèbre. On nous ouvre la porte d'un petit parloir; et au bout de cinq minutes M. M. paraît à la grille. Un ressort qu'elle pousse fait ouvrir une espèce de petite fenêtre et lui permet d'embrasser son amie. L'ouverture pouvait avoir dix-huit pouces de large et un homme de ma taille pouvait aisément passer au travers. La comtesse et son amie s'assirent en face l'une de l'autre et je me plaçai près d'elles pour admirer ma mystérieuse inconnue; elle était d'une beauté remarquable et pouvait avoir vingt-trois ans. Je ne doutai plus dès lors que ce ne dut être cette amie de C. C. qui lui apprenait le français et dont j'avais déjà entendu faire l'éloge.

Tout entier à la surprise que j'éprouvais je ne pus donner la moindre attention à la conversation. Cette belle ne m'adressa ni une parole ni même un regard. Sa taille était majestueuse, et son teint d'une blan-

cheur éblouissante quoique peut-être un peu pâle. L'expression de sa figure était noble et décidée, mais pleine d'une modeste retenue. Elle avait, en outre, les plus beaux yeux bleus qu'on pût imaginer. A la douceur peinte sur ses traits se joignait un sourire enchanteur errant sans cesse sur des lèvres vermeilles, qui, en s'entr'ouvrant, laissaient apercevoir deux rangées de perles brillantes. Ses cheveux et ses sourcils étaient d'un brun foncé. Mais ce que je trouvais le plus à admirer dans sa personne, c'était sa main et surtout son bras. Il est impossible d'imaginer rien de plus parfait. On n'apercevait pas la moindre veine, et de légères ondulations indiquaient seules la présence des muscles. Malgré cela, je n'étais pas fâché d'avoir refusé les deux autres rendez-vous qui devaient se terminer par un souper en tête-à-tête; car cette charmante femme ne pouvait pas manquer de m'appartenir dans peu, et mon dessein était de lui procurer la jouissance de me posséder quand mes désirs seraient parvenus à leur plus haut degré de violence. Déjà je brûlais d'impatience de la

voir seule au parloir. Il me semblait que c'était un crime de ma part d'attendre jusqu'au lendemain pour rendre justice à ses charmes. Pendant tout l'entretien, elle fut fidèle à son dessein de ne pas jeter le moindre regard sur moi et je finis par lui en savoir gré.

Tout à coup un léger mouvement des deux dames, qui rapprochèrent leurs têtes, me fit comprendre que j'étais de trop dans l'entretien. Je me levai donc et quittant la grille, j'allai dans le fond de la salle considérer un tableau. Un quart d'heure après, les deux amies s'embrassèrent par la fenêtre postiche et se dirent adieu. La pensionnaire me tourna le dos, de sorte que je ne pus même pas la saluer en me retirant. En nous en retournant, la comtesse me dit : M. M. est belle ; mais son esprit est plus étonnant encore.

— J'ai pu voir, répliquai-je, qu'elle est d'une beauté admirable, et j'aime à croire ce que vous me dites de son esprit.

— Elle ne vous a pas dit un mot.

— Comme mon intention était de ne pas lui être présenté, elle s'est crue obligée de ne

faire nullement attention à moi. C'est une punition qu'elle m'a infligée.

La comtesse ne me répondit rien et nous arrivâmes chez elle sans rompre le silence. Je la quittai à sa porte où un geste obligeant m'apprit que je pouvais me retirer.

J'étais bien aise que M. M. ne m'eût pas parlé. J'étais beaucoup trop surpris pour pouvoir lui répondre comme j'aurais dû le faire. Je savais que je n'avais pas lieu de craindre un refus offensant. Il fallait néanmoins qu'une femme eût un courage extraordinaire pour tant oser dans une semblable position. Cette hardiesse à son âge m'étonnait et je ne pouvais comprendre la liberté dont elle jouissait. Elle avait un casino à Muran ! Elle pouvait aller à Venise ! Il faut nécessairement, disais-je en moi-même, que quelque motif important lui ait procuré ce bonheur. Cette réflexion modérait mon amour-propre prêt à s'exalter. J'avais fait le premier pas pour être infidèle à ma C. C.; mais je m'en inquiétais peu. Il me semblait que des infidélités de cette espèce, lors même qu'elles seraient connues de ma maîtresse,

ne pouvaient pas lui déplaire, et que c'était même un moyen de conserver l'attachement que je lui avais voué.

Le lendemain matin, j'allai rendre visite à la comtesse Corosini qui, pour son agrément, demeurait au couvent de Sainte-Justine. Cette dame, déjà âgée, avait pris part à toutes les intrigues amoureuses, un peu célèbres, qui avaient eu lieu de son tems en Europe. C'était par dégoût qu'elle s'était retirée du monde. Je lui avais été présenté par une religieuse parente de Dandolo. Elle avait été belle autrefois et ne manquait pas d'esprit. Depuis que les princes ne l'occupaient plus, les nouvelles frivoles du jour étaient le champ qu'exploitaient ses talens. Elle savait à peu près tout ce qui se passait, et, comme on le conçoit aisément, elle voulait par cela même en savoir davantage. Tous les ministres étrangers venaient la voir à la grille du couvent et lui présentaient les voyageurs de distinction qui arrivaient à Venise. De respectables patriciens venaient aussi la visiter, et d'ordinaire la curiosité était alors en jeu des deux côtés. Dans

cette occasion, j'espérais apprendre de cette dame si instruite quelques particularités sur le compte de M. M.

Après avoir commencé à nous entretenir sur les couvens en général, nous en vînmes à parler d'une religieuse nommée Celci, qui malgré sa laideur, avait acquis de la réputation et une certaine influence. Ensuite nous passâmes à une nommée Micheli, et après avoir parlé de quelques autres dames, je fis tourner la conversation sur M. M., en disant qu'il me semblait qu'il y avait dans son histoire quelque chose d'énigmatique.

Pas pour tout le monde, reprit en souriant la Corosini, et je vais vous la raconter en peu de mots. Elle n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire, et l'on en voit tous les jours autant. M. M., jeune, belle et riche, exposée à mille tentations plus dangereuses les unes que les autres, ne sut pas y résister et eut le malheur de commettre une de ces fautes graves que l'honneur d'une famille puissante et considérée exige impérieusement qu'on ensevelisse à jamais dans l'obscurité d'un cloître.

Les parens de M. M. ont eu d'ailleurs l'attention de faire choix de celui de tous nos couvens dont la règle et la discipline sont le moins sévères; elle n'y est jusqu'à présent que comme pensionnaire; mais elle va prendre les vêtemens de novice, et devra, si je ne me trompe, se préparer à prononcer ses vœux quand elle aura vingt-cinq ans révolus. Elle a, comme vous voyez, encore du bon tems devant elle, et elle en profite.

Je conclus de ces paroles mystérieuses que mon inconnue devait avoir un amant. Pour me délivrer de toute inquiétude à cet égard, je me masquai après avoir dîné et partis pour Muran. Arrivé à la porte du couvent, le cœur me battait violemment; je sonnai et demandai, au nom de la comtesse S., à parler à M. M. Le petit parloir était fermé; on me conduisit dans un autre. Relevant mon masque sur mon chapeau, je m'assis dans la plus vive attente. Mon sang commençait à s'agiter, et elle n'arrivait pas encore; je fus bien aise de ce retard qui eût dû néanmoins me chagriner. Mais je tremblais à la seule idée du moment où nous nous reverrions et je

suites qu'il pouvait avoir. Une heure se passa dans cette pénible situation; cependant ce long retard ne me paraissait nullement étrange. Peut-être ne l'avait-on pas informée de ma visite; je reprends donc mon masque et vais à la porte du couvent demander à la sœur tourrière si on a prévenu M. M. que j'avais demandé à lui parler. On me répond que oui et on m'engage à attendre. Je retourne alors fort pensif au parloir, et peu de minutes après j'y vois entrer une vieille à figure rébarbative, qui me dit sèchement : « M. M. est occupée pour toute la journée. » Puis s'en va.

Quand un homme veut avoir des aventures galantes, il faut qu'il se prépare à de pareils momens qui mettent sa patience à une rude épreuve; ils le découragent, et l'assomment. Humilié et révolté à la fois, le mépris de moi-même fut dans cette circonstance ma première pensée. Il me semblait que j'étais déshonoré. En second lieu je portai sur M. M. un jugement tel qu'elle me paraissait le mériter. Pour me consoler, je la traitai de folle, de misérable et d'impudente.

Il me semblait qu'en agissant ainsi, elle avait prouvé qu'elle était la dernière des femmes; et que sa conduite ne pouvait être attribuée qu'à un manque absolu de raison. N'étais-je pas, en effet, possesseur de deux lettres avec lesquelles, si je voulais me venger, je pouvais flétrir à jamais sa réputation? et sa conduite à mon égard n'exigeait-elle pas une vengeance éclatante?

Quelques instans lucides réussirent à calmer le tumulte des passions diverses qui agitaient mon âme et je commençai à réfléchir avec plus de tranquillité. Qu'eût-ce donc été si j'avais été capable de rire moi-même de m'être ainsi laissé éblouir, et enflammer par es charmes et les artifices de cette femme si profondément rusée?

Mais je me sentais outragé et la vengeance était pour moi un pressant besoin. Il fallait cependant que l'insolente qui avait voulu s'amuser à mes dépens ne pût pas triompher un seul instant. Elle m'avait fait lire qu'elle était occupée; c'était tout simple. Il ne me restait donc plus qu'à jouer l'indifférence parfaite et à tacher de lui per-

suader que je n'avais fait que rire de ses petites ruses. Pour cela, il fallait d'abord lui renvoyer, dans une lettre courte et froide, celles qu'elle m'avait adressées. Ce qui me chagrinait le plus, c'était de ne pouvoir plus aller entendre la messe à son église. Elle ne savait pas que ce n'était que pour C. C. que je m'y trouvais, et elle aurait pu croire que je continuais à y aller dans l'espoir qu'elle me ferait de nouvelles avances qui m'engageraient de nouveau à la venir voir. Il fallait, au contraire, qu'il ne lui restât pas le moindre doute sur le mépris qu'elle m'avait inspiré.

Je m'endormis tout en roulant ces pensées dans ma tête. Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, mon plan était arrêté. Je me mis à lui écrire une lettre et m'imposai l'obligation de ne la relire qu'au bout de vingt-quatre heures, afin qu'on ne pût pas y apercevoir la moindre trace d'un amour offensé et découragé. Ce projet était fort sensé de ma part, car le jour suivant, en relisant ma lettre, je la trouvai indigne de moi. Quelques expressions, qui laissaient trop

apercevoir la faiblesse, la lâcheté, ou l'amour, pouvaient prêter à rire; dans d'autres, au contraire, le ressentiment et l'exaspération étaient trop visibles. Enfin quelques passages eussent pu faire croire que je regrettais avec amertume d'être obligé de renoncer à l'espoir de la posséder.

J'en écrivis donc une seconde, après avoir eu soin d'informer C. C. que des raisons importantes m'empêchaient d'aller entendre la messe à son église. Mais vingt-quatre heures après, je trouvai cette seconde lettre plus sotte que la première et je la déchirai. Je réfléchis ensuite qu'il n'était pas encore tems de l'écrire et laissai dix jours s'écouler. J'eus lieu de m'apercevoir que j'avais raison. L'impression que M. M. avait faite sur moi était telle que le tems pouvait seul l'effacer.

Toujours en proie à la passion la plus violente, je fus plus de dix fois tenté d'aller me plaindre à la comtesse S.; mais, Dieu merci! je n'allai jamais plus loin que jusqu'à sa porte.

Enfin je réfléchis que mon étourdie pouvait être inquiète, au sujet des lettres avec lesquelles il m'était si facile de flétrir sa ré-

putation. Je résolus donc de les lui adresser dans une lettre conçue en ces termes :

« N'attribuez, Madame, qu'à mon irréflexion la négligence que j'ai mise à ne vous avoir pas renvoyé sur-le-champ les deux lettres ci-incluses. Jamais je n'eus la pensée de manquer à moi-même par une lâche vengeance. Croyez que je vous pardonne de bon cœur les deux étourderies que vous avez commises, soit par défaut de réflexion, soit dans le dessein de vous divertir à mes dépens. Je vous conseillerais seulement de ne pas tenter la même plaisanterie avec d'autres personnes, car tous les hommes ne me ressemblent pas. Je sais votre nom ; mais soyez convaincue que c'est absolument comme s'il m'était inconnu. Je vous dis cela dans le cas même où vous attacheriez peu d'importance à ma discrétion. Mais alors, en vérité, je ne pourrais m'empêcher de vous plaindre.

» Vous ne me reverrez plus dans votre église et ce n'est nullement un sacrifice pour moi. J'en fréquente maintenant une autre et crois même devoir vous en dire le motif. Vous avez peut-être commis une troisième

étourderie; vous vous êtes peut-être vantée devant vos compagnes du petit tour que vous m'avez joué. Voilà pourquoi, Madame, je veux éviter les occasions de vous revoir.

» Permettez-moi, en terminant, de vous avouer, que quoiqu'âgé de cinq ou six ans de plus que vous, je ne foule pas aux pieds tous les préjugés. Il en est, selon moi, que l'homme doit respecter. Veuillez ne pas me vouer du mépris pour cette petite leçon que je prends la liberté de vous donner, et que j'ai reçue de vous, sans doute, pour vous fournir matière à rire; soyez persuadée qu'elle me sera utile pour le restant de mes jours. »

Je crus avoir traité M. M. dans cette lettre avec toute la douceur et toute la générosité possibles. J'allai donc chercher un homme de Forli, auquel il aurait été difficile de me jamais reconnaître à cause du masque qui lui dérobait mes traits, et je lui donnai ma lettre renfermant celles de M. M. Je lui comptai quarante sous à condition qu'il irait à l'instant remettre la lettre que je lui confiais

à la sœur tourière du cloître de *** à Muran, et qu'il s'éloignerait aussitôt après avoir rempli sa commission. Je lui promis quarante sous de plus quand il reviendrait m'apprendre qu'il avait ponctuellement exécuté mes ordres. Mais j'aurais eu grand tort d'attendre son retour, car on pouvait avoir autant de confiance dans les gens de Forli qu'on en avait, il y a dix ans, à Paris dans les Savoyards.

A quelques jours de là, au moment où je sortais de l'Opéra, j'aperçois mon commissionnaire de Forli, tenant une lanterne à la main. Je l'appelle et lui demande, sans me démasquer, s'il me reconnaît. Après m'avoir considéré pendant long-tems, il me répond que non. Poursuivant alors mes questions, je lui demandai s'il s'était acquitté exactement de la commission que je lui avais donnée dernièrement pour Muran. Ah! Dieu merci! s'écria-t il, je vous retrouve enfin, Monsieur! J'ai quelque chose d'important à vous dire. Comme vous me l'aviez ordonné, j'ai remis votre lettre et m'en suis allé aussitôt, quoique la tourière voulût que j'atten-

disse. Je ne la revis plus, et je m'en inquiétai fort peu. Mais le lendemain de bon matin, mon camarade qui, la veille, se trouvait par hasard à la porte du couvent au moment où j'y entrais, vint me réveiller pour me dire que la tourière m'avait fait demander à plusieurs reprises. Je partis aussitôt pour Muran, et après avoir attendu quelques momens, on me fit entrer au parloir, où l'on me dit qu'une pensionnaire voulait me parler. Celle-ci, belle comme le jour, me retint au moins pendant une heure pour me demander qui vous étiez, et dans le cas où je ne le saurais pas, s'il y aurait quelque moyen de vous chercher. Mais tout cela était inutile, car je ne vous connaissais pas.

La dame sortit alors du parloir en m'ordonnant de l'attendre et revint au bout de deux heures avec une lettre. En me la remettant, elle me promit deux sequins si je la faisais parvenir à sa destination et si je lui en rapportais la réponse; si je ne trouvais pas la personne, je n'avais, me dit-elle, qu'à venir tous les jours à Muran lui montrer sa lettre et je recevrais quarante sous à chaque

voyage. J'ai déjà gagné de la sorte une vingtaine de livres, mais je crains que cela ne cesse. Il dépend de vous de me faire sur-le-champ gagner mes deux sequins, en me donnant une réponse à rapporter à Muran.

— Où est cette lettre?

— Je l'ai serrée chez moi de peur de la perdre,

— Eh! comment puis-je alors y répondre?

— Attendez seulement un petit quart d'heure et je reviens vous l'apporter.

— Je m'en garderai bien, car je m'embarrasse fort peu d'y faire réponse. Mais comment as-tu pu dire à cette personne que tu me trouverais. Tu es évidemment un fripon; elle ne t'aurait jamais confié cette lettre si tu ne lui avais pas fait espérer que tu me rencontrerais.

— Je lui fis, j'en conviens, une description complète de votre habillement, de votre coiffure et de votre tournure. Depuis j'abordai tous les masques de votre taille, mais inutilement. Aujourd'hui je vous ai reconnu à votre coiffure: quant à votre habit, je n'au-

rais pas pu le reconnaître. Ah! Monsieur, ne faites qu'un seul mot de réponse et attendez-moi, si vous voulez, un instant dans ce café.

Ma curiosité était à bout. Je résolus donc d'accompagner cet homme chez lui, sans l'attendre où je me trouvais. La réponse que je me proposais de faire était d'ailleurs bien courte; je ne voulais écrire que ce peu de mots: *J'ai reçu votre lettre; adieu!* Pour éviter dans la suite toute rencontre, je me promettais bien de changer dès le lendemain de coiffure et d'habillement. Me voilà donc en route, suivant de loin l'homme de Forli. Je m'arrête enfin à la porte de la maison; il en ressort bientôt après avec une lettre et m'engage à l'accompagner dans un café. Pour la lire seul et sans témoin, je demandai un cabinet particulier et de la lumière. J'eus soin, en outre, de dire à l'homme de Forli de m'attendre dehors.

En décachetant le paquet, la première chose que j'aperçus, ce fut les deux lettres que M. M. m'avait écrites lors du commencement de notre intrigue. A cette vue,

je sentis mon cœur battre plus fort que de coutume et craignis dès lors de finir par céder. Je trouvai ensuite une troisième lettre signée S. et adressée à M. M. Elle contenait ce qui suit :

« Le masque qui m'a accompagné dans la visite que je t'ai rendue, n'aurait pas ouvert la bouche en revenant, si je ne l'avais prévenu que ton esprit était plus séduisant encore que tes grâces et ton joli visage. Il me répondit qu'il avait été à même d'admirer ta beauté et qu'il souhaitait ardemment apprendre à connaître ton esprit. J'ajoutai que je ne concevais point comment tu ne lui avais pas dit un seul mot ; il reprit en souriant que ç'avait été pour le punir de s'être refusé à t'être présenté : ce fut là toute notre conversation. Une contrariété m'a empêché de t'envoyer ces lignes ce matin comme je te l'avais promis. Adieu.

Ton amie S. »

Ce billet disait toute la vérité et rien que la vérité. C'était une preuve matérielle capable d'apaiser l'agitation de mon âme. Aussi mon courage s'animait-il à mesure que je sentais

approcher l'instant où j'aurais la conviction pleine et entière de mes torts. La lettre que M. M. m'adressait était ainsi conçue :

« Par une faiblesse bien excusable, je désirais, avant de vous revoir, être instruite de ce que vous aviez dit à la comtesse en revenant du couvent : je l'avais priée, lorsque vous vous êtes éloigné de la grille, de me le faire savoir sans tarder, et elle s'était engagée à m'écrire le lendemain matin. Je prévoyais bien en effet que vous reviendriez dans l'après-midi, me rendre au moins une visite de politesse. Mais je ne reçus la lettre de mon amie qu'une demi-heure après vous avoir renvoyé : je la joins ici pour que vous puissiez en prendre lecture. Tel a été le premier hasard fâcheux qui nous ait contrariés. Je ne me sentais pas le courage de vous recevoir, avant de connaître le contenu de la lettre de mon amie. Voici maintenant la seconde circonstance fortuite qui nous a empêchés de nous revoir. Je vous avais fait dire *que j'étais malade pour toute la journée*; cette excuse, vraie ou fausse, était un subterfuge bien pardonnable, car

ces mots *pour toute la journée* étaient fort clairs. Lorsque la vieille sotte, que je vous ai envoyée, revint me dire qu'elle vous avait prévenu *que j'étais occupée pour toute la journée*, il y avait déjà long-tems que vous étiez parti. Vous ne sauriez croire tout ce que, dans ma juste colère, j'avais envie de dire à cette imbécille; mais la prudence me le défendait. Il me fallait prendre patience et dissimuler; peut-être même devais-je remercier le ciel de ce qu'elle n'avait fait cette faute que par bêtise et non par méchanceté. Je prévoyais en partie tout ce qui s'ensuivrait; mais il n'était pas donné à la faiblesse humaine d'en saisir l'ensemble d'un seul coup d'œil. Je devinai bien que supposant que j'avais voulu me jouer de vous, vous en éprouveriez un vif ressentiment. Cette pensée seule m'épouvantait, car je n'avais aucun moyen de vous indiquer un rendez-vous avant le jour de fête suivant. Il me restait l'espoir de vous revoir alors à l'église, ne pouvant croire que vous me traiteriez avec cette cruauté inouie dont votre lettre fait preuve. Dès que je vis que vous aviez cessé d'y venir,

ma douleur et mes regrets furent au comble. Il m'était facile de sentir que je ne pourrais y résister. Jugez donc, si vous le pouvez, du désespoir où m'a dû jeter, onze jours après, votre lettre si cruelle, si barbare et si injuste. Mon cœur en saigne encore : cette lettre m'a rendue malheureuse ; j'en mourrai si vous ne vous hâtez de venir vous justifier. Cruel ! comment avez-vous pu penser que j'avais voulu m'amuser à vos dépens ! C'est là tout ce qu'il vous a été possible d'alléguer ; et vous devez maintenant être convaincu de votre erreur. Mais, en admettant même que votre supposition fût juste, fallait-il, pour m'écrire une lettre telle que celle que je tiens dans les mains, me regarder comme un monstre dont le pareil ne saurait se trouver parmi des femmes de bonne éducation ? Je vous renvoie ci-joint les deux lettres que vous m'avez rendues pour me tranquilliser. Croyez-moi, je me connais mieux que vous en physionomies. Il n'y a rien eu de précipité dans ma démarche ; jamais je ne vous ai cru capable d'une méchanceté, alors même que mon dessein eût été de me moquer de vous,

Malheureusement vous n'avez pu démêler dans mes traits rien autre que de l'étourderie. Peut-être serez-vous cause de ma mort, ou me précipiterez-vous dans le malheur pour le restant de ma vie, si vous ne consentez à une explication. Je crois qu'il ne me reste plus rien à ajouter pour vous démontrer mon innocence; réfléchissez donc que si l'intérêt de mon existence n'est rien à vos yeux, votre propre honneur vous oblige à venir me trouver. Venez donc vous-même contredire tout ce que vous m'avez écrit. Que je vous plaindrais, si vous ne sentiez pas l'impression douloureuse que votre lettre barbare a dû faire sur le cœur d'une femme innocente. Et s'il en était ainsi, que vous connaîtriez mal le cœur humain! Mais je suis convaincue que vous viendrez aussitôt que l'homme auquel je confie cette lettre vous aura trouvé.

M. M. »

Il serait difficile d'exprimer la douleur que je ressentis à cette lecture. M. M. avait raison. Me couvrant de mon masque, je sortis aussitôt du cabinet où je me trou-

20329

vais et allai parler à l'homme de Forlì. Je lui demandai s'il avait vu le matin la pensionnaire et s'il l'avait trouvée pâle et souffrante. Il me répondit qu'elle dépérissait à vue d'œil. Je rentrai alors, en lui recommandant toujours de m'attendre.

La lettre que j'écrivis à la plus noble des femmes, à l'être angélique que j'avais si cruellement offensé, ne fut terminée que vers la pointe du jour. Elle contenait mot pour mot ce qu'on va lire :

« Je suis coupable, Madame, et me sens aussi incapable de me justifier que je suis persuadé de la pureté de votre cœur. Je ne puis désormais continuer à vivre, si vous ne me faites pas espérer mon pardon. Vous me l'accorderez, j'en suis sûr, dès que vous connaîtrez la cause première des torts que j'ai eus envers vous. Je vous vis; votre beauté m'aveugla; mon bonheur me parut ne pouvoir être qu'un rêve présomptueux. Il fallait attendre vingt-quatre mortelles heures pour être arraché à mes doutes. Le ciel sait combien elles me semblèrent longues. Enfin elles s'é-

coulèrent et je courus au parloir, en comptant les minutes et dans un état d'agitation violente. On me fait entrer; une heure se passe sans que l'exaltation de mes idées me permette de m'en apercevoir. Tout-à-coup je vois s'avancer vers moi une vieille à mine repoussante; elle me dit avec un laconisme qui me perce l'âme, que vous êtes *occupée pour toute la journée*, et elle s'éloigne. Quel coup de foudre pour mon amoureux transport! Il m'enleva l'usage de toutes mes facultés morales. Me sera-t-il permis ici de vous faire observer que si vous m'aviez envoyé seulement deux lignes par cette vieille malencontreuse, cela aurait suffi pour me calmer, ou du moins pour m'empêcher de m'en retourner avec la mort et la rage dans l'âme. Voilà, Madame, une quatrième circonstance malheureuse à laquelle, dans votre justification si pleine de grâces et de conviction, vous n'aviez point songé. Je me crus joué et victime d'une cruelle mystification. Cette idée révolta mon amour-propre et m'accabla de confusion. J'eus peur de moi-même en me voyant obligé de croire que,

sous les traits d'un ange vous cachiez la noire malice d'un démon. Je quittai le couvent dans un état d'égarement et d'agitation qui dura pendant onze jours. C'est alors que je vous écrivis la lettre que vous avez eu grandement raison de trouver offensante. Croiriez-vous cependant que cette lettre m'ait semblé compatible avec les sentimens de l'honneur? mais désormais tout est réparé. Je serai à vos pieds à une heure avant midi. Je ne me coucherai point. Vous me pardonnerez et je vous vengerai; oui, je vous vengerai moi-même. La seule grâce que j'ose vous demander, c'est de brûler cette lettre qui me fait éprouver d'aussi amers regrets, ou du moins de ne point m'en parler. Je ne vous l'avais envoyée qu'après en avoir déchiré quatre autres, dont les expressions m'avaient paru devoir trahir ma passion mal éteinte. Une femme qui s'était moquée de moi, fût-elle même un ange, ne méritait pas ma tendresse. Je n'avais pas tort; c'est un malentendu qui a tout gâté. Je vais maintenant prendre quelques instans de repos si, toutefois, les larmes que je verse par torrent me le

permettent. Je vous renvoie la personne qui m'a remis votre lettre, afin que je puisse savoir par lui qu'en vous réveillant vous avez reçu de mes nouvelles. Jamais cet homme n'aurait réussi à me rencontrer, si le hasard ne me l'avait pas fait apercevoir en sortant de l'Opéra. Vous n'aurez plus besoin désormais de son entremise. Je n'attends point de réponse. »

A peine eus-je cacheté cette lettre que je la donnai à l'homme de Forli, en lui recommandant avec instance de la remettre aussitôt que possible entre les mains de la pensionnaire. J'ajoutai un sequin à ma recommandation et lui de son côté me promit de s'acquitter de ma commission avec exactitude.

Après six mortelles heures passées dans la plus vive impatience je me masquai et partis pour Muran. M. M. parut aussitôt que je l'eus fait appeler. On me conduisit dans le petit parloir où je l'avais vue pour la première fois avec la comtesse. Je me précipitai à ses genoux, mais elle me pria de me relever de peur que quelqu'un ne vînt nous surpren-

dre. A peine se fut-elle assise, que je me plaçai vis-à-vis d'elle. Nous parlâmes pendant une demi-heure; après quoi je lui demandai si je pouvais espérer d'obtenir mon pardon. Pour toute réponse, M. M. me tendit à travers la grille sa belle main que je couvris de baisers et de larmes. Elle me prédit alors que plus notre liaison avait été orageuse dans ses commencemens, plus elle nous procurerait à l'avenir de douces jouissances. Après ce qui s'est passé entre nous, ajouta-t-elle, nous pouvons nous flatter maintenant que nous nous connaissons tout-à-fait. Il y aura dans notre amitié autant de tendresse que de franchise et nous nous pardonnerons mutuellement nos défauts.

— Quand me sera-t-il permis, repris-je, de vous témoigner hors de ces murs les sentimens de mon âme et la joie de mon cœur?

— Nous souperons dans mon casino dès que vous le voudrez. Seulement il faudra m'en prévenir deux jours d'avance. Je pourrai, d'ailleurs, aller vous trouver à Venise, si rien ne s'y oppose de votre côté.

— Au contraire, je m'estimerais heureux d'un pareil honneur. Ma position est telle que loin d'éviter les dépenses, je les cherche au contraire; et tout ce que je possède au monde appartient à l'objet de ma flamme.

— Cette confiance, cher ami, me fait plaisir. Mais sachez aussi que je suis riche et que je ne refuserai jamais rien à mon amant.

— Vous avez déjà un amant?

— J'en conviens, et c'est à lui que je suis redevable de l'aisance dont je jouis. Il est mon maître et mon souverain; aussi ne lui caché-je rien de ce qui m'intéresse. Demain je vous en dirai davantage dans mon casino.

— J'espère pourtant que cet amant...

— Je vous assure qu'il ne sera point présent à notre entrevue. Mais vous aussi, vous avez une maîtresse.

— Hélas! oui, j'en avais une. On l'a arrachée à mon amour, et depuis six mois....

— L'amour que vous lui portiez n'est cependant pas éteint?

— Je ne puis, je l'avoue, penser sans amour à cette charmante femme, mais je

prévois que vous effacerez son image de mon cœur.

— Je vous plains, en vérité, si vous étiez heureux. On vous a séparé de votre amante, et vous fuyez le monde pour vous abandonner en toute liberté à votre douleur. Oh! je l'avais bien deviné. Mais si je parviens à remplacer cette amie dans votre cœur, rien au monde ne pourra m'arracher de vos bras.

— Et que dira votre amant?

— Il sera charmé de me savoir heureuse par une tendre amitié: tel est son caractère.

— Il ne laisse pas d'être assez singulier; et j'avoue que je ne me crois pas capable d'un pareil héroïsme.

— Quel est le genre de vie que vous menez à Venise?

— Je fréquente le grand monde et les théâtres, et je joue tantôt avec bonheur, tantôt avec malheur.

— Allez-vous chez les ambassadeurs?

— Non, je suis trop lié avec des patriciens pour les voir; mais je les connais.

— Comment se fait-il que vous ne les

voyiez pas, et que cependant vous les connaissiez ?

— J'ai fait leur connaissance en pays étrangers; par exemple, à Parme, celle du duc de Montebello, ambassadeur d'Espagne; à Vienne, celle du comte de Rosenberg, et il y a deux ans environ à Paris, celle de l'ambassadeur de France.

— J'entends sonner midi. Éloignez-vous et revenez dans une heure pour nous entendre sur notre prochain rendez-vous.

— Toujours sans témoin, n'est-ce pas?

— Cela s'entend.

— Oserai-je vous demander un gage de mon bonheur. Il est infini.

— Quel gage voulez-vous?

— Approchez, comme la première fois, votre tête de cette fenêtre et permettez-moi de jouer le rôle de la comtesse.

Elle se leva aussitôt et ouvrit la petite fenêtre avec un sourire vraiment enchanteur. Je la quittai après avoir cueilli sur ses lèvres un baiser dont elle dut aussi sentir la force et la douceur. Ses yeux ivres d'amour m'accompagnèrent jusqu'à la porte.

L'excès de ma joie et de ma curiosité me priva pendant deux jours de mon sommeil et de tout appétit. Il me semblait que, jusque-là, je n'avais encore jamais senti la véritable félicité que procure l'amour, et que c'était pour la première fois qu'il m'était donné de la goûter. Quoique M. M. fût aussi distinguée par sa naissance que par son esprit et sa beauté, il y avait encore de mon côté dans cette circonstance un certain préjugé qui contribuait à rehausser mon bonheur à mes propres yeux: je devais toucher à un fruit défendu.

Si j'avais alors été plus maître de moi-même, si j'avais eu l'usage de toute ma raison, je n'aurais pu trouver dans cette pensionnaire rien qui la distinguât des autres femmes avec lesquelles, depuis treize ans, je m'étais trouvé en relation. Mais quel est l'homme épris d'amour, capable de faire une semblable réflexion ? Il la repousse bien loin, dès qu'elle se présente à son imagination. Aussi M. M. me paraissait-elle un être à part, une femme toute différente de celles que j'avais connues jusqu'alors.

Convaincu qu'elle ne me ferait pas attendre, je fus exact à me trouver au parloir à l'heure qu'elle avait indiquée. Mon extérieur agité la frappa et la porta à me demander si j'étais malade.

Je répondis que non; mais que j'aurais pu facilement le devenir par l'attente pleine d'angoisses d'un bonheur dont je ne pouvais me faire aucune idée. Au reste, ajoutai-je, j'ai déjà perdu l'appétit, je ne dors plus et je ne vous répondrais pas de ma vie, si vous vouliez modérer ma passion par des délais.

— Nous ne différerons rien, cher ami; mais quelle impatience est la vôtre! Asseyons-nous. Voici la clé du casino où vous me rencontrerez. Vous y trouverez des gens chargés de nous servir, sans que, pour cela, vous ayez besoin de leur dire un seul mot. Trouvez-vous-y vers une heure et demie (1), mais pas avant, et surtout ayez soin d'être masqué. Vous monterez l'escalier qui se trouve en face de la porte cochère. Une lampe placée au haut de cet escalier, vous fera apercevoir une porte

(1) Toujours selon la manière de compter les heures en usage en Italie.

verte qui vous conduira dans une chambre éclairée. Vous me trouverez dans la pièce à côté. Si je n'y étais pas encore, attendez-moi et vous me verrez arriver au bout de quelques minutes. Vous pourrez vous démasquer, vous asseoir près de la cheminée et y lire les livres que vous trouverez. Au reste, le casino est situé dans la rue de ***.

Il était impossible de me donner des indications plus sûres et d'éviter avec plus de soin toute erreur de ma part. Je baisai la jolie main qui me donnait cette clé et baisai même la clé avant de la mettre dans ma poche. Je demandai ensuite à M. M., si elle viendrait dans les vêtemens qu'elle portait dans ce moment.

Elle me répondit qu'une fois arrivée à son casino elle s'habillerait comme une femme du monde. J'y possède tout ce qui est nécessaire pour une pareille toilette.

— Mais êtes-vous bien sûre que personne ne saura que vous avez quitté votre couvent?

— Vous n'en douterez plus vous-même, quand, après avoir fait le tour de l'île, vous

aurez reconnu près du rivage l'endroit où est la sortie d'une chambre dont j'ai la clé. D'ailleurs, je puis avoir toute confiance dans la personne qui m'accompagne.

— Et les gondoliers?

— Mon amant répond de leur fidélité.

— Quel peut donc être cet amant? je m'imagine que ce doit être un homme âgé.

— Dieu m'en préserve! car alors j'aurais à rougir de lui. Il a, au contraire, à peine quarante ans et possède tout ce qui contribue à rendre un homme aimable; de la gaîté, de l'esprit, de la douceur dans le caractère et des manières extrêmement engageantes.

— A-t-il des caprices?

— Qu'entendez-vous dire par là? Voilà un an que j'ai fait sa connaissance; jusque-là je n'avais jamais connu d'homme et vous êtes le premier qui ait enflammé mon imagination. J'en fis franchement l'aveu à mon ami, qui d'abord parut un peu surpris de cette confidence. Mais ensuite il en rit et m'engagea à prendre garde de ne pas me confier à quelqu'indiscret. Il aurait désiré prendre des informations sur votre compte avant la dé-

marche que j'avais faite; mais il était trop tard. Je lui répondis de vous, et l'assurance avec laquelle je lui garantissais la discrétion d'une personne que je ne connaissais pas, le fit rire encore plus fort.

— Quand lui fites-vous cette confidence?

— Avant-hier, et sans lui taire la moindre circonstance. Je lui montrai une copie des lettres que je vous avais écrites, ainsi que vos réponses. Il en conclut que vous étiez Français, quoique vous m'eussiez dit que vous étiez Vénitien. Toute sa curiosité est de savoir qui vous êtes; mais comme je ne la partage nullement, vous n'avez rien à craindre. Je vous donne même ma parole que jamais je ne ferai la moindre démarche pour y parvenir.

— Je m'engage, de mon côté, à ne jamais vous questionner au sujet d'un homme que, d'après ce que vous me dites, je suis porté à croire digne de vous. L'idée seule des souffrances que je vous ai causées me désespère.

— Brisons sur ce sujet. Consolez-vous d'ailleurs, car depuis j'ai réfléchi que vous

ne pouviez pas agir autrement, à moins de vous exposer à être berné.

Quand je pris congé de M. M., elle me donna encore la preuve de tendresse que j'avais déjà obtenue une fois, et resta à la grille jusqu'à ce que je fusse sorti du parloir.

Lorsque l'heure de la nuit qui m'avait été indiquée fut arrivée, je me rendis au casino que je trouvai sans la moindre difficulté. J'ouvris la porte de la chambre en question et aperçus ma maîtresse vêtue de la manière la plus élégante. Des girandoles, placées devant la glace, éclairaient la pièce; il y avait, en outre, quatre bougies sur une table couverte de livres. M. M. me parut dans ce moment une beauté telle que je n'en avais encore jamais vue. Je me précipitai à ses genoux, puis saisissant sa main et la couvrant de baisers je considérai ses charmes dans une muette admiration. Deux heures se passèrent dans un amoureux débat, également doux et pénible pour nous. Nous le cessâmes enfin, chacun de nous se vantant d'avoir remporté la victoire: elle, parce qu'elle s'était défendue; moi, parce que j'avais résisté à mes désirs.

Vers quatre heures, M. M. m'avoua qu'elle avait faim et ajouta que je devais sans doute éprouver aussi le même besoin. Elle sonna, et une femme de moyen âge, fort bien vêtue et d'un extérieur décent, vint nous servir. La vaisselle était en porcelaine de Sèvres, et huit plats composaient notre souper. Les mets étaient placés sur des vases d'argent remplis d'eau bouillante pour les tenir chauds. Il était impossible de voir un repas préparé avec plus de soin et de délicatesse; soupçonnant qu'un cuisinier français pouvait seul l'avoir apprêté, j'en fis l'observation à M. M. qui convint que j'avais deviné juste. Nous bûmes du vin de Bourgogne, puis nous sablâmes, pour nous égayer, une bouteille de Champagne, œil de perdrix, et une autre de Champagne mousseux. M. M. apprêta la salade; son appétit était aussi grand que le mien. Je ne me lassai point d'admirer les grâces et l'aisance de toutes ses manières. Il était évident que c'était son amant qui l'avait si bien mise au fait des usages du monde; aussi étais-je impatient de le connaître et résolu de lui dire qui j'étais, à condition

qu'elle me nommerait l'heureux mortel qui possédait ses affections. Elle répondit à cette proposition, qu'il fallait attendre du tems et des circonstances que notre curiosité pût être satisfaite.

Parmi les breloques de sa montre se trouvait un flacon de cristal de roche, tout-à-fait pareil à celui que j'avais à ma chaîne. Je le lui fis voir et lui vantai beaucoup l'essence de rose qu'il renfermait imprégnée dans un petit morceau de coton. Elle me montra alors son flacon qui était rempli de la même essence entièrement liquide. Cela m'étonne beaucoup, lui dis-je, car cette essence est d'une rareté et d'une cherté excessives.

— On n'en vend pas.

— C'est vrai, elle vient du roi de France. Il en a fait préparer une livre qui lui revient à plus de dix mille écus.

— C'est un cadeau qu'a reçu mon amant et qu'il m'a donné.

— Il y a deux ans, madame de Pompadour en fit remettre une petite fiole à M. de

Mocenigo, ministre de la république de Venise à Paris, par l'entremise de M. de B., qui est ici aujourd'hui en qualité d'ambassadeur de France.

— Le connaissez-vous?

— J'eus l'honneur de dîner avec lui peu de tems avant son départ de Paris. C'est un homme que la fortune favorise, et que sa naissance et les rares qualités de son esprit en rendent tout-à-fait digne. Il est comte de L...; ses manières agréables et engageantes lui ont valu le surnom d'*aimable*. Nous avons de lui un recueil de poésies qui lui font honneur.

Minuit venait de sonner et le tems commençait à devenir précieux. Nous nous levâmes de table et nous nous assîmes près de la cheminée. Je fus alors plus pressant et dis à M. M. que si elle voulait à toute force résister à l'amour, elle ne pourrait cependant pas combattre la nature qui invitait au sommeil après un pareil souper.

— Seriez-vous fatigué?

— Rien moins que cela. Mais n'est-il pas

tems de se coucher. Je vous mettrai au lit et vous me permettrez de rester auprès de vous, ou bien de m'éloigner.

— Vous me causeriez beaucoup de chagrin si vous vouliez me quitter.

— Je crois que c'est moi qui en souffrirais le plus; mais que faire au coin du feu jusqu'à demain matin?

— Nous pouvons nous reposer tout habillés sur ce sopha.

— Tout habillés? Allons, j'y consens. Je ne troublerai point votre sommeil; mais permettez-moi, pour mon compte, de ne pas dormir. Comment le pourrais-je aussi près de vous?

— C'est bon. Au reste ce canapé peut bien passer pour un lit.

A ces mots un coup violent donné à la porte se fait entendre.

— Cher et tendre ami de mon cœur, on m'avertit qu'il faut rentrer; mais si rien ne t'appelle ailleurs, il ne tient qu'à toi de passer la nuit dans ce casino.

M. M. sonna sa femme de chambre qui sans doute devait être la confidente intime

de ses intrigues galantes. Après avoir fait mettre ses cheveux en ordre, elle renferma dans un secrétaire sa montre et tous ses bijoux. La femme que j'avais vue au souper entra pour lui dire que les gondoliers étaient prêts; à ce signal M. M. s'élance à mon cou et me donne rendez-vous pour le lendemain afin de convenir avec elle du jour où elle viendrait me voir à Venise et où rien désormais n'arrêterait notre bonheur. Elle me quitta alors; j'éteignis les lumières et dormis jusqu'à midi.

En sortant du casino je n'aperçus personne. Je me masquai soigneusement et me rendis chez Laure qui me remit une lettre de C. C. ainsi conçue :

« Cher époux, reçois dans cette lettre un témoignage de ma façon de penser. Chaque jour tu me trouveras plus digne de devenir ton épouse. Je fais preuve envers toi de discrétion. Tu reconnaîtras, en outre, que je suis capable de respecter les motifs de la retenue que tu gardes avec moi. Sûre de posséder tes affections, je m'inquiète peu de savoir ce qui occupe ton esprit et ce qui t'aide à

supporter notre douloureuse séparation. Je te dirai donc qu'hier en passant par un corridor, je laissai tomber un cure-dent. Pour le ramasser, je fus obligée de déranger un banc. Une petite fente qui se trouvait dans cet endroit du plancher, me permit de t'apercevoir dans un entretien animé avec M. M. Je ne saurais jamais t'exprimer la surprise et la joie que me causa cette découverte. Mais ces deux sensations cédèrent bientôt à la honte qui m'était réservée, si l'on venait à découvrir mon imprudente curiosité. Je remis donc bien vite le banc à sa place. Je t'en prie, cher ami, dis-moi tout. Comment pourrais-je t'aimer et ne pas être curieuse de connaître les détails de cette aventure. Apprends-moi si M. M. te connaît et comment cette connaissance s'est faite. C'est mon amie intime; cette expression comprend tout ce que je pourrais t'en dire. C'est elle qui me donne des leçons de français, c'est elle qui m'a prêté des livres, c'est elle qui m'a instruite sur un sujet que peu de femmes connaissent. Sans elle on eût découvert l'horrible état dans lequel je

me trouvais et qui faillit me faire mourir. C'est à elle que je suis redevable de la conservation de mon honneur. Elle savait que j'avais un amant et j'en savais autant sur son compte. Mais jamais nous n'avons cherché à pénétrer nos mutuels secrets. M. M. est un être véritablement unique. Je suis persuadée que tu l'aimes et que tu en es aimé. Comme je n'en ressens aucune jalousie, il est bien juste que tu me dises tout. Mais je vous plains tous deux; car, quoi que vous puissiez faire, cela ne parviendra jamais qu'à irriter davantage la passion qui vous consume. Tout le monde croit ici que tu es malade; quant à moi, je meurs d'envie de te voir. Viens donc satisfaire ma juste impatience. Adieu. »

Cette lettre m'inquiéta; je pouvais bien, il est vrai, compter sur la discrétion de C. C.; mais cette ouverture dans le plancher pouvait aussi découvrir à d'autres les relations que j'entretenais avec M. M., et il m'était d'ailleurs impérieusement commandé par l'amour et l'honneur de lui cacher la vérité. Dans la réponse que je fis sur-le-champ, j'inventai donc un petit conte, et conseil-

lai à C. C. d'avertir son amie du hasard qui la lui avait fait apercevoir pendant qu'elle causait avec un masque. Quant à la manière dont j'avais fait connaissance avec M. M., je lui racontai que vivement intrigué par les louanges excessives que j'avais entendu donner à sa beauté, je m'étais hasardé à la faire appeler au parloir sous un nom supposé et sous un faux prétexte. Je la priai d'avoir soin de ne pas parler de moi, parce que M. M. m'avait reconnu pour être le même individu qui fréquentait l'église du couvent. J'ajoutai qu'il n'était nullement question d'amour entre nous, mais qu'au reste je rendais justice à son amie et que je la trouvais charmante.

Le jour de Sainte-Catherine, patrone de ma C. C., je résolus d'aller entendre la messe à l'église du couvent. Pendant que je cherchais une gondole, je remarquai que l'on me suivait. Il était important que je susse à quoi m'en tenir sur cela; et bientôt après je vis en effet l'individu qui semblait m'épier, prendre comme moi une gondole. Pour m'ôter toute incertitude, je me fis débarquer à Venise près du jardin Morosini et mon hom-

me en fit autant. Je traverse rapidement le palais et m'arrête dans une rue étroite. L'espion ne tarde pas à paraître. Aussitôt je m'élance sur lui un poignard à la main, le presse dans une encoignure et appuyant la pointe de mon arme sur sa poitrine, je le somme de me déclarer quelle est la personne qui lui a ordonné de me suivre. Il allait peut-être tout m'avouer, lorsque quelqu'un vint par hasard à passer par-là. L'espion profita de cette circonstance pour s'échapper et je n'appris rien.

Le lendemain je me rendis de bonne heure au parloir pour savoir quand M. M. viendrait me visiter. Je la vis bientôt paraître avec l'expression de la satisfaction sur les traits. Elle commença par me féliciter d'être revenu à la messe du couvent pour la première fois depuis trois semaines, et me dit que cela avait fait beaucoup de plaisir à l'abbesse qui prétendait me connaître. Je racontai à M. M. l'aventure de l'espion, et terminai mon récit par l'assurer que j'étais résolu à ne plus reparaître désormais à l'église. M. M. tomba d'accord avec moi qu'il fallait,

autant que possible, ne plus me montrer à Muran. Elle me raconta alors l'histoire de la fente du plancher et m'apprit qu'on avait eu soin de la boucher. Elle me confia, en outre, qu'une pensionnaire, qui lui était fort attachée, lui avait fait part de cette découverte : toutefois elle ne m'en dit pas le nom, mais je n'en avais pas besoin. Je lui demandai si elle aurait encore la cruauté de reculer mon bonheur. M. M. me répondit qu'il fallait attendre vingt-quatre heures parce qu'une religieuse qui avait pris le voile récemment l'avait invitée à souper dans sa cellule. Ces sortes d'invitations sont rares, ajouta-t-elle, mais on ne saurait les refuser sans s'exposer à se faire une ennemie.

— Ne pourrait-on pas prétexter une indisposition ?

— Oui, mais il faudrait d'un autre côté recevoir des visites.

— J'entends; si l'on refusait des visites on éveillerait des soupçons.

— Pas du tout ; car on croit qu'il est tout-à-fait impossible de s'esquiver du couvent.

— Toi seule es donc capable de produire un pareil miracle.

— Oui, moi seule et l'argent ; j'avoue que ce moyen tout-puissant a sa bonne part dans le miracle. Mais, dis-moi où tu comptes m'attendre demain dans la nuit vers les deux heures.

— Ne pourrais-je pas te venir prendre ici dans ton casino.

— Non, car c'est mon ami qui me conduira lui-même à Venise.

— Ton ami ?

— Lui-même.

— Voilà qui est singulier ! Eh-bien ! je t'attendrai sur la place de Saint-Jean et Paul, derrière la statue de Bartholomée de Bergame.

— Je n'ai encore vu cette place et cette statue qu'en gravure, mais je m'y trouverai. Il n'y aurait qu'un tems affreux qui pût m'en empêcher ; espérons que cela n'arrivera pas. Adieu donc ! Demain soir nous causerons tout à notre aise, et alors il ne

nous restera plus rien à désirer au monde.

J'étais obligé d'user de diligence, car je n'avais pas de casino à moi. Je pris donc un second rameur pour arriver dans un quart d'heure au quartier de Saint-Marc. Après avoir examiné pendant cinq heures de suite une grande quantité de casino, je fis choix du plus élégant et par conséquent de celui qui était le plus cher. Il avait appartenu à l'envoyé anglais, lord Holderness, qui, à son départ de Venise, l'avait vendu pour peu de chose à un cuisinier. Celui-ci me le loua jusqu'à Pâques pour cent sequins que je payai d'avance, et à condition que je me ferais fournir par lui les dîners et les soupers que j'y donnerais.

Ce casino était composé de cinq pièces de la plus grande élégance; on y avait prévu jusqu'aux moindres désirs. Une petite ouverture, pratiquée dans la muraille et cachée avec beaucoup d'art, donnait passage aux plats, de sorte qu'on pouvait se passer de la présence des domestiques. La première pièce était ornée de glaces; au milieu était sus-

pendu un fort beau lustre, et il y avait sur la cheminée un magnifique trumeau entouré de porcelaines de Chine, représentant des groupes amoureux. Tout autour de la chambre il y avait des divans, et des fauteuils devant ces divans. La pièce qui venait après celle-ci, était de forme octogone et entièrement garnie de glaces jusqu'au plafond même, de sorte qu'on apercevait le même objet répété à l'infini et dans cent directions différentes. Venait ensuite une autre pièce, à alcôve, avec deux cabinets, dont l'un conduisait à la toilette et l'autre à une salle de bain. Tous les lambris étaient, ou en menuiserie d'un travail exquis, ou ornés de fleurs et d'arabesques peints avec beaucoup d'art.

Après avoir recommandé au propriétaire de ce lieu de délices, de suspendre des lustres dans toutes les pièces et de les garnir de bougies, je lui commandai pour le même soir un souper pour deux personnes, composé de huit plats que je le laissai maître de choisir, ainsi que le dessert, et sans fixer un prix quelconque. Je voulus de plus

que l'on ne me servît que du vin de Bourgogne et du Champagne. Je me fis donner la clé de la maison en déclarant qu'à mon retour je désirais ne voir personne. Je prévins, en outre, mon homme que je voulais que le souper fût prêt pour deux heures et qu'on me le servît aussitôt que je sonnerais. Je ne remarquai pas sans plaisir que la pendule qui était dans l'alcôve était à réveil. Mon amour-propre était intéressé à ce que la femme que j'aimais, eût-elle été même une sultane, trouvât chez moi tous les agrémens et toutes les aises qui pouvaient lui être habituels; et, surtout, puisque je lui avais parlé d'un casino m'appartenant en propre, à la convaincre que je n'étais pas un novice.

Le cuisinier ne fut pas peu surpris de me voir revenir seul vers les deux heures de la nuit. En entrant je lui reprochai vivement de ne pas avoir éclairé tout l'appartement comme je lui en avais donné l'ordre; il me promit de s'y conformer plus ponctuellement une autre fois. Je lui ordonnai ensuite d'allumer les bougies et de servir. Pour deux? me demanda mon hôte. Je répondis affirma-

tivement et lui dis de rester pour cette fois, afin de savoir ce que j'approuverais ou désapprouverais dans l'ordonnance du repas.

On me servit avec le plus grand ordre, et toujours deux plats à la fois. J'observai tout avec attention sans trouver rien à blâmer. Le service de table était en porcelaine de Saxe; le gibier, les truffes, les huîtres et le vin étaient au-dessus de tout éloge. Je ne trouvai à reprendre que l'oubli que l'on avait commis, pour apprêter la salade, de servir à part des œufs durs, des endives et du vinaigre. Ce reproche fit rougir l'hôte qui se confondit en excuses. Je lui dis d'avoir soin une autre fois de me faire servir des citrons pour faire du punch au rhum, mais non au rack, car je ne l'aimais pas de cette manière. Après être resté deux heures à table, je demandai le mémoire. On me l'apporta au bout d'un quart d'heure et je le trouvai fort raisonnable. Je commandai ensuite que l'on me servît du café aussitôt que je sonnerais, et allai m'étendre sur le lit placé dans l'alcôve. Un sommeil délicieux suivit le bon souper que je venais de faire, sans lequel l'at-

tente des plaisirs que je devais bientôt goûter ne m'aurait pas permis de prendre un instant de repos. Le lendemain matin en sortant, je commandai de plus les meilleurs fruits de la saison et des glaces. Pour que le jour ne me parût pas trop long, j'allai le passer dans un brelan et n'eus pas lieu de m'en repentir, car mon bonheur au jeu égala au moins mon bonheur en amour.

Vers une heure de la nuit je me dirigeai du côté de la statue du héros Colleoni. J'arrivai une heure trop tôt au rendez-vous; la nuit, quoiqu'un peu froide, était magnifique.

Vers les deux heures, je vis arriver une gondole à deux rameurs. Un masque en descend, et après avoir dit quelques mots aux bateliers, il s'avance du côté de la statue. Ma surprise fut grande en apercevant que ce masque était un homme. Une réflexion soudaine me fit regretter de ne pas avoir eu la précaution de prendre mes pistolets avec moi. Cependant le masque continue de s'avancer, il se dirige vers moi, s'approche et

me tend la main avec tant d'amitié que tous mes doutes disparaissent. C'était ma charmante amie; elle avait pris cette fois des vêtemens d'homme.

Elle ne put s'empêcher de rire aux éclats de ma surprise et prit mon bras. Puis, nous dirigeant en silence vers la place Saint-Marc, que nous traversâmes dans toute sa longueur, nous arrivâmes à mon casino situé à cent pas environ du théâtre de Saint-Moïse.

Mes ordres avaient été cette fois ponctuellement exécutés. Nous entrons et je me démasque aussitôt. M. M., au contraire, trouvait plaisir à parcourir lentement toutes les régions du lieu de délices destiné à la recevoir. Le ravissement extatique dans lequel je contemplai ses charmes, faisait briller ses yeux de la plus pure satisfaction. Elle semblait enchantée de la magie qui lui faisait apercevoir, dans mille directions différentes, le charme et la grâce du moindre de ses mouvemens. Les flots de lumière qui éclairaient cet appartement semblaient être tout nouveau pour elle. Je m'assis sur un tabouret à ses côtés pour admirer attentivement le luxe

de sa parure et l'éclat de sa mise. Elle avait un habit de velours rose brodé en argent, un gilet également brodé en argent et une culotte de velours noir, des manchettes de la dentelle la plus fine et des boucles de diamant. Elle portait au petit doigt un solitaire du plus haut prix, et à l'autre main une bague avec un cristal taillé, et sous lequel on n'apercevait qu'un morceau de taffetas blanc. Pour que je pusse la considérer tout à mon aise, elle se plaça devant moi. Je me mis alors à fouiller dans ses poches, et j'y trouvai une tabatière, une bonbonnière, un flacon, un étui à cure-dents et une lorgnette. Tous ces objets exhalaient les parfums les plus suaves, et embaumaient l'atmosphère.

Chère amie, lui dis-je, tout ce que je vois en toi me passe et me confond, mais peu importe. Je ne puis m'empêcher d'admirer l'homme généreux qui veut te convaincre que tu règnes véritablement sur son cœur.

— C'est aussi ce qu'il m'a dit lorsque je le priai de me conduire à Venise. Il ajouta même qu'il désirait que je me divertisse et

que je fusse toujours persuadée que le plus digne de mon amour était celui que je me préparais à rendre heureux.

— Ce que tu me dis là me paraît presqu'incroyable. Un amant de cette espèce est vraiment un être unique.

Elle demanda à se retirer un instant pour se démasquer, et revint bientôt après dans ses mêmes vêtemens d'homme, mais sans poudre. Ses beaux cheveux qui, libres de toute entrave lui descendaient jusqu'aux genoux, étaient retenus par un ruban noir. Vêtue en femme, M. M. ressemblait à Henriette; en homme, elle ressemblait à un nommé l'Étorière, officier aux gardes françaises, que j'ai connu à Paris; ou plutôt au bel Antinoüs, aimé de l'empereur Adrien, si l'habit français ne détruisait pas toutefois l'illusion.

L'aspect de tant de charmes me jeta dans un délire complet. Je me précipitai sur un sopha appuyant ma tête sur mes mains. Toutes mes espérances s'enfuient, m'écriai-je; jamais tu ne m'appartiendras. Cette nuit même quelque catastrophe t'enlèvera à mon amour, la jalousie de ton amant ou toute

autre cause. Je sens tout mon être s'anéantir comme s'il ne me restait plus qu'une heure à vivre.

— Quelle folie !

M. M. ayant froid, je l'engageai à prendre place à côté de la cheminée. J'étais en feu; mais un baiser et ces mots, après le souper ! suffirent pour me calmer.

Combien ta constance me rendra heureuse! me dit-elle. Si mon ami est fidèle, doux et bon, il n'a pu remplir le vide de mon cœur.

— Son cœur aussi, crois-moi, est resté vide. Car s'il aimait comme moi, il n'aurait jamais pu souffrir une absence comme celle-ci.

— Il m'aime comme je t'aime. Crois-tu à mon amour?

— J'y crois, mais cependant tu ne souffrirais pas que...

— Il suffit! de la reconnaissance, de l'amitié et des égards, voilà tout ce que nous nous témoignons. L'amour peut seul rendre véritablement heureux. Et cependant mon amant, ou plutôt mon ami, te ressemble beau-

coup. Son esprit, comme le tien, est toujours vif, animé. Ses manières et son caractère inspirent en sa faveur; j'avouerai pourtant que, sous ce rapport, il t'est de beaucoup inférieur. Enfin, je le crois plus riche que toi, bien que ce casino doive me porter à penser le contraire. Loin de toi cependant l'idée que je puisse te moins estimer, à cause de la franchise avec laquelle tu t'es déclaré incapable d'un héroïsme semblable au sien. Au contraire, si tu avais la même indulgence que lui pour mes fantaisies, ce me serait une preuve que tu ne m'aimerais pas aussi passionnément que tu m'aimes maintenant.

Après le souper, que M. M. trouva aussi bon que les huîtres et les glaces, elle fit du *punch*. Lorsqu'elle en eut bu quelques verres, je la priai de réfléchir qu'il ne nous restait plus que sept heures devant nous; et je la conduisis dans la chambre à coucher qui était éclairée par douze bougies.

A la pointe du jour, après avoir pris du café, je la conduisis à la place de Saint-Jean et Paul et lui promis une visite pour le jour suivant.

L'ayant vue monter en gondole, je m'en retournai chez moi où je dormis huit heures d'un sommeil non interrompu.

Je volai le surlendemain à midi à la grille pour faire appeler M. M. Elle arriva aussitôt, mais pour me dire de m'éloigner sur-le-champ, parce qu'elle attendait son ami. Je la quittai à l'instant même, après être convenu de la revoir. Arrêté près du port, je vis un masque descendre d'une gondole dont le pilote m'était connu pour être au service de l'envoyé de France. Il ne portait point de livrée et la gondole était d'ailleurs simple comme toutes celles qui appartiennent à des Vénitiens. Je me détournai promptement et vis le masque se diriger du côté du couvent. Dès lors plus de doutes pour moi; je revins à Venise tout joyeux d'avoir découvert que l'envoyé de France était mon rival. Mais je me promis bien de n'en rien dire à M. M.

Lorsque j'allai la voir le lendemain, elle m'apprit que son ami était venu la veille prendre congé d'elle jusqu'aux fêtes de Noël, et qu'il allait à Padoue; d'ailleurs que toutes

les dispositions étaient prises pour que nous puissions continuer à nous servir de son casino.

— Et pourquoi ne nous servirions-nous pas de celui de Venise?

— Pas avant son retour. Il m'en a priée, car il est d'une prudence extrême.

— C'est bon; mais alors quand nous verrons-nous dans ce casino?

— Dimanche, si tu veux.

— Je m'y rendrai vers la brune et passerai le tems à lire jusqu'à ton arrivée. As-tu dit à ton ami que mon casino te plaisait?

— Je lui ai tout dit. Il n'y a qu'une seule chose qui l'inquiète. Il ne faudrait point que ma réputation vînt jamais à être compromise. Tu m'entends?

— Je me le rappellerai dorénavant. Comme l'on quitte les masques neuf jours avant Noël, je me rendrai en gondole à ton casino. Si j'y venais par terre on pourrait peut-être me reconnaître pour celui que dans le tems l'on voyait souvent à l'église.

— Très-bien, tu auras bientôt remarqué le rivage.

Ensuite nous entamâmes sur plusieurs points de religion une conversation qui me fit voir combien les ouvrages de Bolingbrook, de Charron et d'autres auteurs que M. M. avaient reçus de son ami, avaient agrandi le cercle de ses idées et qu'ils l'avaient rendue même esprit fort.

Je retournai à Venise. Le dimanche dans l'après-midi je fis le tour de l'île en gondole, pour reconnaître les rivages près de son casino et près de la petite porte du couvent. Celui-là me fut parfaitement connu en moins de neuf jours; quant à l'autre, je n'appris à le connaître que six mois plus tard au péril de mes jours.

Vers une heure de la nuit j'entrai dans le temple de l'amour, et en attendant mon adorable amie je m'occupai à examiner sa bibliothèque. Elle n'était pas considérable; j'y remarquai les ouvrages de tous les philosophes et quelques livres érotiques. Une heure que je passai à les feuilleter me parut s'être écoulée avec la rapidité d'une minute.

En voyant entrer M. M. je ne pus contenir une exclamation de joie. Nous soupâmes

et avant de nous coucher nous convînmes que nous nous reverrions le premier des neuf jours pendant lesquels les théâtres restant fermés, il était défendu de sortir masqué. Elle me donna ensuite la clé de l'entrée donnant sur le rivage. Un ruban bleu, attaché le jour à une fenêtre, devait m'indiquer à reconnaître la porte. Sa joie fut extrême de me voir consentir à la proposition qu'elle me fit de demeurer dans le casino jusqu'au retour de son amant. Pendant les dix jours que je passai dans cet endroit je la vis quatre fois, et j'employai mon tems ou à lire ou à écrire à C. C. Mais ma passion pour celle-ci s'était bien calmée. Les nouvelles qu'elle me donnait de M. M. me semblaient faire tout le charme de ses lettres; et souvent elle me reprochait de ne pas avoir continué à cultiver cette connaissance; j'alléguais pour motif l'inquiétude que j'avais d'être découvert. Je lui recommandais de garder sur tout cela le silence le plus absolu.

Il est impossible d'aimer deux belles à la fois, et de ne point sentir sa passion se refroidir lorsqu'elle éprouve ou trop de faci-

lité à se satisfaire, ou de trop longues privations. Les difficultés sans nombre que M. M. avaient à surmonter pour me procurer le plaisir de la voir, tenaient ma passion dans un état d'irritation continuelle. Je craignais sans cesse de la perdre, et lui faisais part de ma crainte que quelqu'un ne la trahit. Elle me répondait de n'en avoir aucune; que d'ailleurs elle avait gagné plusieurs personnes, celle qui la servait et une autre dont elle ne voulut jamais me dire le nom; et finalement le jardinier du couvent. Elle y était parvenue avec l'argent de son ancien ami, qui de son côté répondait des personnes du casino et du gondolier.

CHAPITRE III.

Continuation du précédent.

Le soir de la veille de Noël j'appris de ma maîtresse que son ami ne tarderait pas à arriver; que son dessein était d'aller avec elle à l'Opéra le jour de la Saint-Étienne et de souper ensemble le lendemain au casino. Elle ajouta qu'elle me consacrerait exclusivement le dernier jour de l'année, et elle m'envoya en même tems une lettre avec prière de ne pas la lire avant d'être sorti de Muran.

Une heure avant le point du jour, je fis un paquet de mes effets et m'en retournai loger, comme de coutume, chez Bragadio. Impatient de connaître le contenu de cette

lettre, je m'enfermai aussitôt dans ma chambre, et lus ce qui suit :

« Hier une de tes expressions, au sujet de mon mystérieux amant, m'a blessée. *Tu donnerais*, disais-tu, *toute liberté à mon esprit, pourvu que tu fusses assuré de mon cœur.* Cette distinction me paraît un peu sophistique. Si tu n'étais pas de la même opinion que moi à ce sujet, tu ne m'aimerais pas parfaitement. Il m'est impossible, en effet, de faire abstraction de mon esprit ; et comment pourrais-tu aimer mon cœur, s'il n'était point intimement uni à mon esprit ? Si ton amour s'en contentait, il serait loin, sans nul doute, d'être des plus tendres. » Ces discussions sentimentales n'étaient guère de mon goût ; je répondis peu de jours après à M. M. qu'elle avait pleinement raison.

Je passai les six jours de fête suivans à la Redoute avec mes amis. Je perdis sans discontinuer, parce qu'il ne m'était pas permis de tenir moi-même la banque, ce qui est un privilége exclusif des patriciens. Aux jeux de hasard, le ponte en définitif doit toujours perdre. Un déficit de deux mille sequins

dans ma caisse augmenta considérablement mon amour.

Voulant prévenir le désir de M. M., j'allai trouver le peintre qui avait fait mon portrait pour C. C. et lui en demandai un autre qu'il fit en trois séances. Mon intention était qu'on put le renfermer dans un médaillon et le cacher sous la figure d'un saint. Mais j'eus soin d'ordonner à l'orfèvre d'employer un secret différent de celui qui se trouvait dans la bague que je lui avais déjà commandée dans le même genre. Je fis peindre une Annonciation dont je fournis l'idée principale, et que plus tard le célèbre Mengs s'appropria dans le tableau de l'Annonciation qu'il composa douze ans après à Madrid.

Le second jour de l'an, je trouvai au casino une lettre de M. M. dans laquelle elle m'exprimait toute sa joie de me savoir en bonne santé. Ensuite elle me faisait part de son désir d'aller avec moi à l'Opéra, et de l'arrangement qu'elle avait pris avec son ami relativement au casino; nous devions avoir la précaution de demander toujours

avant d'entrer s'il n'y avait pas déjà quelqu'un, afin que nous ne fussions jamais exposés à nous rencontrer. Elle terminait en me disant : « Je t'aime; je t'adore; j'embrasse l'air et m'imagine que c'est toi. Je veux absolument avoir ton portrait. J'espère que le mien te sera également cher. Nous sommes nés l'un pour l'autre, et je m'irrite contre moi-même en pensant que les difficultés viennent de mon côté. Reçois la clé de mon secrétaire et prends ce que tu y trouveras avec cette inscription :
mon ami.

La petite clé qui était renfermée dans la lettre, ouvrait un pupitre placé dans la chambre de ma maîtresse. Curieux de savoir quelle espèce de présent elle m'avait fait, j'ouvris le pupitre et y trouvai un petit paquet qui contenait un étui, dans lequel était une tabatière en or où il y avait un peu de tabac d'Espagne. Le peintre avait représentée M. M. couchée sur un coussin en soie comme la Magdeleine du Corrège, et regardant attentivement la statue de l'Amour. C'était un cadeau dont je ne me croyais pas

digne. Je lui écrivis donc une lettre qui contenait l'expression de la reconnaissance la plus vive. Je vis, en outre, dans les divers tiroirs de ce pupitre ses diamans et quatre bourses remplies de sequins. J'admirai la noblesse de sa conduite, refermai le tout avec soin et m'en retournai à Venise comme un bienheureux. J'aurais continuer de l'être si j'avais pu m'abstenir de jouer.

Comme je l'avais désiré l'orfèvre avait enchâssé mon Annonciation dans un médaillon, et le ressort secret qu'il renfermait était placé à l'ouverture par laquelle on passait la chaîne; en la tirant dans une certaine direction, l'Annonciation disparaissait et faisait place à mon portrait. Pour qu'il ne parut pas trop misérable j'y ajoutai une chaîne d'or de six aunes de longueur; et le jour de l'Épiphanie, j'eus soin de me trouver à l'heure habituelle près de la belle statue que la république a élevée au célèbre héros Colleoni, après l'avoir pourtant empoisonné, à ce que rapporte l'histoire. Ce mot; *Sit divus, modo non vivus*, sera vrai tant qu'il existera ici-bas des puissances.

M. M. descendit de gondole avec sa ponc-

tualité accoutumée. Elle était en domino. Nous allâmes à l'Opéra de Saint-Samuël et après le second ballet nous nous rendîmes au Ridotto. Elle éprouva beaucoup de plaisir à considérer les dames de la noblesse auxquelles leur rang donnait le privilége de paraître sans masque. Lorsque nous nous fûmes promenés à droite et à gauche pendant une demi-heure, nous passâmes dans la salle de jeu. M. M. s'arrêta près de la banque que tenait Momelo-Mocenigno, qui, dans ce tems-là, passait pour le plus beau des jeunes patriciens amis des plaisirs. Il était assis négligemment à sa table et se tournait sans cesse pour parler à l'oreille d'une dame placée à côté de lui, et dont il était l'adorateur; elle s'appelait Marine Pisani.

M. M. me demanda si je voulais jouer; sur ma négative, elle ajouta qu'il fallait absolument que je jouasse de moitié avec elle. Sans attendre ma réponse, elle tira ma bourse et posa un rouleau de pièces d'or sur une carte. Le banquier taille et M. M. gagne. Elle tente alors de faire un paroli. Le banquier paie, prend un nouveau jeu de

cartes à la main et continue à chuchoter à l'oreille de sa voisine, comme s'il était entièrement indifférent aux quatre cents sequins placés par M. M. sur une seule carte. Le jeune homme continuait son entretien; ma maîtresse alors retire sa carte et me dit: « Sans doute que notre jeu paraît être de trop peu d'importance à Monsieur. » En même tems je reprends l'argent et le banquier, tout surpris, me dit: il paraît que votre masque a bien de la vivacité. Sans lui répondre un seul mot je rejoignis M. M. que je trouvai entourée par un cercle nombreux.

Nous nous approchâmes alors de la banque tenue par le jeune et beau Pietro Marcello, à côté de qui était assise madame Veniers, sœur de Momelo. M. M. joua et perdit cinq rouleaux de sequins l'un après l'autre. Comme sa bourse était épuisée par cette perte, elle fouilla dans ma poche où se trouvaient quatre cents sequins qu'elle prit par poignées. En moins de cinq tailles, la banque fut près de sauter. Nous nous retirâmes alors et le banquier la félicita sur le bonheur rare avec lequel elle avait joué.

Après avoir mis dans ma poche l'argent qu'elle avait gagné, je lui offris mon bras et nous partîmes pour aller souper; mais ayant remarqué que nous étions suivis par quelques curieux, nous montâmes dans une gondole que j'avais retenue. C'est le seul moyen d'échapper à Venise aux espions qui fourmillent partout.

Lorsqu'après le souper nous eûmes compté le gain fait au Ridotto, nous trouvâmes qu'il me revenait mille sequins pour ma part. M. M. voulut avoir la sienne rangée en rouleaux, et que j'enfermerais dans le pupitre dont j'emporterais la clé avec moi. Je lui présentai alors le médaillon, et quand elle m'eut vivement reproché de ne pas lui avoir fait encore présent de mon portrait, je lui découvris le secret qui le lui fit voir au même instant. Sa joie de le posséder fut extrême et elle le trouva d'une ressemblance frappante.

Pour me prouver qu'elle avait le goût de la poésie, M. M. écrivit quelques vers; je me vis forcé d'admirer comment cette jeune Vénitienne, à peine âgée de vingt-trois ans et n'ayant reçu d'autre éducation

que celle que l'on donne ordinairement aux femmes d'Italie, était familiarisée avec la mythologie riante et gracieuse des anciens.

Je me hâtai d'aller payer mes dettes, car il n'est point pour un dissipateur de joie plus grande que celle qu'il éprouve quand il peut acquitter les plus pressantes. Le bonheur que ma maîtresse avait eu au jeu rejaillit pendant long-tems sur moi.

Trois jours après les Rois, étant allé au casino de Muran déposer dans le pupitre de ma maîtresse une douzaine de rouleaux de sequins, j'y trouvai une domestique qui me remit une lettre de sa part. Bientôt après Laure m'en apporta une autre de C. C.

Dans sa lettre M. M. me faisait part de l'état inquiétant de sa santé et du désir qu'elle avait de savoir si l'orfèvre qui avait fabriqué son médaillon, n'aurait pas aussi par hasard fait une bague sur laquelle était monté le portrait de Sainte-Catherine; mais qui devait aussi cacher un autre portrait. Elle avait fort à cœur, me disait-elle, de découvrir ce secret. Une de ses amies avait une pareille bague, et elle désirait l'avoir. Je lui promis

de tout faire pour satisfaire sa curiosité. Mais la lettre suivante de C. C., par sa coïncidence singulière avec celle de M. M., me mit dans un assez grand embarras. Elle était datée de deux jours plus tard.

« Combien j'éprouve de joie à savoir que tu aimes M. M. Elle a un médaillon de la même grandeur que ma bague; je ne puis douter qu'il ne renferme également ton portrait, et que le même artiste n'ait peint l'Annonciation et Sainte-Catherine. Il est sûr aussi que c'est le même joailler qui a fait la bague et le médaillon, et il faut nécessairement que ce soit toi qui aies fait ce cadeau à M. M. Quelque plaisir que me fît cette découverte, je ne voulus pourtant pas lui causer de la peine en lui faisant voir le secret; mais mon amie, soit par franchise soit par curiosité, a fait le premier pas. Elle m'a soutenu que ma Sainte-Catherine devait renfermer sûrement le portrait de la personne qui me l'avait donnée. Je ne lui cachai pas que j'avais reçu cette bague de mon amant, mais que j'ignorais tout-à-fait si elle renfermait son portrait. Elle me promit alors, si

tout s'accordait avec ses présomptions et pourvu que la chose ne me fut pas désagréable, de me découvrir ce mystère. Persuadée que ses efforts n'auraient aucun résultat, je remis ma bague à mon amie. Au même instant on m'appela, et dans l'après-midi M. M. me rendit mon bijou en ajoutant qu'elle n'y avait rien découvert, mais qu'elle était sûre qu'il y avait un portrait. Elle en est fermement convaincue, cependant je ne lui dirai rien. Si elle voyait ton portrait, elle découvrirait tout; et je me verrais forcée de lui avouer qui tu es. Il m'est pénible d'avoir un secret pour elle; mais je ne suis nullement offensée de ce qu'elle t'aime et de ce que tu la paies de retour. Tout ce que je regrette, c'est que tu ne puisses lui témoigner ton amour qu'à la grille. Que je te céderais volontiers ma place! ce serait un moyen pour moi de faire deux heureux. Adieu. »

J'avouai à C. C. qu'elle avait deviné la vérité et la priai de me garder fidèlement le secret. J'ajoutai encore que ma passion pour M. M. ne diminuait en rien l'amour vif et durable qu'elle m'avait inspiré. Tels furent

les moyens que j'employai pour filer cette intrigue, dont l'étroite amitié qui unissait les deux amies me faisait craindre le prochain dénoûment.

J'avais entendu parler à Laure d'un bal qui devait avoir lieu dans le grand parloir du couvent. Je résolus d'y aller, mais masqué de telle sorte que je ne pusse être reconnu ni par l'une, ni par l'autre de mes amies. J'étais d'ailleurs sûr de les voir; car à Venise on permet pendant le carnaval cet innocent divertissement dans les couvents. On danse dans le parloir et les sœurs, placées derrière la grille, sont spectatrices du bal. Quand la fête est finie, et que tout le monde est loin, elles et les pensionnaires se retirent satisfaites d'avoir pu considérer de près les joies de ce monde.

Afin qu'aucune des deux amies ne pût me reconnaître, je me masquai en pierrot; il n'est point de costume qui déguise plus sûrement, pourvu que l'on ne soit ni boiteux ni bossu : une large veste, des manches longues et pendantes, et un pantalon d'une ampleur énorme cachent à merveille ce que la taille peut avoir de distinctif. Le bonnet que l'on

enfonce sur la tête jusqu'aux oreilles, sert également à cacher les cheveux; et une gaze légère, que l'on rabat sur le visage, rend impossible aux curieux de faire la moindre reconnaissance.

Après m'être contenté de ne manger qu'un peu de soupe, je me déguisai, en dépit du froid extrême qu'il faisait alors. On sait que ce déguisement n'est qu'en toile blanche et qu'il n'y a pas de vêtement plus léger. Après avoir fait une partie du chemin en gondole, j'en pris une autre pour continuer ma route jusqu'à Muran. J'étais sans manteau et je n'avais dans ma poche que ma bourse, un mouchoir et la clé du casino.

A peine fus-je entré dans le parloir qui était déjà encombré de spectateurs, que chacun se rangea pour faire place au masque dont l'original est si généralement connu à Venise. Comme il convenait au rôle que je jouais de me faire jour à travers la foule, je pressais rudement tout le monde et parvins au cercle des danseurs. Je m'y rencontrai plusieurs fois avec un arlequin, un polichinelle, un scaramouche et un pantalon. Je

m'approchai ensuite de la grille et regardai les pensionnaires dont quelques-unes étaient assises et les autres debout, sans cependant arrêter mes regards plus particulièrement sur aucune d'elles. Je n'eus pas de peine à reconnaître M. M.; près d'elle se trouvait son amie C. C., qui, droite, considérait les scènes variées et amusantes du bal. Je traversai ensuite, en chancelant comme un homme ivre, le cercle formé par les danseurs, et les regardai fixement depuis la tête jusqu'aux pieds, quoique je visse bien que j'étais l'objet de l'attention générale, et que j'intriguais toute la société.

Je m'étais arrêté quelque tems près d'une assez jolie fille déguisée en arlequin; tout à coup je lui saisis brusquement la main pour la faire danser avec moi. On rit aux éclats et on nous fit place. Ma danseuse dansa avec une légèreté et une grâce inexprimables et tout-à-fait dans l'esprit de son masque. Fidèle au caractère du mien, je fis rire toute l'assemblée en feignant à chaque instant d'être près de tomber, et néanmoins en conservant toujours l'équilibre avec adresse et pré-

cision. A l'anxiété que faisait naître parmi les spectateurs la possibilité de ma chute, succédaient bientôt des éclats de rire universels causés par la vivacité et la régularité de ma danse. Après le menuet je dansai douze danses du peuple de Forli, non sans faire des efforts prodigieux. Enfin je me laissai tomber et je restai à terre faisant semblant de dormir de fatigue. Chacun crut devoir respecter le sommeil du pierrot, et bientôt on m'entendit ronfler fortement. On dansa ensuite une contredanse qui dura une heure et à laquelle je ne pris point part. Tout à coup un arlequin, avec l'impertinence permise à son rôle, se met à me frapper avec sa batte à coups redoublés sur le dos. On sait qu'un pierrot est toujours sans défense. Que fais-je? je saisis d'une main vigoureuse mon arlequin par la ceinture, je le place en travers de mes épaules et le porte en courant tout autour du parloir, tandis que lui, de son côté, ne cesse de frapper sur mon derrière. Son arlequine, cette jolie personne avec laquelle j'avais dansé, accourt à son secours en me frappant de concert avec lui. Aussitôt je

lâche l'arlequin, désarme l'arlequine, la charge sur mes épaules et frappe sur son derrière avec sa batte, en courant comme un fou autour de la salle; chacun riait aux éclats pendant que ma petite arlequine criait de toutes ses forces que j'allais la laisser tomber, et faire voir à l'assemblée ce qu'elle ne voulait pas lui montrer. J'étais sûr de mon fait; mais ne voilà-t-il pas qu'un insolent polichinelle vient troubler la plaisanterie, en me donnant un coup de pied qui me fait tomber avec ma charge. Toute la société exprima d'une manière bruyante le mécontentement que lui faisait éprouver cette action déloyale. Sans perdre de tems, je me relève et commence avec mon drôle un combat dans les règles. Il était de la même taille que moi; mais comme il ne savait pas faire usage de ses forces, je l'obligeai bientôt à quitter la place, après lui avoir toutefois arraché les boutons si adroitement, qu'il fut obligé d'abandonner sur le champ de bataille son derrière et son ventre postiches. A cet aspect les applaudissemens furent universels et les pensionnaires, qui

sans doute n'avaient encore jamais rien vu de pareil, en poussèrent de bruyans éclats de rire. Je profitai adroitement de ce moment de tumulte pour m'éclipser.

Comme j'étais trempé de sueur, je m'enfermai dans l'intérieur de la gondole que je pris en sortant du couvent, et descendis au Ridotto afin d'éviter un rhume.

Il était à peine nuit : j'avais encore deux heures devant moi avant de pouvoir partir pour le casino de Muran, et je brûlais d'impatience d'être témoin de la surprise qu'éprouverait M. M. en me reconnaissant sous le costume du pierrot. Je passai le tems que j'avais à attendre en errant autour des différentes tables de jeu, jouant et gagnant partout. Convaincu que personne ne pouvait me reconnaître, je donnai un libre cours à toutes les plaisanteries bonnes ou mauvaises qui me vinrent à l'esprit. C'est ainsi que je jouissais du présent, en me riant de l'avenir et sans même y songer ; alors je tournais en ridicule ceux qui avaient la folie de s'en inquiéter.

Enfin l'horloge sonnant deux heures m'an-

nonça que l'amour et un excellent souper me préparaient bientôt de nouveaux plaisirs. Je sortis du Ridotto les poches pleines d'or et me dirigeai en toute hâte vers Muran. En entrant dans le casino, je crus apercevoir M. M. ayant le dos tourné contre la cheminée. Je m'approchai davantage pour juger de son étonnement; mais quel fut le mien en apercevant C. C. Encore plus étonnée que moi, elle ne se dérangea pas à mon aspect. Je me jetai alors dans un fauteuil pour prendre le tems de cacher ma confusion et de rassembler mes forces, car je m'étais senti comme frappé du feu électrique. Mon esprit, aussi immobile que mon corps, était plongé dans un engourdissement dont il était difficile de le tirer.

M. M. m'a joué un tour, me dis-je; mais comment a-t-elle pu connaître mon amour pour C. C.? Celle-ci lui aurait-elle trahi mon secret? S'il en était ainsi, oserait-elle paraître en ma présence? Si je suis aimé de M. M., comment a-t-elle pu se résigner à se priver du plaisir de me voir, et à m'envoyer sa rivale en sa place?

Assurément ce n'est là rien moins qu'une preuve de bienveillance, car on n'agit pas ainsi. Une semblable conduite prouve un mépris aussi amer qu'humiliant.

En vain mon amour-propre cherchait à se faire illusion sur la possibilité de ce mépris; il était clair que j'étais joué, dupé et méprisé. Une demi-heure s'écoula au milieu de toutes ces réflexions contradictoires. Pendant ce tems-là mes yeux étaient continuellement fixés sur C. C., qui ne disait mot, et me considérait également, bien plus embarrassée que moi. Tout ce qu'elle pouvait en effet imaginer, c'est que j'étais le même masque qui avait fait tant de folies au parloir.

J'étais alors sincèrement épris de M. M.; et quoique je fusse loin de dédaigner le mérite de C. C., qui était peut-être égal à celui de son amie, pourtant il m'était impossible de prendre l'une pour l'autre avec autant de facilité. J'aimais C. C., je l'adorais; mais dans ce moment je m'étais attendu à rencontrer une autre personne. Il ne s'agissait pas de nier mon amour pour C. C.; ma raison et mon cœur rejetaient une pareille idée:

Flatter C. C. ç'eut été me déshonorer à mes propres yeux. D'ailleurs j'étais bien aise de conserver le droit de reprocher justement à M. M. la légèreté avec laquelle elle nous avait traités tous les deux.

Cependant il était nécessaire de prendre une résolution quelconque. M'étant impossible de garder le même silence pendant toute la nuit et de la passer sous le masque, je songeai à m'esquiver, supposant que ni C. C. ni M. M. ne pourraient jamais penser que j'étais le même pierrot. Mais je renonçai bientôt à cet expédient, en réfléchissant combien la belle âme de C. C. serait profondément blessée, si jamais elle venait à savoir que j'étais ce pierrot qui l'avait si fort intriguée. Déjà elle pouvait s'en douter; et n'étais-je pas son époux, ne l'avais-je pas séduite? Cette pensée me brisait le cœur.

Tout à coup il me vint à l'idée que dès que M. M. le trouverait bon, elle sortirait du cabinet et paraîtrait. Cette réflexion m'engagea à rester. Je relevai donc la gaze qui couvrait mon visage et ôtai mon masque.

Je savais bien, me dit alors la charmante C. C., que ce ne pouvait être que toi. Enfin je respire ! Tu as paru surpris en me voyant ici; tu ne t'attendais donc pas à m'y trouver?

— Je n'en avais pas le moindre soupçon.

— Si tu en étais fâché, je m'estimerais bien malheureuse. Au reste, j'en suis entièrement innocente.

— Chère amie, viens dans mes bras. Comment peux-tu croire que j'éprouve du chagrin à te voir? N'as-tu pas toujours été la moitié de moi-même? Mais je t'en prie, arrache-moi d'un labyrinthe dans lequel ma raison se perd. Tu ne te trouverais pas ici, si tu n'avais pas trahi notre secret.

— Moi? j'en aurais été incapable, lors même que cela m'eût coûté la vie.

— Mais comment es-tu venue ici? Qu'est-ce qui a engagé ton amie à te tout découvrir? Personne n'a pu lui apprendre que j'étais ton époux. Serait-ce Laure par hasard?

— Laure est fidèle; et je m'y perds.

— Mais comment as-tu pu te décider à

sortir de ton couvent, sans m'en avoir jamais dit un mot.

— Peux-tu croire que je t'aurais caché quelque chose d'aussi important, si cela me fut déjà arrivé? Il n'y a pas encore deux heures que je suis sortie du couvent pour la première fois. Rien de plus simple et de plus naturel que les motifs qui m'ont portés à cette démarche.

— Chère amie, raconte-moi tout. Ma curiosité n'a pas de bornes.

— Cette curiosité me fait plaisir et je vais tacher de la contenter. Tu sais combien M. M. et moi nous nous aimons. Il n'est point au monde de liaison plus étroite; toutes mes lettres doivent déjà te l'avoir appris. Il y a deux jours, M. M. pria l'abbesse de me faire coucher dans sa cellule, à la place de la sœur laie qu'un rhume violent avait obligée d'aller à l'infirmerie. L'abbesse y consentit et tu peux sans doute te représenter la joie que nous éprouvâmes de pouvoir vivre si intimement. Aujourd'hui, un moment après que tu eus quitté le parloir, où tu nous as tant fait rire sans que nous ayons pu soupçonner

le moins du monde qui tu étais; M. M. se retira et je la suivis. A peine fûmes-nous seules qu'elle me témoigna le désir que je lui rendisse un service dont dépendait le bonheur de son existence. Je la priai de me dire de quoi il s'agissait. Elle ouvrit alors une armoire et m'habilla comme tu me vois maintenant. Elle rit beaucoup et moi tout autant; j'ignorais à quoi aboutissait la plaisanterie. Mais lorsque je fus entièrement habillée, mon amie me prévint qu'elle allait me confier sans inquiétude un secret important. Sache donc, me dit-elle, que mon dessein était de quitter aujourd'hui le couvent pour y rentrer à la pointe du jour. Maintenant il est décidé que tu sortiras à ma place. Tu n'as, d'ailleurs, rien à craindre et tu n'as pas le moindre renseignement à demander, car il te sera facile de faire tout ce que je vais t'indiquer. Tu sortiras par la petite porte qui donne sur le jardin; tu te dirigeras vers le rivage; là tu monteras en gondole et tu n'auras besoin de dire au gondolier que ces mots: « Au casino. » Tu y arriveras en cinq minutes, tu quitteras la gondole et tu en-

treras dans une chambre où tu trouveras du feu. Tu y seras seule, et tu attendras... Qui? demandais-je à M. M. Personne, me répondit-elle. Tu sauras le reste par la suite. Il ne t'arrivera rien qui puisse te déplaire; aie confiance en moi. Tu souperas au casino, et même si tu veux, tu y coucheras. Personne ne t'en empêchera. Mais ne m'en demande pas davantage, car je ne saurais te le dire.

Après une pareille confidence et lorsque ma parole était engagée, dis-moi, cher ami, que devais-je faire? Une lâche défiance était bien loin de mon cœur. Aussi ne fis-je qu'un rire et me préparai à quelque chose d'extraordinaire. Lorsque la servante arriva, je la suivis aussitôt; et après trois quarts d'heure d'attente, je vis entrer ici le pierrot de tantôt.

Je puis t'assurer, cher ami, qu'au même instant mon cœur me dit que ce devait être toi. Lorsque je te vis reculer après m'avoir reconnue, je compris sur-le-champ que tu t'étais trompé. Ensuite tu as gardé un si sombre silence qu'en le rompant j'aurais cru commettre un crime, d'autant plus qu'il

m'était possible de me tromper malgré la voix intérieure qui m'assurait du contraire. Le déguisement de pierrot pouvait cacher quelqu'un autre, mais à coup sûr personne qui me fut plus cher que toi, toi que depuis huit mois je n'ai pu serrer contre mon cœur. J'ose espérer que tu es maintenant convaincu de mon innocence. Combien tu dois être satisfait de connaître ce casino! Tu es heureux et je m'en réjouis. M. M. est après moi la seule femme qui soit digne de ta tendresse, la seule avec laquelle je consentirais à partager ton cœur. Je te plaignais; maintenant je ne te plains plus. Je regarde ton bonheur comme le mien. Embrasse-moi!

Il y aurait eu de ma part de l'ingratitude et de la barbarie à ne point presser contre mon cœur cette charmante femme, et à ne pas lui donner de nouvelles assurances de la constance de mon amour. Elle n'était venue là que par amitié; aussi m'empressai-je de lui rendre justice. Mais en revanche je me plaignis amèrement de M. M., et soutins que si elle m'avait véritablement aimé, il lui aurait été impossible de me jouer un semblable

tour. C. C. entreprit de l'excuser et prétendit que sa position et celle de son amie étaient absolument la même. J'essayai de la dissuader, mais elle défendit la noblesse des sentimens de M. M., en me disant : elle a voulu te prouver qu'elle t'aime sans aucun égoïsme et seulement pour toi-même; elle se réjouit de ce qui te fait plaisir; elle voudrait te voir partager ton cœur entre elle et moi, comme nous avons partagé les nôtres avec toi.

La discussion qui roulait toujours sur l'humiliation que je prétendais avoir reçue, dura jusqu'à ce qu'on nous servit à souper. Mais je me trouvai trop vivement affecté pour pouvoir manger quelque chose. C. C. avait beaucoup embelli, et mes yeux ne cessaient d'admirer ses charmes; cependant je restai froid. Quand on aime avec passion, il est aisé d'être fidèle.

Deux heures avant que le jour ne commençât à poindre, nous nous rapprochâmes de la cheminée. C. C. qui apercevait combien j'étais triste, évita tout ce qui aurait pu avoir l'air d'une agacerie. Ses paroles ne res-

piraient que l'amour le plus tendre, et cependant elle ne me reprocha nullement ma froideur.

Notre entretien finit par cette question : Que dirais-je à M. M. en rentrant au couvent? Elle espérait me voir revenir pleine de joie et de reconnaissance. Maintenant que vais-je lui dire?

— Dis-lui la vérité tout entière, sans lui taire un seul mot de ma conversation, ni la moindre de mes pensées, si tu te les rappelles. Dis-lui qu'elle m'a rendu malheureux pour long-tems.

— Cela la blesserait trop vivement, car elle t'aime passionnément et couvre chaque jour de baisers le médaillon qui renferme ton portrait. Je ferai tout pour vous réconcilier le plus tôt possible. Demain je t'enverrai une lettre par Laure, à moins que tu veuilles la venir chercher toi-même.

— Tes lettres me sont chères. Mais je doute que M. M. veuille entrer en explication; d'ailleurs il est un point sur lequel elle ne te croira pas.

— Je t'entends. Tu penses qu'elle ne voudra pas croire que nous ayons conservé assez d'empire sur nous-mêmes pour passer une nuit ensemble comme frère et sœur. Si elle te connaît aussi bien que moi, j'avoue qu'elle aura de la peine à se l'imaginer.

— Lors même qu'il en serait ainsi, tu pourrais toujours l'assurer du contraire.

— Non, certes, car je méprise le mensonge et surtout quand il est forgé aussi maladroitement. Si quelque fois je suis capable de dissimulation, la fausseté est bien loin de mon caractère. Voilà aussi pourquoi je te suis si sincèrement attachée : j'ai déjà vu avec plaisir, lorsque ton cœur commençait à se refroidir pour moi, que tu ne cherchais pas à me faire illusion.

— Crois-moi, ma douce amie, dans ce moment c'est la tristesse seule qui m'accable; mon cœur n'a jamais cessé de t'aimer. Que la situation où je me trouve est déplorable !

— Tu pleures ! Ah ! épargne ma sensibilité. Ce n'était pas un reproche que je vou-

lais te faire. Combien de son côté M. M. versera de larmes dans une demi-heure.

Je ne pouvais plus croire que M. M. se décidât à paraître. Le réveil-matin venait d'ailleurs de se faire entendre. J'embrassai donc C. C. et pris mon masque dans l'espérance qu'il me garantirait du vent que j'entendais souffler au-dehors. En sortant je remis à C. C. la clé du casino et la priai de la rendre à M. M. Ensuite je courus à l'endroit où j'avais coutume de traverser le canal, espérant y trouver une gondole comme à l'ordinaire, mais il n'y en avait point.

Selon les réglemens de police en vigueur à Venise, une pareille circonstance ne devait jamais se présenter. Ils portent expressément qu'il y aura à toute heure du jour et de la nuit au moins deux gondoles au service du public dans tous les endroits qui, sur un canal, servent de passage d'une rive à l'autre. Il est extrêmement rare de ne pas y trouver au moins une gondole; mais ce jour-là il en était ainsi. La tempête soufflait avec violence et tous les mariniers étaient

allés se coucher. Que faire à moitié nu sur ce quai et une heure avant le jour? Si j'avais encore eu la clé du casino j'y serais retourné. Le vent m'entraînait en quelque sorte avec lui, et je n'apercevais aucun endroit où je pusse me mettre à l'abri de ses fureurs.

J'avais dans ma poche, outre une bourse pleine d'or, au moins trois cents *philipps-thalers* que j'avais gagnés au jeu dans la soirée. Les voleurs de Muran sont d'une hardiesse extrême; ils jouissent de certains priviléges tout particuliers et accordés par le sénat aux habitans de leur île, à cause des travaux auxquels ils se livrent dans les nombreuses manufactures de glaces. Si j'avais eu le malheur d'en rencontrer quelques-uns, j'aurais été sûr d'être volé jusqu'à ma chemise. Je n'avais sur moi qu'un poignard comme chacun en porte à Venise pour défendre sa vie. Ma position était vraiment déplorable et je tremblais de froid.

J'aperçus par hasard à travers les fentes d'un volet, au rez-de-chaussée d'une maison de misérable apparence, la lueur vacillante d'une chandelle encore allumée. Je

frappai modestement à la porte. Qui va là? me cria-t-on en-dedans, et en même tems le volet s'ouvrit brusquement. Un homme, qui paraissait surpris de mon accoutrement, me demanda ce que je voulais. Je le priai de me laisser entrer, lui mis dans la main un philippe (onze livres environ) et lui racontai dans quelle situation je me trouvais. Il m'ouvrit alors et je l'engageai à me chercher une gondole pour retourner à Venise moyennant un sequin. Mon homme s'habilla aussitôt en toute hâte et promit de me procurer sans retard ce que je désirais. Pendant ce tems-là, il me fit entrer dans sa chambre où mon extérieur surprit étrangement toute sa famille qui était couchée avec lui dans le même lit. Il revint au bout d'une demi-heure, m'annoncer qu'il avait trouvé une gondole à deux rames, mais qu'on exigeait que le sequin fut payé d'avance. J'y consentis; tout joyeux de voir qu'il m'avait amené deux vigoureux rameurs.

Jusqu'à Saint-Michel, tout alla bien; mais à peine eûmes-nous tourné le dos à l'île que la tempête redoubla de violence et que pour

peu qu'elle s'accrut encore la mort devint imminente : il n'aurait pas même été possible d'échapper à la nage. Je conseillai donc à mes bateliers de s'approcher de l'île; mais ceux-ci me répondirent sèchement qu'ils n'étaient pas des poltrons. Connaissant le caractère de nos marins, je crus devoir me taire. Cependant l'orage augmentait encore, le vagues soulevées par le vent entraient dans la gondole, et mes deux rameurs perdaient à chaque instant les forces nécessaires pour la diriger. Nous étions à une centaine de pas de l'entrée du canal des Jésuites, lorsque la violence du tems fit tomber un des rameurs dans les flots. Il fut néanmoins assez heureux pour s'accrocher aux bords de la gondole et pour y remonter; mais elle était déjà à moitié pleine d'eau. Le péril était grand; je criai donc à mes rameurs de précipiter le tillac de la gondole et leur jetai en même tems une poignée de pièces d'argent. Aussitôt ils redoublent d'efforts comme pour me montrer qu'ils acceptent la lutte que je leur propose contre Eole, et en moins de quatre minutes nous abordons au quai des Moines-Mendians,

d'où je me fis conduire à l'hôtel de Bragadio. Je me couchai en toute hâte, espérant de me remettre par le sommeil, mais je ne pus parvenir à en goûter. Bragadio et ses deux amis me trouvèrent dans un état de fièvre rhumatismale; néanmoins mon accoutrement de pierrot les fit rire à gorge déployée. Ils me quittèrent après m'avoir félicité de m'être arraché à un danger certain, par ma fermeté et ma résolution. Le soir j'éprouvai une transpiration si abondante que l'on fut obligé de changer mes draps et que l'on eut à craindre une maladie inflammatoire. Mes membres étaient le lendemain dans un tel état de roideur que je ne pouvais pas m'en servir. Comme la fièvre avait disparu, on n'attendait plus ma guérison que du tems.

Laure vint le mercredi, je la prévins que je pouvais ni lire ni écrire et la priai de repasser le lendemain matin. Elle posa sa lettre sur ma table et en vit assez pour pouvoir rendre compte au couvent de l'état dans lequel elle m'avait trouvé. Ce ne fut que vers le soir que je pus en prendre lecture après avoir fait soigneusement fermer ma porte. Le premier

sentiment de joie que j'éprouvai fut en apercevant la clé du casino que je regrettais tant d'avoir rendue. La lettre de C. C. en renfermait une autre de M. M.; j'en dévorai le contenu.

« J'espère, m'écrivait-elle, que C. C. te fera voir dans sa lettre toute la faute que je commis, en cherchant à te ménager une agréable surprise. J'ai été témoin de tout ce qui s'est passé entre vous, et si je ne m'étais pas mis au lit une heure avant votre séparation, je n'aurais pas souffert que tu lui rendisses la clé du casino. Garde-là afin de pouvoir revenir demain soir. Peut-être ton amour te suggérera-t-il des motifs de plainte contre moi, mais il ne serait pas juste de ta part de maltraiter une femme qui n'a jamais voulu t'offenser. »

La lettre de C. C. étant fort longue, je n'en citerai que des extraits.

« Ne renvoie pas cette clé si tu ne veux pas, comme le plus barbare des hommes, blesser vivement deux femmes qui n'aiment que toi. Si je connais bien ton cœur, je puis

être sûre que demain tu iras au casino, et que tu t'y réconcilieras avec M. M. Apprends maintenant ce que tu ignores encore et ce que tu sauras sans doute avec plaisir.

» Aussitôt que tu m'eus quitté par un tems qui me faisait craindre pour toi, je ne fus pas peu surprise, au moment de retourner au couvent, d'apercevoir tout à coup M. M. devant moi. Plusieurs fois elle avait voulu se montrer, et jamais elle n'avait pu s'y déterminer. Elle craignait toujours d'arriver dans un moment où elle aurait troublé la réconciliation de deux êtres qui s'aimaient. Elle avait fini par s'endormir et ne s'était réveillé qu'après que tu m'eus remis une clé que je ne connaissais pas, et lorsque tu fus parti. M. M. me promit de me raconter tout dans sa cellule. Nous nous embarquâmes alors par un tems orageux et fort inquiètes sur ton compte; avec un peu de raison, tu aurais dû passer le reste de la nuit au casino. Arrivées au couvent, nous nous déshabillâmes, M. M. pour se coucher, moi pour remettre mes vêtemens ordinaires

et m'asseoir auprès de son lit. Elle me conta alors ce qui suit.

» Tu m'avais à peine confié ta bague, » qu'en l'examinant avec attention j'y dé- » couvris un petit point bleuâtre, que je » jugeai bien ne pas être de l'émail et devoir » par conséquent cacher le secret que je » cherchais à connaître. J'appuyai dessus » avec la pointe d'une épingle, et à ma » grande surprise j'eus la satisfaction de voir » le portrait de ton ami. Ma première pen- » sée fut aussitôt de te procurer le plaisir de » souper dans sa société. Je me hâtai donc » de faire revenir ta Sainte-Catherine à sa » place, et te rendis ensuite ta bague sans te » laisser remarquer la découverte que j'a- » vais faite. Je connaissais ton cœur; tes » droits sur celui de mon ami étaient bien » antérieurs aux miens: n'était-il pas natu- » rel de ma part de chercher à vous rendre » heureux? La constance, ou plutôt l'opi- » niâtreté avec laquelle tu m'avais toujours » fait un mystère de son nom, me sembla » ne pouvoir être que la suite d'ordres aux- » quels tu avais promis de déférer. Que la

» générosité de ton âme me parut digne
» d'admiration ! Je vis bien que ton amant
» craindrait de nous perdre toutes deux, si
» toutes deux nous ne possédions pas sépa-
» rément son cœur. Combien depuis n'ai-je
» point souffert en te voyant persister à
» jouer le rôle d'indifférente lorsque le por
» trait de ton amant, que tu m'avais vu en-
» tre les mains, t'indiquait que tu ne possé-
» dais pas seule ses affections. Bientôt je n'eus
» d'autre idée que celle-ci : en faisant cesser
» désormais tout mystère entre nous trois,
» nous ne pourrons que mieux assurer notre
» bonheur réciproque. Je me résolus donc à
» tenter une démarche dont j'espérai pour
» résultat un redoublement de tendresse de
» votre part, et me décidai à te céder ma
» place ; tu y consentis ; je te fis conduire au
» casino où, cachée moi-même dans un en-
» droit secret, je devais demeurer témoin
» de tout ce qui se passerait entre vous.
» Comme l'invitation venait de moi, je m'y
» crus autorisée, persuadée que je n'avais
» rien de contrariant à en attendre.

» J'arrivai un quart d'heure après toi et

» fus ravie en voyant entrer ce pierrot qui
» nous avait fait tant rire dans la journée,
» sans que nous eussions eu l'esprit de le re-
» connaître. Ma joie fut de courte durée;
» bientôt la crainte, l'inquiétude et le mé-
» contentement la remplacèrent. Notre ami
» avait prit la chose bien autrement que je
» m'y étais attendue; il t'a quitté dans un
» morne désespoir; il m'aime encore, veut
» m'oublier, il n'y réussira sans doute que
» trop bien. L'action de rendre la clé du ca-
» sino est une preuve qu'il a l'intention de
» ne plus y revenir. Ainsi, dans cette nuit
» déplorable, au lieu de faire trois heureux,
» je n'aurais donc fait que trois infortunés!
» Je ne te réponds pas de ma vie, chère
» amie, si tu ne parviens à apaiser notre
» ami. Je ne puis vivre sans lui; tu as sans
» doute les moyens de lui écrire; tu le con-
» nais: rends-lui cette clé, engage-le à ve-
» nir demain ou après à mon casino, ne fut-
» ce que pour me parler une dernière fois.
» S'il y consent, je ne renonce pas à tout
» espoir. Repose-toi aujourd'hui; mais écris
» lui demain la vérité et prends en pitié les

» feux dont ton amie brûle pour ton amant.
» Je lui écrirai aussi quelques mots et tu les
» mettras dans ta lettre. S'il cessait de t'ai-
» mer, j'en serais la cause. Combien je t'ad-
» mire, chère amie! au lieu de me haïr tu
» m'aimes. J'ai vu couler ses pleurs, j'ai vu
» son amour; maintenant je le connais à
» fond, et jamais je n'aurais pu croire que
» les hommes fussent capables d'un aussi fort
» attachement. J'ai passé là une nuit terri-
» ble. Je ne me suis nullement offensée de
» l'aveu que tu lui as fait de notre amour. »

» A ces mots M. M. répandit un torrent de larmes. Je cherchai à la consoler, je lui promis de t'écrire et allai me coucher. Mon sommeil dura quatre heures; mais M. M. ne put réussir à fermer l'œil. Lorsque nous nous levâmes, nous apprîmes dans le couvent des nouvelles affligeantes, qui nous causèrent de vives alarmes. On rapportait que deux bateaux pêcheurs avaient fait naufrage dans les lagunes, qu'une gondole s'était abîmée et que toutes les personnes qu'elle portait avaient trouvé la mort dans les flots. Représente-toi notre inquiétude, d'autant plus poignante

que nous n'osions pas faire de questions. Nous nous retirâmes dans notre cellule et je restai auprès de M. M. qui, dans la crainte que tu te fusses noyé, s'était trouvée mal. Quant à moi, j'avais plus de courage et me reposais entièrement sur ton adresse à nager; néanmoins un frisson violent força notre amie à se mettre au lit. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que ma tante vint nous raconter en riant que le pierrot si amusant de la veille s'était sauvé à la nage; qu'après avoir passé la nuit à d'autres bals, il s'était procuré la gondole du couvent pour un sequin. Elle ajouta que l'un des rameurs était tombé dans l'eau, et qu'alors le brave pierrot avait jeté tout son argent sur le banc et avait exigé que l'on précipitât le tillac à la mer; que ses ordres avaient été exécutés et que bientôt après sa gondole était entrée dans le canal des Moines-Mendians. Les gondoliers, disait-elle, s'étaient partagé une trentaine de *philippsthalers*, et assuraient que le pierrot que l'on avait vu au bal de Muran était le fils de M. Bragadio, le frère du procureur du même nom, et qu'ils l'avaient ramené sans manteau, et à moitié mort de froid.

» Lorsque ma tante fut partie, nous nous considérâmes pendant quelque tems en silence. M. M. me demanda en riant si tu étais le fils de M. Bragadio. Je répondis que cela était possible, quoique tu ne portasses pas son nom et qu'il ne fut pas marié. M. M. ajouta qu'elle apprendrait avec peine que tu fusses Bragadio. Je crus alors devoir lui apprendre ton nom, et lui faire part de la démarche tentée par Bragadio auprès de mon père pour amener notre union. C'est ainsi, cher ami, que désormais ta petite femme n'aura plus de secret pour M. M.; j'ose espérer que tu me le pardonneras, et que tu penseras comme moi qu'il valait mieux dire tout simplement la vérité à notre amie, que de lui laisser apprendre un mélange de vrai et de faux.

» M. M. commence à respirer et l'espoir de te revoir au casino achèvera de la rétablir. Elle a lu cette lettre trois fois et m'a embrassée à plus de trente reprises; il me tarde de pouvoir lui transmettre ta réponse: Laure l'attendra. Peut-être te reverrai-je au casino et dans de meilleures dispositions. »

Cette lettre suffit pour me rendre la tran-

quillité. Je vis que si C. C. méritait mon admiration, M. M. était digne d'être adorée. Malgré l'état d'engourdissement où je me trouvais encore, je fus forcé de répondre à toutes deux. Je ne leur écrivis, il est vrai, que quelques mots; mais assez cependant pour leur assurer que je viendrais. Dans ma lettre à C. C., je l'approuvai d'avoir dit mon nom à son amie et m'avouai coupable. Voici ce que j'écrivis à M. M. :

« Chère amie, si je priai C. C. de te rendre la clé du casino, c'est que je me regardais comme insulté, méprisé et déshonoré. Il me paraissait impossible de reparaître désormais devant toi. Telle fut l'impression que produisit sur moi une action que j'aurais dû regarder comme héroïque, si mon esprit avait pu s'élever à la hauteur du tien. Mais je te suis inférieur en tous points, et quand nous nous reverrons, mon premier mot sera pour implorer mon pardon. Ton indulgence pourra seule fermer les plaies de mon cœur. Hier j'étais tellement mal à mon aise, que je n'ai pas pu t'écrire. Crois-moi, je n'étais pas encore arrivé au canal que déjà

je reconnus la faute que j'avais commise en te renvoyant la clé du casino. Si je l'avais gardée, j'aurais pu y retourner et ne serais pas maintenant malade et couché dans mon lit. Dorénavant j'agirai avec plus de réflexion et rien au monde ne me fera douter de ta tendresse. Je remercie le ciel de s'être servi, pour me ramener à la raison, d'un moyen qui m'a fait voir toute l'étendue de mes torts. Que dis-tu de C. C.? C'est un ange; elle te ressemble. Tu nous aimes tous deux et elle nous chérit également. Moi seul je me sens incapable de vous aimer au même degré. Et cependant je sacrifierais volontiers ma vie pour vous. Il me vient une idée, mais je n'ose la confier au papier. Je fais des vœux pour que nous puissions nous revoir incessamment; je t'en préviendrai deux jours d'avance. Adieu. »

Le lendemain Laure me trouva étendu sur un lit de repos. Je lui remis ma lettre et la priai de saluer C. C. de ma part. Six jours après, je retournai au casino de Murau, où je trouvai la lettre de M. M. qu'on va lire.

« Dans ma juste impatience de recevoir

la nouvelle de ta guérison et espérant que tu auras déjà repris pleine possession du casino où tu dois être maintenant, je te prie, cher ami, de me dire en deux mots où et quand nous pourrons nous revoir à Venise, ou ici. »

Je répondis que je me portais bien et que nous pourrions nous voir le lendemain, dans l'endroit d'où je lui écrivais ce billet.

Je brûlais d'impatience d'arriver à ce jour fortuné; j'apercevais clairement quels étaient mes torts et avais appris à connaître le caractère de mon amante. Ce qui paraissait à mes yeux une marque de mépris, n'était que l'élan de l'amour le plus vif. Ne soupçonnant pas que je l'aimasse exclusivement, elle avait cru que de même qu'elle partageait ses affections entre l'envoyé et moi, je partageais aussi les miennes entre elle et C. C.

Trois jours après, le 4 février 1754, j'eus la joie de revoir mon adorable M. M.; chacun de nous se sentait coupable; aussi du plus loin que nous nous aperçûmes, nous nous précipitâmes aux genoux l'un de l'autre. Nous avions tous deux offensé l'amour;

M. M. en jouant avec lui comme un enfant, et moi en le traitant comme un *janséniste*. Après quelques instans nous nous relevâmes, sans cependant cesser de nous tenir enlacés dans nos bras, puis nous nous laissâmes tomber sur un sopha, où nous nous tînmes pressés contre nos cœurs jusqu'à ce qu'un long et doux soupir nous eut fait perdre connaissance. Tel fut le tableau de notre réconciliation, tableau que le pinceau le plus habile, celui même de la nature, n'aurait jamais projeté avec plus de charmes et de vérité. Dans le calme qui suivit cette scène d'attendrissement, nous ne pûmes nous empêcher de rire tous deux en remarquant que je n'avais pas même pris le tems d'ôter mon manteau. M. M. me rappela le souvenir de cette nuit douloureuse qui m'avait causé tant de chagrins; tes tourmens, me disait-elle, doivent avoir été sans exemple, et C. C. a dû exciter toute ton admiration.

Qui se serait jamais attendue qu'une jeune fille de quinze ans raisonnât aussi sensément; en cherchant à justifier ma conduite, elle n'employait d'autres moyens que ceux que

lui fournissaient la nature et la générosité de son âme. Tu épouseras un ange: je ressentirai vivement sa perte, mais ton bonheur m'en dédommagera. Je ne comprends pas, en vérité, comment tu as pu concevoir de l'amour pour moi, lorsque déjà tu possédais le cœur de C. C.; ni comment elle peut ne pas me haïr pour lui avoir enlevé le tien. C'est un être vraiment céleste. Elle m'a dit qu'il lui avait paru nécessaire de t'avouer l'attachement passionné qu'elle ressent pour moi.

En nous mettant à table, M. M. m'observa que j'avais maigri. Ensuite nous nous rappelâmes une foule de souvenirs agréables et douloureux, et ma maîtresse m'exprima sa joie de ce que je n'étais point patricien.

Je soupçonnais bien le motif de ses craintes; cependant je fis semblant de l'ignorer, et lui demandai ce qu'elle pouvait avoir à craindre, dans le cas où je serais patricien.

— Je ne te le dirai, cher ami, me répondit-elle, que lorsque tu m'auras donné ta parole d'avoir pour moi la complaisance que je vais te demander.

— Parle et compte sur mon cœur, et par conséquent sur ma complaisance.

— Eh bien ! je désirerais souper dans ton casino avec mon ami. Il brûle de faire ta connaissance.

— Et tu partiras sans doute avec lui après le souper ?

— Tu conçois que cela sera nécessaire.

— Ton ami me connaît-il déjà ?

— J'ai cru devoir lui dire ce que je savais. Sans cela il ne pourrait pas venir souper chez toi.

— Eh bien ! j'y consens. Ton ami n'est-il pas un des ministres étrangers ?

— Oui.

— J'espère cependant qu'en venant chez moi, il ne gardera point l'incognito.

— Rien moins que cela ; je te le présenterai en le nommant par son nom et ses titres.

Après ces paroles, je ne fis plus d'objection et M. M. ajouta qu'elle amènerait chez moi l'ambassadeur de France, M. de B**, et qu'elle me le présenterait aussitôt qu'il se serait démasqué.

Cette partie m'était on ne peut pas plus agréable. J'approuvais la crainte qu'aurait dû avoir M. M. d'être en rapport avec un patricien et lui fis envisager que dans ce cas-là, si l'inquisition d'État s'en mêlait, les suites probables de notre commerce seraient pour elle le déshonneur, pour moi une détention plus ou moins longue dans la prison des Plombs et pour le couvent... (1).

Comme nous étions au 4 février, nous convînmes que notre souper aurait lieu le 8. M. M. me dit qu'elle comptait arriver avec son ami vers la fin du second ballet, et me pria de lui mettre par écrit toutes les indications nécessaires pour trouver mon casino et n'avoir besoin d'en demander le chemin à personne.

Après tous ces arrangemens, je rappelai à M. M. qu'en ma qualité de convalescent, j'avais besoin de reposer. Elle régla le réveil-matin pour dix heures.

Nous étions encore endormis lorsque l'hor-

(1) Cette phrase est restée inachevée dans le manuscrit. *Note de l'Éditeur,*

loge nous annonça qu'il ne lui restait plus que le tems nécessaire pour s'habiller. M. M. retourna alors à son couvent, tandis que moi je restai au casino où je dormis jusqu'à midi. Ensuite je me hâtai de retourner à Venise faire toutes les dispositions nécessaires pour la partie du 8 février.

Au fond la fortune aurait bien dû me favoriser dans ce tems-là; mais aimant le jeu et n'ayant pas les moyens de tenir moi-même la banque, je perdais sans discontinuer. Cela me décourageait et me rendait malheureux. Pourquoi jouer alors? me demandera-t-on. Par un motif d'économie. J'aimais la dissipation, et il n'y avait que le jeu qui put me fournir les moyens de satisfaire ce penchant. Dans l'espace de quatre jours, je perdis tout l'argent que j'avais gagné de compte à demi avec M. M.

CHAPITRE IV.

M. de B***, ambassadeur de France à Venise fait la connaissance de C. C.

Le 8 février à la nuit tombante je me rendis à mon casino et y vis arriver, à l'heure dont nous étions convenus, M. M. et son illustre amant. Elle me le présenta par son nom et ses titres aussitôt qu'il se fut démasqué. Je désirais beaucoup faire votre connaissance, me dit M. de B***, car madame m'a rapporté que nous nous étions déjà vus à Paris.

Après ce préambule, il me regarda avec cette attention que l'on emploie d'ordinaire quand on cherche à se ressouvenir de quel-

qu'un, puis il s'excusa sur la faiblesse de sa mémoire. Je lui observai alors qu'il devait en être d'autant moins surpris que nous ne nous étions jamais parlé, et que par conséquent l'impression que j'avais pu produire sur lui, devait être beaucoup plus faible que celle qu'il avait produite sur moi. C'est, ajoutai-je, avec lord Maréchal, ambassadeur de Prusse, que j'eus l'honneur de dîner dans la société de Votre Excellence chez M. de Mocenigo. Vous deviez partir quatre jours après pour Venise et vous prîtes, à cette occasion, congé de la compagnie.

M. de B*** se remit alors ma figure, et se rappela même qu'il avait demandé si j'étais un des secrétaires de la légation; mais, ajouta-t-il, nous ne nous oublierons plus. Les mystères qui nous ont amenés à renouveler connaissance, sont de nature à nous unir désormais par la plus étroite amitié.

Nous nous mîmes ensuite à table et j'en fis les honneurs. L'ambassadeur, dont le goût était fort délicat, trouva excellens les vins de Bourgogne, de Champagne ainsi que celui de Grave que je fis servir avec les huîtres. Mon

souper, au reste, était vraiment exquis, et, dans cette occasion, je jouai le rôle d'un riche particulier, auquel un prince fait l'honneur de venir manger chez lui avec sa maîtresse. M. M. paraissait satisfaite de mes procédés, et se réjouissait surtout de me voir captiver par un entretien soutenu l'attention de l'ambassadeur. Toutefois, ma gravité n'était point celle qui exclut tout-à-fait la plaisanterie, et l'ambassadeur excellait à soutenir une conversation gaie et animée; aussi la nôtre était-elle à chaque instant interrompue par de bruyans éclats de rire. M. M. commença à raconter les circonstances diverses qui l'avaient aidée à faire ma connaissance. Lorsqu'elle vint à parler de C. C., elle fit de sa beauté et de la bonté de son cœur un tableau vraiment enchanteur, que M. de B*** écoutait avec grande attention, comme s'il cherchait à se former une idée de cette jeune personne. Il dit ensuite à sa maîtresse qu'elle n'aurait pu lui faire de plus grand plaisir que d'amener C. C. avec elle pour prendre part à notre partie. M. M. répondit que c'eût été trop s'exposer; puis,

s'adressant à moi, elle ajouta que si cela me plaisait, elle pouvait nous traiter tous dans son casino de Muran, parce que C. C. était son amie et couchait dans sa chambre.

Cette proposition me déconcerta; cependant je sentis que, dans cette circonstance, il ne fallait pas laisser apercevoir ma surprise. Dès que l'on jouit de votre présence, Madame, répondis-je, on ne peut plus souhaiter d'autre plaisir; cependant je ne crois pas devoir refuser votre offre obligeante. J'y réfléchirai, reprit M. M.; l'ambassadeur ajouta: et moi je serai volontiers de la partie, si vous voulez bien prévenir la belle demoiselle qu'outre vous et son ami, il y aura encore un tiers dans la société.

Je l'interrompis en disant que c'était inutile, que je n'avais qu'à écrire à C. C. de se conformer exactement à tout ce que lui prescrirait M. M., et que je le ferais dès demain.

Eh bien! reprit M. M., je vous invite tous deux à souper pour après-demain. De mon côté, je prierai l'ambassadeur d'avoir de l'indulgence pour une jeune fille de quinze ans

qui n'avait encore aucune connaissance du monde.

Le lendemain, comme je l'avais promis, j'écrivis à C. C., sans toutefois lui parler du tiers qui devait être de la partie. Je donnai ma lettre à Laure qui m'en remit une autre de M. M. Voici ce qu'elle m'écrivait :

« Il est dix heures, et je vais me mettre au lit : cependant j'éprouve le besoin de soulager auparavant ma conscience. Ce n'est, sans doute, que par complaisance que tu as accepté la partie que je t'ai proposée avec mon ami. Dis-moi la vérité, et il n'en sera rien, sans que pour cela tu te trouves compromis le moins du monde. Aie confiance en moi : cette réunion n'aura lieu qu'autant que tu y consentiras. J'attache plus de prix encore à la possession de ton cœur qu'à celle de ta personne. »

L'inquiétude de M. M. était fondée ; mais j'étais décidé à ne pas revenir sur ma parole, et M. M. me connaissant trop bien pour m'en croire capable, y avait sans doute compté. Je lui répondis :

« Croirais-tu que je m'attendais à rece-

voir ta lettre? Oui, je l'attendais, car je connais ton esprit et sais quelle opinion tu as du mien, depuis que deux fois il t'a effrayée par ses sophismes. Combien je m'en repens, lorsque je pense que déjà je te suis devenu suspect et que j'ai risqué de perdre ton affection. N'aie donc aucun égard à mes rêveries et crois toujours que mes sentimens ne diffèrent en rien des tiens. La partie projetée me fera beaucoup de plaisir; sois cependant convaincue que je l'ai acceptée beaucoup plus par complaisance que par goût. C. C. est encore novice dans le monde; il est bon qu'elle apprenne à se présenter. Je te la recommande et te prie de redoubler, s'il est possible, de bonté envers elle. Souvent je crains que tu ne l'engages à prendre le voile; cela me mettrait au désespoir. Ton ami est le plus aimable des hommes. »

Après m'être, moi-même, ainsi enlevé tout moyen de revenir sur mes pas, je me livrai à toutes les considérations que fit suggérer à mon esprit ma connaissance des hommes et des choses. Je vis clairement que l'ambassadeur était curieux de connaître C. C., qu'il

s'en était ouvert à M. M. et que celle-ci, à cause de la position dans laquelle elle se trouvait elle-même, avait dû s'engager à tout faire pour contenter sa curiosité. Cependant elle ne pouvait guère espérer de réussir sans mon assentiment, ni même proposer la partie. Il fallait donc que l'ambassadeur et elle se fussent concertés pour m'amener dans une position telle que les règles de la simple politesse me forceraient à en faire la proposition. Habile à mener une intrigue, M. de B*** m'avait fait donner dans le piège. Mais il était trop tard, et il ne s'agissait plus de jouer l'imbécille ou d'user d'ingratitude envers un homme qui m'avait accordé des priviléges tout-à-fait particuliers. D'un autre côté, il était possible qu'il résultât de mon refus un refroidissement entre les deux parties.

En revenant à son couvent M. M. avait senti tout cela, et sur-le-champ elle avait cherché à me prévenir ou du moins à se justifier, en me proposant de rompre le souper sans me compromettre. Elle pouvait bien prévoir que je n'accepterais point sa propo-

sition : l'amour propre, en effet, plus fort que la jalousie, suffisait pour empêcher un homme de bon sens de se montrer jaloux, surtout avec une maîtresse qui se distingue autant que M. M. par l'absence absolue de cette odieuse passion.

Le lendemain je me rendis un peu plus tôt que de coutume au casino et y trouvai l'ambassadeur. Il m'accueillit de la manière la plus aimable et me dit que s'il m'avait connu plus particulièrement à Paris, il m'aurait donné accès à la cour et que j'y aurais fait ma fortune. Mais alors j'aurais été une des victimes de la révolution, comme l'eût été M. de B*** lui-même s'il n'était point mort à Rome en 1794. Quoiqu'il fut riche, il a dû mourir malheureux; à moins qu'il n'ait changé de façon de penser peu de tems avant sa mort.

Je lui demandai s'il se plaisait à Venise. Comment ne m'y plairais-je pas? me répondit-il en souriant; je suis riche, je jouis d'une bonne santé et puis me procurer tous les agrémens de la vie bien plus facilement que partout ailleurs. Mais, ajouta-t-il, on ne me

laissera pas probablement long-tems à ce poste. N'en dites rien, je vous prie, à M. M.; elle s'en affligerait trop. . .

Elle arriva dans ce moment accompagnée de C. C. qui ne put cacher sa surprise de me voir dans cette société. Je rendis à cette chère enfant toute sa confiance par la tendresse de mon accueil. M. de B*** fut ravi d'en recevoir un compliment dans sa propre langue, et nous en félicitâmes l'habile institutrice qui lui avait fait faire de si rapides progrès.

Je considérais C. C. comme m'appartenant; aussi voulus-je la voir briller et éloignai-je de moi tout sentiment de jalousie. Je réussis à la mettre dans cette charmante gaîté qui la rendait si ravissante. Applaudie, flattée, et animée par l'expression de satisfaction qu'elle voyait dans mes traits, elle parut un véritable prodige aux yeux de l'homme que j'étais bien loin de souhaiter d'en voir amoureux. Singulière contradiction du cœur humain! Je contribuai moi-même par mes efforts à un résultat qui, dans toute autre circonstance, eut fait naître en moi une haine mortelle contre mon rival.

Pendant le souper l'ambassadeur combla C. C. de politesses; la gaîté et la plaisanterie les plus spirituelles ne cessèrent de régner à notre petit couvert, sans que jamais la décence fut blessée en rien. L'œil le plus exercé aurait eu de la peine à découvrir si l'amour, dans cette occasion, était en jeu ou non. M. M. n'eut pour M. de B*** que des attentions d'amitié et pour moi que de l'estime. M. de B*** était tout attentif à la moindre parole de C. C., et dans son admiration se tournait à chaque instant vers moi pour m'exprimer sa satisfaction. C. C. était la moins étudiée; elle jouait le mieux son rôle, parce qu'elle s'abandonnait entièrement à son naturel.

Nous passâmes ainsi cinq heures ensemble et l'ambassadeur parut être celui qui en avait éprouvé le plus de plaisir. M. M. s'applaudissait de l'agrément d'une soirée qu'elle considérait comme son ouvrage; et C. C. se sentait flattée d'avoir plu à tout le monde et d'avoir été l'objet de toute l'attention de M. de B***. Elle me regardait de tems à autre en souriant, et je comprenais parfaitement le langage de son cœur. Elle voulait par là

me rappeler combien était différent le ton de la société dans laquelle son frère l'avait offensée par son impudeur.

Vers huit heures on songea à se retirer. M. de B***, obligé de faire ses remercîmens, les exprima à M. M. avec une politesse exquise et la força de cette manière à lui faire une nouvelle invitation pour le surlendemain. On m'invita également. J'ignore si M. M. se croyait sûre d'avance de mon consentement; nous nous séparâmes après avoir pris ces arrangemens.

Il m'était impossible de songer à cette nouvelle réunion sans en prévoir les suites. L'ambassadeur avait fait son chemin par les femmes; il excellait à les flatter, et son tempérament ardent et voluptueux y trouvait d'amples dédommagemens. Il était visible que C. C. avait fait sa conquête, et je devais prévoir qu'il se contenterait difficilement de ses beaux yeux. J'entrevoyais avec quelle finesse il avait formé son plan d'exécution dont il avait chargé M. M., laquelle, sans le savoir, s'en acquittait de la manière la plus délicate. Mon dessein n'était point de pousser trop

loin la complaisance; mais je concluais de tous les antécédens, que l'on finirait par me souffler C. C. Je ne voulais ni m'opposer à ce dessein, ni le favoriser. Je savais que ma petite maîtresse ne ferait rien qui pût me déplaire, et mes inquiétudes se calmaient quand je réfléchissais aux difficultés qu'il y aurait à la séduire. Je redoutais les suites de cette intrigue, et cependant j'étais curieux d'en voir le dénoûment. Il m'était facile de prévoir d'ailleurs qu'à notre prochain souper les choses n'en resteraient pas au même point que la première fois.

J'étais décidé à ne point changer ma manière d'agir, mais je tremblais en pensant à l'inexpérience de C. C., et en réfléchissant sur la possibilité qu'on l'abusât en tirant avantage de sa bonté et de sa complaisance. Cependant je pouvais d'autant moins croire à une pareille trahison de sa part que j'étais toujours résolu de l'épouser. C'est ainsi qu'en chancelant, je me laissai aller au terme, dans l'attente de l'événement.

Je me rendis en conséquence au casino à l'heure dont nous étions convenus, et trouvai

nos dames assises près de la cheminée. Où est notre Français? demandai-je en entrant; puis ôtant mon masque, je leur donnai à toutes deux des marques de ma tendresse, sans cependant m'écarter en rien des règles de la décence. Une heure se passa de la sorte. Trois heures sonnent, notre ami n'arrive pas, et M. M. devient inquiète quand la sœur laie entre tout à coup pour lui remettre une lettre de M. de B*** ainsi conçue :

« Un courrier, qui m'est arrivé il y a deux heures, me prive du plaisir de me rendre auprès de vous. Je suis forcé de répondre sur-le-champ. Vous m'excuserez et me plaindrez en même tems. Puis-je espérer que vous voudrez bien encore me procurer vendredi le plaisir auquel je suis forcé de renoncer aujourd'hui? Faites-moi prévenir demain si cela est possible. »

L'excuse de l'ambassadeur est valable, dit M. M.; nous souperons pour cette fois entre nous. Viendrez-vous vendredi?

— Avec plaisir. Mais qu'as-tu? demandai-je à C. C. Cette nouvelle paraît t'avoir ôté l'usage de la parole.

— Je regrette qu'il en soit ainsi à cause de toi et de mon amie. D'ailleurs je ne crois pas encore avoir jamais vu un homme aussi poli et aussi aimable.

— Je vois avec plaisir, repris-je, qu'il ait fait sur toi cette impression.

— Qu'entends-tu par là? Croirais-tu qu'il fut possible de rester indifférente à ses manières polies et engageantes?

— Moi! je suis tout-à-fait de ton opinion. Tu l'aimes, n'est-ce pas?

— Et quand même cela serait, penses-tu que j'irais le lui dire? Au reste il aime mon amie.

A ces mots elle se tourna du côté de M. M. pour la couvrir de caresses. Je m'associai à leur ivresse, et le lendemain ce ne fut qu'avec une tristesse amère que je repassai dans ma mémoire les souvenirs d'une nuit, où la raison avait cédé plus que jamais aux sens.

Quand la réflexion me fut venue, je n'hésitai pas à croire que l'excuse de M. de B*** n'était qu'un prétexte et que son absence avait été volontaire; que les deux petites avaient prévu que je m'en apercevrais et qu'elles s'é-

taient persuadé que je ne voudrais pas me montrer moins complaisant que lui; elles supposaient que si M. de B*** m'avait procuré le plaisir d'une semblable situation, je ne m'opposerais nullement à lui en accorder une pareille. Leur raisonnement était juste; il n'y aurait pas de résistance à craindre de la part de C. C., parce que mon absence lèverait toutes les difficultés. Pauvre C.C.! je voyais bien qu'on voulait la tromper; et c'était ma faute si cela arrivait. En effet, si j'acceptais l'invitation pour le vendredi, la nuit se passerait de la manière la plus décente; mais aussi c'était faire preuve de ridicule, de jalousie, d'avarice, d'ingratitude et de grossièreté. Au contraire, si je manquais au rendez-vous C.C. était perdue, du moins dans mon esprit. Il me serait difficile de l'aimer désormais, et alors comment songer à l'épouser.

Dans cette fluctuation d'idées, je voulus acquérir une certitude quelconque. J'allai en conséquence masqué à l'hôtel de l'ambassadeur, et priai son suisse de remettre une lettre pour Versailles au courrier qui devait

partir pour porter la dépêche en réponse à celle qui était arrivée hier. Cet homme n'avait vu venir aucun courrier; je continuai mes questions et appris que M. de B*** avait soupé la veille chez l'ambassadeur d'Espagne.

Je vis bien alors qu'il ne me restait plus qu'à avaler la pillule et à abandonner C. C. à son sort. Il y aurait eu de la lâcheté de ma part à la prier de ne point paraître.

Je me rendis donc à la brune au casino, et écrivis à M. M. qu'une affaire très-pressée pour Bragadio me forçait à travailler avec lui sans pouvoir m'absenter un instant. Je m'en revins ensuite tout pensif à Venise; je jouai toute la nuit et perdis trois fois plus d'argent que je n'en avais.

Le surlendemain je reçus des lettres de M. M. et de C. C.; celle-ci m'écrivait:

« Quand nous apprîmes que tu ne pouvais pas venir, nous restâmes pendant longtems toutes confondues. L'ami de M. M. qui arriva quelques instans après, exprima aussi tout le déplaisir qu'il en éprouvait. Nous devions donc nous attendre à faire un triste souper; mais pas du tout. Les plaisanteries de l'ai-

mable Français nous remirent en gaîté. Tu ne croirais pas combien de folies nous firent faire le punch et le vin de Champagne. Il ne nous céda en rien, et ses facéties nous donnèrent souvent à rire, sans cependant jamais nous fatiguer. C'est un homme aimable et qui mérite bien d'être aimé; cependant tu lui es bien supérieur. Crois-moi, je n'aimerai jamais que toi et mon cœur ne sera jamais possédé par un autre. ».

Cette lettre, quelque mortifiante qu'elle fut, aurait dû me faire rire. Celle de M. M. était encore plus singulière.

« Tu n'as sans doute menti que par politesse, et je m'y attendais. Tu as voulu généreusement payer à mon ami ce qu'il a fait pour toi en me permettant de t'aimer. Qu'il est beau de savoir ainsi unir les plaisirs de l'amitié aux joies et aux voluptés de l'amour. J'ai vivement regretté de ne point t'avoir vu; mais si tu étais venu, nous n'aurions pas ri autant. Vois-tu, mon ami, tu as encore certains préjugés. C. C. est déjà esprit fort autant que je puis l'être moi-même. C'est à moi que tu dois en savoir gré : je puis me

flatter d'avoir achevé son éducation. Mercredi je viendrai seule te voir à ton casino. Fais-moi savoir si je te trouverai près de la statue. Si tu avais des empêchemens pour ce jour-là, indique-moi celui qui te conviendra. »

Après avoir lu ces deux lettres, je vis qu'il ne me restait plus qu'à applaudir. J'étais courroucé et cependant j'étais obligé de dissimuler. Tu l'as voulu, George Dandin ! me dis-je. En vain je cherchai à m'accorder avec moi-même et à découvrir si ma honte était fausse ou véritable. J'eus la force d'exhorter C. C. dans la lettre que je lui écrivis, à prendre M. M. pour guide et à profiter de son exemple. J'écrivis à celle-ci que je serais exact à me rendre près de la statue en question. Ma lettre, remplie de complimens et de remercîmens sur les admirables leçons qu'elle donnait à C. C., était tout à double sens.

Le mercredi suivant, je rencontrais exactement M. M., habillée en homme, au rendez-vous qu'elle m'avait donné. Elle ne voulut venir ni au théâtre ni à l'Opéra, et exigea que je la conduisisse à la Redoute. Nous y perdîmes

tout ce que nous avions sur nous, elle, six cents sequins et moi cent. Alors elle alla trouver son ami pour lui demander de l'argent; celui-ci, au bout d'une demi-heure, lui apporta une bourse de trois cents sequins. Elle recommença à jouer et rattrapa tout ce qu'elle avait perdu. Mais peu satisfaite de cette veine de bonheur, elle perdit encore une fois après le souper tout ce qu'elle venait de regagner. J'étais triste, mais je cherchais autant que possible à le cacher. Elle, au contraire, belle, gaie, aimable, en un mot toujours la même, ne me laissa pas le moindre repos et m'obligea à aller chercher tout ce qui lui restait d'argent à son casino pour jouer avec moi. Depuis lors, je ne cessai de gagner pendant tout le carnaval, ne manquant d'ordinaire que la sixième carte au plus. Cela me procura les moyens de rétablir ma petite caisse ainsi que celle de M. M. Elle m'écrivit un jour qu'il fallait absolument se réunir tous les quatre le dernier lundi de carnaval: j'y consentis. Ce fut la dernière fois que je soupai avec C. C.

Le premier vendredi de carême, une lettre de M. M. me surprit en m'annonçant, au

moment où je m'y attendais le moins, deux nouvelles attristantes. D'abord la mère de C. C. venait de mourir et cette pauvre enfant était plongée dans la plus vive douleur; ensuite la sœur laie, qui maintenant était guérie de sa maladie, devait revenir prendre sa place accoutumée, et la séparer de C. C. que sa tante avait fait demander pour lui tenir compagnie. Cette circonstance empêchait absolument l'ambassadeur de souper encore une fois dans la société de C. C. A la fin de cette lettre M. M. m'invitait pour le lundi suivant. Je m'y rendis et la trouvai extrêmement abattue. M. de B*** partageait son affliction; tous deux étaient tristes de l'absence de C. C.

L'ambassadeur se retira à minuit; il nous confia que peut-être une affaire de la plus haute importance l'appellerait à Vienne dans une quinzaine de jours. Nous convînmes de nous réunir jusque-là tous les vendredis et de souper en maigre.

A peine fûmes-nous seuls que M. M. me dit que la présence d'un témoin gênait cet homme si spirituel, et que je ferais plaisir à M. de B*** en ne venant dorénavant au ca-

sino que sur les deux heures du matin. Lorsque j'y allais depuis, il nous quittait ordinairement aussitôt. En ne nous voyant plus que deux fois par semaine, M. M. me trouva peut-être plus passionné que jamais. Au fait j'attendais toujours le vendredi avec impatience. Les lettres que je recevais de C. C. me touchaient jusqu'aux larmes. La mort de sa mère lui avait fait perdre dans sa famille l'unique personne sur l'amitié de laquelle elle put compter; elle me disait que j'étais à présent le seul ami qu'elle eût au monde. Comme il n'y avait plus d'espoir pour elle de me voir tant qu'elle resterait au couvent, elle me recommandait d'être fidèle à l'amitié qui m'unisait à M. M.

Le Vendredi-Saint je trouvai celle-ci et son ami extrêmement abattus; ils ne mangeaient point et ne se disaient presque rien. La discrétion m'empêchait de les questionner; mais l'ambassadeur profita d'un moment où M. M. s'était éloignée, pour me confier que le motif de la tristesse de son amie était son prochain départ qui devait avoir lieu quinze jours après Pâques. Il allait à Vienne et ne

reviendrait peut-être jamais à Venise; mais il m'engagea à taire cette dernière circonstance à son amie.

Lorsqu'elle revint nous trouver, M. de B*** nous dit qu'il partait, mais qu'il comptait revenir aussitôt que ses affaires seraient terminées. Il mit le casino à notre disposition, et conjura seulement M. M. de ne point y venir pendant son absence, parce que lui seul pouvait répondre de la fidélité des gondoliers. Il nous avoua encore qu'il craignait beaucoup que notre liaison ne fût plus un mystère pour les inquisiteurs d'état, et que ce n'était que par des raisons de politique que ceux-ci consentaient à fermer les yeux. Il redoutait, nous disait-il, que M. M. ne pût dorénavant sortir sans danger du couvent où sa famille l'avait fait enfermer. Il ne répondait d'ailleurs que du concierge et de sa femme, et il me recommanda d'y avoir toute confiance. Enfin il pensait qu'avec de la prudence de notre part, tout irait bien jusqu'à son retour. En attendant il remettait M. M. entre mes mains et me confiait le soin de sa personne. Ces nouvelles touchèrent tel-

lement la sensibilité de M. M. que nous fûmes obligés de la quitter. Nous convînmes de nous revoir encore le jeudi après Pâques.

Quand nous nous trouvâmes seuls, M. de B*** me fit envisager la nécessité de laisser ignorer à son amie le peu de vraisemblance de son retour. Mon projet, me dit-il, est de former avec le cabinet de Vienne un plan qui étonnera toute l'Europe. En attendant, écrivez-moi de tems en tems et mandez-moi des nouvelles de nos deux amies. Mais n'exposez point, je vous en prie, M. M. à des dangers qui seraient communs à l'un et à l'autre. Il m'engagea à me méfier des gondoliers.

Je passai une nuit bien triste après cet entretien. Dès le lendemain, je me rendis au casino et y écrivis à M. M. une lettre, pour la consoler dans son affliction et lui faire sentir combien il était nécessaire désormais d'être prudente. La réponse qu'elle me fit était empreinte du plus violent désespoir. Elle voyait se préparer, entre son tempérament ardent et la vie claustrale à laquelle elle était con-

damnée, un combat qu'il ne lui semblait pas possible de soutenir.

Nous nous revîmes le jeudi. Je n'arrivai qu'après minuit et trouvai M. M. qui avait resté quatre heures avec M. de B***, à déplorer la cruauté du sort qui lui était réservé. Il partit après le souper et me pria de rester auprès d'elle. J'obéis; mais il ne me vint pas à l'esprit de penser à des plaisirs qu'un cœur oppressé par le chagrin ne recherchera jamais. M. M. avait considérablement maigri. La compassion qu'elle me fit éprouver étouffa dans cette circonstance tout autre sentiment. Je la tins pressée contre mon cœur pendant plus d'une heure; couvris son visage de baisers, et n'essayai nullement de distraire son affliction. Au moment de nous séparer, elle me dit que je venais de lui donner la plus touchante preuve de mon attachement, et me supplia de ne pas oublier que j'étais maintenant le seul ami qu'elle eut sur la terre.

La semaine suivante, l'ambassadeur me remit un écrit par lequel il me cédait tous

ses droits sur le casino. Nous devions encore le surlendemain y souper ensemble pour la dernière fois; mais je n'y trouvai que M. M. Elle était plus pâle qu'une statue de marbre de Carrare. Il est parti, me dit-elle, et t'a recommandé sa M. M. Demain soir il quittera Venise. Peut-être ne nous reverrons-nous jamais; ah! je n'ai pas su l'aimer. C'est maintenant que je conçois toute l'étendue de la perte que je fais en lui. Avant de l'avoir connu, je n'étais pas malheureuse, maintenant je sens que je le suis devenue.

Je passai toute la nuit auprès d'elle, m'efforçant de calmer son affliction. Je vis qu'elle apportait dans la douleur la même passion que dans les plaisirs. Elle m'indiqua l'heure à laquelle je devais venir le lendemain la trouver au parloir. J'eus la joie de voir que sa tristesse était un peu diminuée. Elle me montra une lettre fort courte que son ami avait écrite de Trévise. Nous convînmes que nous nous reverrions deux fois par semaine au parloir; que, pour éviter tout soupçon, elle s'y rendrait chaque fois dans la compagnie d'une pensionnaire, et que je prendrais

un autre nom pour ne point porter ombrage à la tante de C. C. Si nous avions à nous dire quelque chose de secret, il nous serait toujours facile de nous voir seuls. Elle exigea de plus que je promisse de souper et de coucher au moins une fois par semaine au casino, et de lui écrire de là.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi d'une manière assez paisible. M. M. reprit courage; mais en même tems ses désirs amoureux se renouvelèrent avec plus de force. Dès-lors les conversations à la grille ne lui suffirent plus, et nous cherchâmes les moyens de nous voir avec moins de contrainte. Elle s'imaginait qu'elle pouvait avoir toute confiance dans la femme du jardinier; en outre il n'y avait aucun danger à se rendre à travers le jardin à la galerie donnant sur le rivage. Il ne nous manquait plus alors qu'une gondole à un seul rameur; et il lui paraissait impossible que, pour de l'argent, nous ne trouvassions pas au moins un gondolier fidèle. Je remarquai avec tristesse qu'elle me croyait peu d'amour.

Je lui proposai donc de faire moi-même

le gondolier et de me glisser en traversant le jardin jusqu'à sa cellule. Cette idée seule la fit frémir d'inquiétude. Son avis, au contraire, puisque je me croyais en état de diriger la gondole, fut que je vinsse sur le rivage à une heure fixe et que je l'y attendisse pendant quelques minutes; elle ferait tout de son côté pour s'y trouver et nous pourrions alors nous rendre au casino pour y goûter quelques instans de bonheur. Je lui promis de réfléchir à ce plan, voici quelles furent nos dispositions.

Une nuit je fis seul le tour de l'île dans un canot pour bien reconnaître les murs du couvent du côté des lagunes. J'aperçus une petite porte fermée qui me parut devoir être celle par laquelle jusqu'alors M. M. avait passé lorsqu'elle venait me trouver. Pour aller de là au casino, j'avais à parcourir la moitié du tour de l'île parce qu'en face, le rivage était marécageux : ce trajet demandait au moins un quart d'heure.

M. M. ne se sentit pas de joie lorsque je lui fis part de mon projet. Nous fixâmes le jour de notre réunion au vendredi après l'As-

cension. Dans l'après-midi je vins en masque au parloir pour régler ma montre sur celle de mon amie. Ensuite j'allai au casino où je commandai un souper.

Une heure après le coucher du soleil, je me rendis à la petite baie que j'avais louée pour y amarrer mon canot. M'étant déguisé en gondolier, je pris les rames et me dirigeai avec mon embarcation vers le rivage du couvent. Au moment même où j'abordais, et sans que j'eusse besoin d'attendre un seul instant, je vois s'ouvrir la porte que l'on referme soigneusement aussitôt que M. M. l'eut franchie. En même tems elle monte dans le canot, s'enveloppe la tête dans son capuchon, et au bout d'un quart d'heure je parviens à la conduire à force de rames devant le casino. M. M. en descend aussitôt et je mets pied à terre deux minutes après elle, prenant soin d'attacher notre canot à quelque distance de là avec une chaîne de fer, parce qu'il arrive souvent que l'on vole ceux qui ne sont retenus que par une simple corde.

Je suais à grosses gouttes; pourtant ma maîtresse se jeta à mon cou et me couvrit de

baisers. Tout fier de l'héroïsme de mon action, je souris aux douces agitations de son âme. Comme je n'avais pas eu la précaution de prendre une chemise avec moi, elle m'en prêta une des siennes, après avoir séché et garni de poudre ma tête toute couverte de sueur. Avant de nous mettre à table, nous consacrâmes deux heures à donner un libre cours à notre flamme qui paraissait encore plus vive qu'aux premiers jours de notre liaison.

Les nuits étaient courtes; à six heures M. M. devait être de retour à son couvent, et il en avait sonné quatre lorsque nous nous étions mis à table. Tout à coup un vent violent qui s'élève à l'ouest, nous fait prisonniers. Notre seule consolation était la nature de ce vent qui, d'ordinaire, ne dure guère plus d'une heure. Nous crûmes que cette fois il en serait de même, et j'espérais pouvoir tenir tête à l'orage. Cependant, quoique je fusse doué d'un physique assez vigoureux, je n'avais ni la force ni l'habitude d'un gondolier de profession.

Au bout d'une demi-heure, le vent cessa

et fit place aux coups de tonnerre; vint après une pluie abondante, puis le ciel s'éclaircit. Néanmoins, comme la lune ne paraissait pas, la nuit était toujours fort obscure. Cinq heures sonnent, et mes inquiétudes ne deviennent que trop réelles. Ce vent, que l'Arioste appelle le tyran de la mer de Lybie, et contre lequel je devais ramer, recommence à souffler. Dans mon juste effroi, je dis à M. M. que la prudence nous ordonnait de sacrifier à notre sûreté une heure de plaisir, parce que je ne serais pas de force à résister au vent s'il venait par malheur à augmenter de violence. M. M. reconnaissant toute la justesse de ces paroles, se lève aussitôt pour aller prendre à sa caisse une cinquantaine de sequins dont elle avait besoin. Quelle agréable surprise pour elle de voir que le nombre de ses pièces d'or est quadruplé! elle m'en remercie et m'assure qu'elle n'attache de prix qu'à la possession de mon cœur. Nous partîmes ensuite et M. M. eut soin de se coucher tout de son long au fond du canot. Je me mis alors à ramer courageusement, sans être pourtant tout-à-fait exempt

d'inquiétude. Tout alla bien pendant cinq minutes, mais après je ne fus plus assez fort pour lutter contre la tempête. Si le vent ne m'avait pas été contraire, dix minutes m'auraient suffi pour arriver à l'autre bord ; mais, dépourvu de l'assistance d'un second rameur, tout ce que je pouvais faire avec des efforts inouis, c'était d'empêcher le canot de reculer. Au bout d'une demi-heure, je me sentis épuisé, me gardant bien d'en rien dire et n'osant prendre aucun moment de repos, parce que le vent m'aurait entraîné avec lui. M. M. gardait le silence et redoutait de le rompre. Elle s'apercevait bien que les forces me manquaient, et je me croyais perdu.

J'aperçus alors une barque qui s'avançait vers nous avec rapidité, et dès lors je me crus certain d'être sauvé. L'ayant laissé passer à dessein, car, sans cela, telle était la violence du vent qu'on n'aurait pas pu entendre ma voix, je criai : arrêtez ! il y a deux sequins à gagner. Les gens de la barque firent aussitôt tomber leur voile et s'approchèrent de moi ; je les priai de me donner un homme pour m'aider à ramer vers la rive opposée

On exigea que je payasse un sequin d'avance, et je promis de donner le second quand nous serions arrivés au but. En moins de dix minutes nous l'atteignons; mais pour ne pas nous compromettre, je laissai conduire le canot plus loin que le point où je voulais aborder, puis je renvoyai mon homme avec son sequin. Après une légère pause, je me dirigeai vers la petite porte. Quand nous y fûmes arrivés, M. M. mit pied à terre et me dit en me quittant : retourne dormir au casino.

Je suivis ce conseil d'autant plus facilement que, pour ce trajet, le vent m'était devenu favorable. Après avoir dormi huit heures, j'écrivis à mon amie que je me portais bien. Je sortis ensuite masqué pour aller mettre mon canot en sûreté.

Le lendemain matin M. M. vint seule au parloir, pour convenir avec moi de précautions devenues nécessaires par l'accident de la veille. Il aurait pu avoir pour nous des conséquences telles, que pour ne plus nous exposer à un pareil danger, nous fûmes d'accord de nous séparer dorénavant

aussitôt qu'il y aurait des indices d'orage; car alors il nous serait toujours facile de nous mettre en sûreté en moins d'un quart d'heure.

Nos réunions continuèrent de la sorte pendant trois mois, sans être troublées par aucun accident. M. M. en écrivit quelques mots à l'ambassadeur qui nous en félicita sincèrement dans sa réponse, tout en nous exhortant à user de la plus grande circonspection. Toutefois l'été se passa aussi paisiblement que le printems.

Les théâtres devaient se r'ouvrir le premier d'octobre et déjà les masques reparaissaient. Je disposai mon canot, fis voile pour Muran et emmenai M. M. au casino. Les nuits étaient redevenues longues, nous pouvions donc souper dans les formes et nous coucher ensuite. Un matin au moment où nous nous disions adieu, j'entends un bruit confus qui me semble venir du canal; et à ma grande surprise j'aperçois une grande barque qui entraîne mon canot avec elle. Je criai à ces coquins que s'ils voulaient me le laisser, je leur donnerais deux sequins; mais ils ne voulurent pas me croire et se mirent

à rire de ma proposition en continuant de faire voile, persuadés qu'à une pareille heure il me serait impossible de crier ou de courir après eux. Au désespoir de ce nouveau malheur, M. M. et moi, nous nous regardâmes en silence, car il ne paraissait plus possible d'y remédier. Enfin je m'habillai, me consolant de cet accident par la certitude que nous avions encore deux heures devant nous. J'étais bien sûr de trouver une gondole; mais aussi je pouvais compter que tout Venise saurait dès le lendemain qu'une dame s'était fait reconduire nuitamment dans tel ou tel couvent. Il ne me restait donc d'autre ressource que d'acheter un bateau. Plaçant alors mes pistolets dans ma poche et mes rames sur mes épaules, je me remis en route me promettant bien de ne pas revenir sans canot, fussé-je même obligé de le voler. C'était dans cette intention que je m'étais pourvu, à tout événement, de rames et de gouvernail.

J'allai d'abord du côté du grand pont, où l'on trouve ordinairement des bateaux, mais il y avait du monde. Je me mis donc à courir de toutes mes forces le long du rivage, jus-

qu'à ce que j'aperçusse une hutte qui était ouverte. J'y entre aussitôt et demande à un gros garçon que j'y aperçois si je ne pourrais pas avoir un gondolier? il m'en indique deux qui étaient complètement ivres. Je leur dis qu'il y a quatre livres à gagner pour celui qui voudra sur-le-champ me conduire à Venise. Aussitôt mes gens se disputent à qui me conduira; mais fort heureusement, j'apaise celui qui chancelait le plus en lui donnant quarante sous, et m'en vais avec l'autre. Tu as trop bu, l'ami, dis-je alors à celui-ci. Prête-moi un bateau, je te le rendrai demain.

— Je ne vous connais point.

— Je te laisserai un gage. Tiens, voilà dix sequins.

— Mais qui me répondra de vous?

— Eh! coquin, ton bateau ne les vaut seulement pas et tu pourrais bien me le laisser à ce prix.

Il revient alors à la hutte avec moi, et le gros garçon, auquel j'avais déjà parlé, l'engage à me rendre mon argent aussitôt que je ramènerai le bateau. Mon homme, tout joyeux

d'avoir fait un pareil marché, me conduit à son bateau et s'en va satisfait de m'avoir trompé justement comme je voulais l'être.

Cette aventure m'avait coûté une heure de tems. Lorsque je revins au casino, je trouvai M. M. en proie à la plus vive inquiétude; mais toute sa gaîté reparut en me voyant entrer. Je la reconduisis à son couvent et retournai ensuite mettre mon bateau à l'endroit accoutumé. Le propriétaire de la baie rit beaucoup en m'entendant raconter que j'avais changé mon ancien contre celui-ci. Je pris mon masque et allai me coucher, car je me sentais épuisé.

Bientôt après un malheureux hasard me fit faire la connaissance du patricien Marco Antonio Zorzi. Cet homme d'esprit s'était fait un nom par sa facilité à composer des couplets en vénitien. Il était, en outre, grand partisan de l'art dramatique, et pour jouir de la réputation d'auteur, il s'avisa un jour de composer une comédie qui fut sifflée impitoyablement. Depuis lors il s'était mis dans la tête que la cabale de l'abbé Chiari, auteur

qui alors exploitait le théâtre de Saint-Angelo, avait fait tomber sa pièce. Pour s'en venger, il faisait tout pour assurer la chute de celles de l'abbé son rival. Ce qui m'avait engagé à cultiver la connaissance de ce Zorzi, c'était son excellent cuisinier et sa jolie femme. Il savait que je ne faisais pas grand cas de l'abbé Chiari comme auteur, et il était dans l'usage de payer des gens pour faire siffler ses pièces. Quelquefois je m'amusais à parodier les productions dramatiques de Chiari en vers *martelliniques*, espèce de rime alors fort à la mode; et Zorzi, de son côté, n'avait rien de plus pressé que de copier et de répandre mes plaisanteries. Cela m'attira l'inimitié de cet abbé Chiari, en même tems que celle du puissant Condulmer qui voyait avec déplaisir que j'étais dans les bonnes grâces de madame Zorzi et que je l'emportais sur lui, quoiqu'il lui eût cependant adressé ses hommages bien avant moi. Cet homme avait encore un autre motif pour m'en vouloir : il avait un grand intérêt dans le théâtre de Saint-Angelo, et toutes les fois que les pièces du poëte en titre tombaient,

c'était autant d'argent perdu pour sa bourse, car les loges à l'année n'étaient louées que pour peu de chose.

Condulmer avait aimé autrefois le jeu et les femmes, et même avait eu beaucoup de penchant à l'usure. Parvenu alors à l'âge de soixante ans, il s'était fait une grande réputation de sainteté, en allant tous les matins entendre la messe à Saint-Marc et pleurer à chaudes larmes devant le crucifix. Il était membre du conseil, et avait été inquisiteur d'État pendant huit mois. Il lui fut donc facile de persuader à ses deux collégues qu'il convenait de m'incarcérer dans la prison des *Plombs*, comme perturbateur du repos public, ce qui arriva neuf mois après.

CHAPITRE V.

Départ de M. de B***. — Le résident anglais Murrai. — Je deviens suspect aux inquisiteurs d'État.

A l'approche de l'hiver, on fut tout surpris d'apprendre qu'une alliance offensive et défensive venait d'être contractée entre la France et l'Autriche. Ce traité, que jusqu'alors les personnes capables de réflexion n'auraient jamais cru possible, opéra une révolution fondamentale dans le système politique de l'Europe. L'Italie surtout dut s'en réjouir; elle cessait par là d'être le théâtre de la guerre à la moindre querelle qui surve-

nait entre ces deux puissances ; et cet événement si important était l'ouvrage d'un jeune diplomate qui, dans sa carrière politique, ne s'était encore fait connaître que pour un homme d'esprit. L'idée première de ce traité que les événemens annulèrent quarante ans après, avait été conçue en 1750 par madame de Pompadour, le comte depuis prince de Kaunitz, et l'abbé de Bernis dont cependant on n'entendit parler pour la première fois que l'année suivante, lorsque sa cour le nomma à l'ambassade de Venise. Après trois cents ans de haines et de divisions, il réconcilia les maisons de Habsbourg et de Bourbon. Le comte de Kaunitz à son retour à Vienne avait remis à l'impératrice Marie-Thérèse une lettre de madame de Pompadour. Celle-ci chargea de cette négociation l'abbé de Bernis, qui l'acheva pendant son séjour à Venise, en qualité d'ambassadeur de France. Créé ministre des affaires étrangères trois ans après, il rétablit les parlemens : il devint ensuite cardinal, tomba depuis en disgrâce, et fut ensuite nommé à l'ambassade de Rome où il mourut : *mors ultima linea rerum est.*

Il y avait déjà neuf mois que l'ambassadeur nous avait quittés, lorsqu'il écrivit à M. M. dans les termes les plus ménagés qu'il ne reviendrait jamais à Venise. Elle aurait difficilement supporté un pareil coup, si je n'avais pas eu la précaution de l'y préparer long-tems d'avance. M. de B*** m'envoya ultérieurement ses instructions : elles portaient que l'on vendrait le casino et le mobilier qui le garnissait, et que le produit en serait remis entre les mains de M. M. L'ambassadeur se réservait seulement de faire revenir à Paris les livres et les gravures qui s'y trouvaient.

Je m'acquittai de ma commission pendant que M. M. poussait des sanglots. A partir du milieu de janvier 1755, nous n'eûmes plus de casino. La vente de l'ancien rapporta environ deux mille écus à ma maîtresse, outre ses diamans et sa garde-robe, dont elle voulait aussi se défaire pour se constituer une rente viagère. Elle m'abandonna la caisse du jeu qui avait été tenue en commun par nous. Je possédais dans ce tems-là environ trois mille seqüins et ne voyais plus

M. M. qu'à la grille. Bientôt elle tomba malade, et l'on dut désespérer de ses jours. Le 2 février j'allai encore la voir au parloir; tous les symptômes d'une mort prochaine étaient visibles sur sa figure. Elle me remit sa cassette, ses livres, ses lettres, ses diamans et son argent, à l'exception d'une très-petite somme. Si elle guérissait, je devais lui rendre tout, et le garder si elle venait à mourir. Nous priâmes instamment C. C. de m'écrire avec exactitude, et je m'engageai de mon côté à ne jamais la laisser manquer de lettres. M. M. avait l'espoir de pouvoir les lire jusqu'au dernier moment de son existence. Je lui jurai, en pleurant, de demeurer à Muran jusqu'à son rétablissement.

J'emportai avec moi à Venise l'argent, les lettres, les livres et la cassette, et les fis mettre en sûreté dans l'hôtel de Bragadio. Une demi-heure après j'étais déjà de retour à Muran, et chargeai Laure de me louer une chambre meublée dans laquelle je pusse loger. Elle m'indiqua un logement composé de deux pièces et d'une cuisine, et que je pouvais occuper sur-le-champ en payant d'a-

vance, à l'hôte qui demeurait au-dessous, un mois du loyer. J'allai le voir aussitôt; c'était un casino situé dans une rue écartée et donnant sur le canal. Laure me donna une de ses filles pour me servir. A peine y fus-je installé que je reçus une lettre de C. C., par laquelle elle me faisait savoir que son amie était alitée, et que le médecin du couvent lui avait trouvé de la fièvre. Elle me promettait des nouvelles plus détaillées pour le lendemain. Je répondis sur-le-champ et écrivis à M. M. par la même occasion; ensuite je me mis au lit.

Ma lettre parvint aussitôt à sa destination, et pendant quinze jours de suite l'état de mon amie ne cessa d'empirer tellement que chaque lettre m'annonçait sa mort comme ne pouvant pas tarder au-delà du lendemain. Le dernier jour, C. C. m'écrivit que M. M. était si faible qu'il ne lui était plus possible de lire mes lettres, et qu'on allait lui administrer l'Extrême-Onction.

Cette nouvelle m'accabla tellement que je ne pus ni quitter le lit ni prendre la moindre nourriture. Je passai la journée alterna-

tivement à écrire et à pleurer, et ne pus fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain, je reçus encore une lettre de C. C. Elle m'apprenait que le médecin avait déclaré que la malade pouvait encore traîner quinze ou vingt jours. Une fièvre brûlante ne la quittait pas un seul instant, et elle ne prenait d'autre nourriture que de légers bouillons. Son confesseur hâtait encore l'instant de sa mort par ses dévotes exhortations auxquelles elle ne voulait rien entendre. Cette lettre m'émut jusqu'aux larmes : je ne trouvai d'autre adoucissement à ma douleur que de l'épancher sur le papier. La fille de Laure me disait avec le bon sens qui la distinguait, qu'au contraire je la nourrissais par là. Prenant peu de nourriture, restant couché et ayant toujours la plume à la main, j'étais près du délire. Cette bonne fille, témoin de mon affliction, essuyait mes larmes et ne me quittait pas un instant.

Le dixième jour de carême, j'écrivis à C. C. qu'il me serait impossible de survivre à la perte de mon amie, et la priai de lui dire

que, pour me consoler en quelque sorte, elle devait me promettre de consentir à se laisser enlever aussitôt qu'elle serait rendue à la santé. Quatre mille sequins que je possède et ses diamans qui pouvaient en valoir six mille, assureront, ajoutai-je, notre existence dans tous les pays de l'Europe.

C. C. dans sa réponse à cette lettre m'apprit que M. M., après en avoir pris lecture, avait été saisie de crampes violentes : que lorsqu'elles eurent disparu, une fièvre inflammatoire s'était aussitôt déclarée et avait fortement attaqué le cerveau, et que pendant trois heures elle avait été dans le délire le plus complet.

Je fus au désespoir de savoir que ma lettre eût produit de semblables effets, et crus que ma dernière heure allait arriver à chaque instant. C. C. m'envoyait régulièrement deux fois par jour de ses nouvelles qui brisaient mon cœur. La fièvre dura trois fois vingt-quatre heures; le quatrième jour permit enfin de concevoir quelque espérance d'amélioration dans l'état de la malade. M. M. avait recouvré l'usage de sa raison et me faisait dire

qu'elle était sûre de guérir si je me décidais à exécuter mon projet. Lui renouveler l'assurance que je persistais dans ma résolution était me rendre moi-même à la vie. C'est ainsi que tous deux nous recouvrâmes la santé, en nous faisant mutuellement illusion. Chaque nouvelle rassurante sur les jours de mon amie, était un baume pour les plaies de mon âme; bientôt je recommençai à prendre un peu de nourriture et quelque repos.

Enfin M. M. m'écrivit, elle-même, à la fin de mars, qu'elle était hors de danger et qu'elle espérait pouvoir sortir de la chambre après Pâques. Je lui répondis que je ne quitterais Muran que lorsque j'aurais eu la consolation de la voir à la grille.

Bragadio, qui depuis plus de six semaines n'avait pas entendu parler de moi, devait être dans les plus vives inquiétudes. Afin de l'en tirer, je partis pour Venise sans même prendre de manteau. En effet, comme j'étais venu masqué à Muran, je n'en avais point emporté avec moi. J'étais resté pendant six semaines renfermé dans une chambre, et

j'en avais passé deux sans presque manger ni dormir.

Lorsque j'entrai chez mon bienfaiteur, on venait de se mettre à table. A mon aspect un cri de joie général se fit entendre. Tout le monde se mit à rire de la justesse des prédictions que l'on avait faites. On s'était, en effet attendu que par un beau jour je viendrais les surprendre au moment où l'on s'y attendrait le moins. De La Haye, Bavois et le médecin Righelini, dînaient aussi ce jour-là chez Bragadio. Pourquoi es-tu donc venu sans manteau? me demanda Dandolo. Je lui répondis que le mien était resté dans ma chambre, parce que j'étais masqué, lorsque j'en étais sorti.

Alors on rit encore plus fort et je me joignis à la gaîté générale. Personne ne s'avisa de me demander où j'étais resté pendant si long-tems: chacun sentait, en effet, que c'était à moi à le dire si j'en avais envie; de La Haye seul, avec sa curiosité accoutumée, ne put s'empêcher de chercher à me faire jaser. Vous êtes tellement maigri, me dit-il

que les méchans pourraient répandre des bruits fâcheux sur votre compte.

— Et que diraient-ils donc ?

— Que vous avez passé votre carnaval et votre carême dans une chambre bien close chez un habile chirurgien.

Après avoir laissé la société rire aux éclats de ce quolibet, je répliquai, pour détruire entièrement ce faux jugement, que je comptais repartir dès ce soir. A ces mots on eut beau me supplier de n'en rien faire ; je me contentai de répondre que mon habitude était d'exécuter ce que j'avais une fois déclaré être mon intention. Comme il était visible que je parlais fort sérieusement, mes amis exprimèrent tout le mécontentement que leur avait fait éprouver la mauvaise saillie de de La Haye ; et celui-ci fut obligé de garder le silence.

Righelini, l'un des amis de Murrai, l'envoyé d'Angleterre, dont j'avais eu l'occasion de faire la connaissance chez sa maîtresse, morte alors depuis peu, cette Ancilla dont j'ai déjà parlé si souvent, m'annonça toute

la joie que causerait ma résurrection à cet anglais. Je lui promis d'aller le soir même chez Murrai et d'y souper. Je partis bientôt après, et pour ôter toute inquiétude à Bragadio, je m'engageai à revenir dîner avec lui le 25 avril, jour de la fête de Saint-Marc.

Murrai me reçut à bras ouverts et me présenta à une certaine lady Holderness, sa femme, qui me retint à souper de la manière la plus polie. On me raconta dans cette maison une foule d'histoires exagérées sur mon compte. Murrai me demanda ensuite si je connaissais un roman tout nouveau de l'abbé Chiari, et m'en donna un exemplaire. C'était une satire de la société de Marc Antonio Zorzi, où je jouais un fort vilain rôle. Je mis ce livre dans ma poche pour le lire plus tard; ensuite je pris une gondole et m'en retournai à Muran. Le lendemain matin, je répondis à une lettre fort tendre de mon amie par le récit de la tournée que j'avais été faire à Venise.

M. M. se portait mieux de jour en jour et cependant sa guérison avançait lentement,

Ce ne fut que vers la fin d'avril qu'elle put, pour la première fois, reparaître à la grille. Jusque-là je dus, conformément à l'engagement que j'en avais pris, rester confiné dans mon casino.

Le procureur Bragadio, frère de mon protecteur, vint à mourir à peu près vers le même tems, et laissa celui-ci immensément riche. Par cette mort, sa famille menaçait de s'éteindre; aussi une de ses anciennes maîtresses, qui avait eu de lui un enfant, conçut-elle le dessein de l'épouser et de lui faire reconnaître son fils. Elle m'écrivit un billet pour m'engager à passer chez elle. Au même instant où j'allais partir pour m'y rendre, Bragadio me fit appeler. Il voulait que je demandasse à l'oracle s'il devait suivre le conseil de de La Haye. La réponse fut qu'il n'avait qu'à suivre celui de sa propre raison. Je le quittai aussitôt pour aller trouver la dame. Elle me mit au fait de tout, me présenta son fils et me promit une obligation en vertu de laquelle, à la mort de Bragadio, j'aurais la propriété d'un bien de cinq mille écus de revenu annuel. Je découvris de suite le rap-

port qui existait entre cette affaire et celle de de La Haye; je répondis que, puisque Bragadio en avait déjà parlé à de La Haye, je ne voulais pas m'en mêler davantage, et je me retirai.

Je ne laissai pas cependant de trouver fort singulières les peines que se donnait de La Haye pour marier mon bienfaiteur. Déjà deux années auparavant il aurait réussi à marier Dandolo si je ne l'en avais pas empêché. Que la famille de Bragadio fut sur le point de s'éteindre, peu m'importait à moi: je ne considérais que la vie de mon protecteur qui, âgé de soixante-trois ans, avait été déjà frappé d'apoplexie.

La semaine suivante je fis au jeu des pertes considérables, et me vis forcé d'accéder à la proposition de M. M. et de vendre tous ses diamans; à peine garda-t-elle cinq cents sequins. Il me fallut dès lors renoncer à tout projet de fuite et d'enlèvement; et je me mis à fréquenter les petites banques dans l'espérance de pouvoir y regagner ce que j'avais perdu.

Lorsque je revins au parloir, j'eus le plai-

sir de voir reparaître, pour la première fois, C. C. avec M. M. Elle était toujours aussi jolie, quoique le deuil qu'elle portait de sa mère, donnât à ses traits une expression triste et douloureuse. Elle ne put pas rester long-tems avec moi, car il lui avait été sévèrement défendu de paraître au parloir.

Quelques jours après, soupant avec Righelini chez Murrai, je vins à dire que je n'avais point de casino; Righelini, sur ce propos, m'indiqua deux jolies chambres situées sur le *Fondamente nuovo*, et qui étaient à louer à fort bon compte. J'allai les voir, les louai et payai trois mois d'avance. On venait à l'instant de saigner la fille de la maîtresse de la maison. Righelini la traitait depuis huit mois, sans être parvenu à la soulager. En accompagnant la mère dans son appartement, j'eus l'occasion d'y voir sa fille, que j'aurais pu d'abord prendre pour une figure de cire. Je fis l'éloge de sa beauté, en ajoutant qu'il était seulement à regretter que le sculpteur n'eût pas songé à lui donner un peu de couleur : ce propos fit rire la belle statue.

Righelini m'observa que cette pâleur n'avait rien d'étonnant, puisque déjà il l'avait saignée cent quatre fois; il m'apprit que cette jeune personne, quoique âgée de dix-huit ans, ne jouissait pas encore des bienfaits de la nature. Plusieurs fois par semaine elle se trouvait dans le plus grand danger; le séjour de la campagne ou le changement d'air pourraient, peut-être, lui procurer du soulagement.

Je me rendis le soir même à mon casino, dans l'intention de respirer le frais sur le balcon. Quand j'entre dans la maison, je vois venir à moi une jeune personne très-bien faite, et qui me dit : « Je suis celle que vous avez prise ce matin pour une figure de cire. Lorsque nos fenêtres sont ouvertes, le soir, nous avons l'habitude de rester sans lumière à cause des cousins. Quand vous voudrez vous coucher, nous fermerons les fenêtres et nous vous quitterons. Voici ma sœur cadette; notre mère est déjà au lit. »

Je priai les deux jeunes personnes de demeurer, puisque la soirée était si belle, et les prévins que mon balcon serait toujours à leur disposition. La plus jeune apporta de la lu-

mière et nous restâmes encore près d'deux heures à causer. Quand elles m'eurent quitté, je réfléchis sur la pâleur de l'aînée. Sa manière de parler, pleine de force et de vivacité, sa gaîté, son esprit, tout se réunissait pour me convaincre qu'il était possible de la guérir.

Lorsque le lendemain je sonnai, ce fut encore la plus jeune des deux qui vint prendre mes ordres, parce qu'il n'y avait pas pour le moment de domestique à la maison. Je m'informai de l'état de la santé de son aînée, et elle me répondit qu'au fond elle n'était point malade; que les nombreuses saignées qu'elle avait supportées étaient la seule cause de sa pâleur; et que d'ailleurs elle mangeait et dormait parfaitement bien. En ce moment j'entendis un violon; la jeune personne me dit que c'était sa sœur qui prenait sa leçon de danse. Je me hâtai de m'habiller pour y assister et trouvai un vieux maître de danse, armé d'un violon discord et s'efforçant de tourner en dehors les pieds de cette fort jolie fille, à laquelle il ne manquait qu'un peu de couleur pour être une véritable beauté.

On me pria de danser le menuet avec la

belle écolière; j'y consentis et dis au maître de danse de jouer un *allegro*. Celui-ci n'osait point le faire dans la crainte de trop fatiguer son écolière; mais elle déclara qu'elle était loin d'être aussi faible qu'il le supposait. Nous nous mîmes donc à danser; et lorsqu'à la fin du menuet elle se jeta dans un fauteuil pour s'y reposer, on put remarquer sur ses joues un léger incarnat. Elle voulut ensuite toujours danser comme elle venait de le faire avec moi. Quand nous fûmes seuls, je lui dis que la leçon avait été trop courte, et je fatiguai la malade par de nouvelles danses. Je partis ensuite pour Muran afin de voir M. M.

Je la trouvai fort abattue. Le père de C. C. était mort, et on l'avait retirée du couvent pour la marier à un avocat. La pauvre petite m'avait laissé une lettre, pour me demander si j'étais sérieusement résolu de l'épouser, ajoutant qu'alors elle opposerait une résistance invincible à toute proposition contraire à mes vœux. Mais je n'avais ni revenu fixe et certain, ni même l'espoir d'en avoir bientôt. En lui écrivant cela, non-seulement

je lui donnai toute liberté de faire un choix, mais lui conseillai même de ne point se refuser à une union assortie. Néanmoins ce ne fut qu'après ma fuite de la prison des *Plombs* et lorsqu'on croyait ne plus me revoir à Venise, que C. C. devint la femme de l'avocat***. Je la revis dix-neuf ans après; depuis dix ans, elle était veuve et malheureuse. Si je retournais à Venise, je ne l'épouserais pas il est vrai, car à mon âge ce serait une folie, mais j'attacherais du moins son existence à la mienne.

Je ne puis m'empêcher de rire quand j'entends certaines femmes se plaindre de l'inconstance des hommes. Eh! vraiment, quand nous leur jurons une éternelle fidélité, notre intention n'est jamais de les abandonner; mais dans de pareils instans nous ne prenons jamais conseil de la raison, et si l'amour se tait, elle finit aussi par garder le silence.

Je reçus vers ce tems-là une lettre de M. de B*** qui en avait aussi écrit une à M. M. Il la dissuadait fortement de se laisser enlever et conduire à Paris, parce que nous devions nous attendre à n'y trouver aucun ar-

pu. M. M. m'exprima tout le chagrin que lui avait fait éprouver la lecture de cette lettre; elle m'apprit, en outre, que l'on devait sous peu enterrer une religieuse, âgée de vingt-huit ans, et morte avec la réputation d'une piété extraordinaire. Elle s'appelait la sœur Maria Concetta; elle prétendait m'avoir connu, et avait dit à C. C. comment je me nommais, en ajoutant que j'étais un homme dangereux et que toute jeune personne devait craindre. Ayant demandé le nom de son père, je découvris qu'elle était Nanette, sœur de Marton, et me rappelai qu'elle avait été l'objet de mes premières amours : quelques années auparavant, elle m'avait écrit pour m'apprendre comment j'avais été la cause immédiate de son salut.

Il y avait environ dix jours que je prenais part aux leçons de danse de la fille de mon hôtesse, et que je passais mes soirées à causer avec elle sur le balcon. La respiration lui était revenue et je commençais déjà à devenir amoureux d'elle. Righelini la trouvait mieux portante; il ne la saignait plus et espérait beaucoup de l'automne. La mère me regar-

dait comme un ange envoyé de Dieu et avait congédié le maître à danser. Mais ne voilà-t-il pas que douze jours après, je crus que sa fille allait mourir au milieu de la leçon de danse que je lui donnais. La difficulté qu'elle éprouvait à tirer sa respiration, était plus qu'un asthme. Elle tomba comme morte dans mes bras; on fut obligé de dénouer ses vêtemens, et ce désordre permit à mes yeux d'apercevoir les formes et les contours les plus gracieux. On appela un chirurgien qui la saigna aussitôt, sans cependant lui tirer plus de quatre onces de sang. La mère savait que cela suffisait; car il fallait faire attention aux deux saignées qu'elle avait à supporter régulièrement chaque semaine, et craindre de trop l'affaiblir.

A peine le chirurgien se fut-il éloigné, que l'interessante malade voulut continuer sa leçon de danse, parce que maintenant elle se portait bien. Je passai avec elle une grande partie de la journée; elle me promit de venir me trouver le soir sur mon balcon: elle attendait auparavant la visite de son parrain qui était en même tems son tuteur.

C'était, ainsi que me l'apprirent les renseignemens que je me procurai, un certain comte S., âgé de plus de cinquante ans. Il témoigna à la belle malade toute la tendre sollicitude d'un père; mais sa bienveillance me fut d'autant plus suspecte que je reconnus bientôt en lui l'époux de la dame qui m'avait conduit la première fois chez M. M. Il m'apprit qu'il administrait les biens paternels de la jeune personne. Sa fortune s'élevait en tout à 15,000 ducats et sa sœur en avait autant.

Il ne tarda pas à m'être visible que ma belle malade voulait me gagner par la réserve de ses faveurs, et je résolus dès lors de changer de système. Je l'accompagnai chez son tuteur, sans m'inquiéter de ce que j'étais connu de la comtesse. J'espérai, au contraire, qu'elle ne me reconnaîtrait point mais elle me salua de la manière la plus polie et n'éprouva pas le moindre embarras pour répondre au comte, qui lui demandait l'origine de notre connaissance.

Lorsque le soir, j'accompagnai la malade en gondole pour la ramener chez elle, j'es-

sayai d'en obtenir quelques légères faveurs, mais en vain. Comme le lendemain je ne me levai que tard, je remis la leçon de danse à un autre jour. Le soir, elle ne vint pas me trouver sur le balcon, et le jour suivant je sortis sans lui donner de leçon. La conversation sur le balcon fut ce soir-là tout-à-fait indifférente. Mais trois jours après, il y eut une grande alarme dans la maison; on envoya chercher un médecin en toute hâte, et je fus frappé de saisissement en trouvant ma belle écolière presque mourante. On était alors au mois de juillet; je la vis étendue sur son lit, couverte seulement d'un drap et presque déshabillée. Je m'assis près d'elle, et appliquai un baiser sur ses lèvres déjà froides. Elle n'eut point la force de m'en empêcher, mais l'indignation que je lus aussitôt dans ses yeux, me fit comprendre qu'elle voulait sérieusement que je m'éloignasse. Le médecin, qui arriva sur ces entrefaites, commença la saignée, et la respiration reprit alors toute sa liberté. La malade voulut se lever; mais j'exigeai qu'elle gardât le lit, et me fis servir mon dîner

auprès d'elle pour lui tenir compagnie. Elle prit alors un petit jupon et demanda une couverture, parce qu'elle était presque nue.

Je restai à côté de son lit. Elle mangea la moitié de mon dîner; et bien qu'elle me refusât impitoyablement les moindres faveurs, elle ne laissa pas de me témoigner dans la conversation la plus haute confiance. Je m'éloignai alors pour sortir et elle se leva. Le soir quand je rentrai, je la trouvai sur mon balcon, où je passai deux heures avec elle. La manière tendre et animée dont elle soutint la conversation par une nuit délicieuse, et éclairée seulement par la faible lueur des étoiles, découvrait l'émotion de son âme. Lorsque sa sœur vint la chercher pour la mener coucher, elle la renvoya en la priant de se coucher d'abord, et ajoutant qu'elle la suivrait. Quand elle se vit assurée de la sorte contre toute surprise, elle ne se fit aucun scrupule de passer le reste de la nuit avec moi, et pendant trois semaines de suite nous continuâmes sans interruption nos réunions nocturnes. Peut-être l'aurais-je épousée, si dans

le même mois ma destinée n'eût pas pris une effrayante direction.

Le lecteur se souvient du roman de l'abbé Chiari que Murrai m'avait donné à lire. La manière dont je m'exprimai sur le mérite de cette production, donna lieu à Chiari de se tenir sur ses gardes. De mon côté, je reçus une lettre sans signature dans laquelle on m'avertissait, qu'au lieu de penser à faire une critique de l'ouvrage de cet abbé, je devais songer à ma propre sûreté, parce qu'elle était gravement menacée. Il faut mépriser tous ceux qui écrivent sous le voile de l'anonyme; ce sont ordinairement ou des imbéciles, ou des fripons; cependant cet avis ne laissait pas d'être bon à suivre.

Vers le même tems, un joaillier nommé Manuzzi, l'un des espions de l'inquisition d'État, se lia avec moi, sans que je susse qui il était. Il me fit espérer d'avoir des diamans à crédit, sous certaines conditions, et vint me voir pour cette négociation. Il considéra attentivement ma bibliothèque et particulièrement mes manuscrits sur la magie. Sa surprise m'engagea à lui montrer aussi les ca-

ractères qui me servaient pour communiquer avec les esprits élémentaires; et quelques livres que je possédais, sans cependant en faire cas.

Quelques jours après Manuzzi revint et me dit que quelqu'un de sa connaissance m'offrait pour mes cinq ouvrages mille sequins, mais qu'avant de mes les acheter, il voulait les voir lui-même pour s'assurer de leur authenticité. Je fus assez imprudent pour les lui remettre; il ne me les rendit que le lendemain en me disant qu'ils étaient contrefaits. Deux ans après j'appris que Manuzzi les avait montrés aux inquisiteurs d'État, qui dès lors me considérèrent comme un magicien fort dangereux.

Pour comble de malheur, vers le même tems, une certaine madame Memmo ne s'avis-a-telle pas de croire que j'inculquais à ses fils des idées d'athéïsme, et le vieux chevalier Antonio Mocenigo ne se mit-il pas à faire chorus avec elle, en prétendant partout que j'avais initié son neveu aux mystères de la cabale. Cette affaire devait passer devant l'inquisition d'État. J'étais donc un homme

perdu sans ressource, car Antonio Condulmer, ami intime de Chiari, pouvait facilement me dénoncer comme perturbateur du repos public. J'appris, quelques années plus tard, que je fus en outre accusé de ne croire qu'au diable, parce que chaque fois que je jouais en perte je blasphémais le nom de Dieu; de ne point observer le carême, de n'aller à la messe que pour les femmes et même d'être un franc-maçon; d'avoir des rapports avec les envoyés étrangers, quoique demeurant avec trois patriciens, et par conséquent de trahir les secrets de l'État, et ce en raison des sommes considérables que l'on me voyait perdre au jeu. Toutes ces considérations engagèrent le puissant tribunal à me traiter comme un ennemi de la patrie, comme un homme dangereux et même comme un conspirateur. Depuis trois semaines, plusieurs personnes de ma connaissance m'avaient conseillé de partir pour l'étranger, parce qu'elles savaient de source certaine, me disaient-elles, que les inquisiteurs s'occupaient de moi.

Cela aurait dû me suffire. Mais comme je

savais n'avoir aucun reproche à me faire, je me croyais innocent. C'était une grande folie de ma part, je raisonnais comme un homme qui vit dans toute l'indépendance de son être, et non dans un état gouverné par les lois de la politique. Le malheur qui ne cessait de me poursuivre au jeu, acheva de me rendre incapable de réflexion. Je perdais tous les jours et m'endettais de tous les côtés, mettant en gage mes bijoux, mes tabatières et tout ce que je possédais de précieux. Je n'avais conservé que les portraits des femmes que j'avais aimées, et les avais confiés à la Manzoni avec quelques lettres d'amour. Tout le monde me fuyait, et un vieux sénateur m'apprit un jour que la fille du comte de Bonafede avait perdu la raison par un filtre que je lui avais fait boire. Elle était à l'hôpital et prononçait mon nom dans ses accès de folie, au milieu des imprécations les plus horribles.

Cette jeune demoiselle, que mes lecteurs connaissent déjà, avait ardemment souhaité la continuation de mes visites. Elle m'accablait de lettres; j'avais été la voir quelquefois, lui

laissant le plus souvent de l'argent, et sans jamais lui témoigner en rien ma tendresse. Un jour enfin qu'elle m'avait fait appeler sous prétexte d'une affaire extrêmement importante, je me rendis à son invitation par curiosité. Quand j'entrai chez elle, elle se jeta à mon cou et me dit d'un air engageant que l'affaire dont elle avait voulu m'entretenir, était l'amour. Ce propos me fit sourire; je remarquai qu'elle était plus jolie et surtout plus propre que de coutume; bref je faiblis, et elle me donna l'assurance que son père était absent. Le hasard voulut qu'au même instant je m'approchasse d'une des deux portes de la chambre, et que j'entrasse machinalement dans une pièce où je trouvai son père en compagnie avec deux hommes d'un extérieur plus que suspect. Cher comte, lui dis-je sans me déconcerter, votre fille m'avait dit que vous étiez sorti.

— Ah! je lui avais ordonné de vous le dire, parce que j'avais à faire avec ces Messieurs.

Je voulus alors me retirer, mais Bonafede congédia ces individus et me pria de res-

ter. Il se mit à me réciter les assommantes litanies de ses malheurs et infortunes; pour m'en débarrasser, je tirai cinq sequins de ma poche et les lui donnai. Le comte m'embrassa les larmes aux yeux; me pria de tenir compagnie à sa fille, et en même tems il prit son manteau et s'éloigna. Il était facile, avec un peu de réflexion, d'entrevoir le fond de l'affaire; je dis donc à la jeune comtesse que j'avais deviné le complot, et que je savais parfaitement à quoi devaient servir les deux sbires que le hasard m'avait fait découvrir avec son père dans la pièce voisine. A ces mots elle pleura à chaudes larmes, et se jeta à mes pieds. Cette comédie sentimentale ne m'en imposa nullement, je pris mon manteau et sortis, sans même l'honorer d'un regard. Depuis lors je cessai de la voir et de répondre à ses lettres. Cette aventure avait fortement ébranlé sa tête; la faim, la misère et la passion achevèrent de la lui faire perdre entièrement. On la vit un jour courir à moitié nue dans les rues, et prier tous ceux qu'elle rencontrait de la conduire vers moi. Cette histoire si désagréable fut donc connue

de toute la ville. L'insensée fut arrêtée et ne recouvra sa raison que cinq ans après. Elle suivit alors le noble exemple de son frère et se mit à mendier dans les rues. Je ne revis jamais de toute cette famille que le frère aîné; ce fut, douze ans après, à Muran, où il servait en qualité de simple garde du corps.

L'histoire de la Bonafede datait alors d'un an au moins; ne s'avisa-t-on pas cependant dans ce malheureux mois de juillet 1755 de vouloir la réchauffer? C'est ainsi que se rassemblaient peu à peu sur ma tête les nuages menaçans, avant-coureurs de l'orage qui devait m'assaillir. Bref, le tribunal de l'inquisition d'État donna l'ordre au *messer grande* de s'emparer de moi mort ou vif. Cette formule est le protocole de tous les décrets rendus par ce tribunal; il punit de mort ceux qui laissent transpirer ses ordres et ses délibérations dans le public.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Mademoiselle C. C. dans un couvent de Muran.

CHAPITRE II.

Je fais la connaissance de M. M., pensionnaire du couvent de Muran. 68

CHAPITRE III.

Continuation du précédent. 142

CHAPITRE IV

M. de B***, ambassadeur de France à Venise, fait la connaissance de C. C. 191

CHAPITRE V.

Départ de M. de B***. — Le résident anglais Murrai. — Je deviens suspect aux inquisiteurs d'état. 229

FIN DE LA TABLE.

00020329

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 04 February, 2016